

8e Année - No 3

Mars 1915

NOTRE ROMAN :

TANTE BERTHE

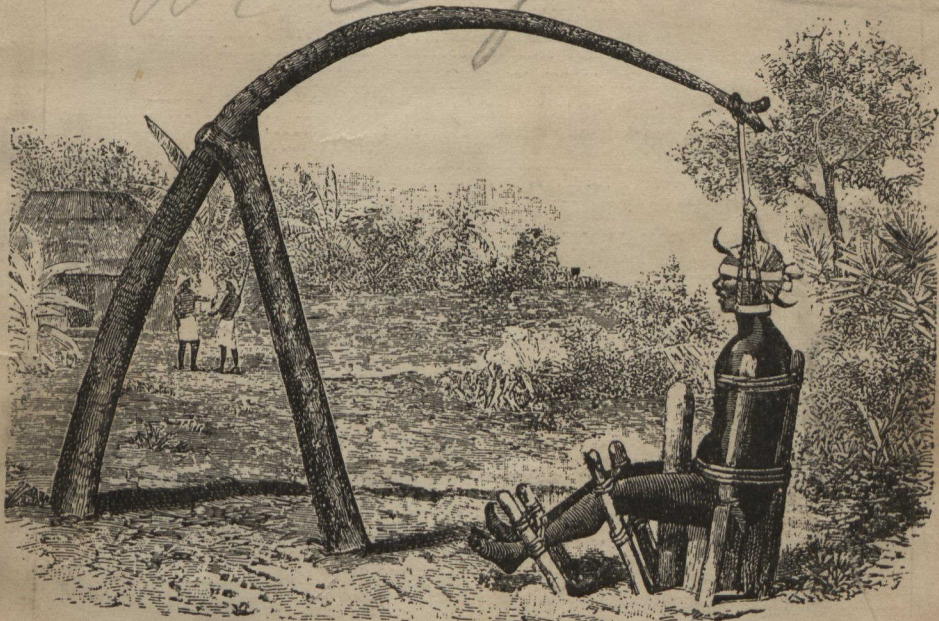
par G. de Peyrebrune.

La Revue Populaire

109

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Séguin



La décapitation à Liranga. (Voir intérieur).

Dans ce numéro: Près de soixante articles rédigés dans un style clair et facile à comprendre. Faits de guerre et renseignements d'actualité, illustrés de nombreuses gravures. Egalement un superbe article sur le rôle des missionnaires en Afrique et un roman complet dont la note gaie et sentimentale plaira beaucoup à tout le monde.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO DE MARS 1915

	Pages
Lendemain de Gloire	3
Le canon anglais	4
Une visite au Palais de l'Empereur du Japon	5
La Basilique de Montmartre à Paris	8
Les rois et le Tabac	9
Causerie sur la Chine	10
Les ressemblances fabuleuses	15
Le rallophone	16
Les mitrailleuses légères contre les avions	17
L'Elevage des renards bleus	19
Quelques décorations et leurs privilèges	24
Les merveilles de l'Inde .Le Palais de Delhi.	25
Le Civet dans la tranchée	26
Fatalisme oriental	27
L'Illusion Allemande	28
Le Chien du Régiment	28
Femmes d'Autrefois. L'Enfance d'une Tzarine	29
Les Richesses de Constantinople	32
Aux débuts de l'alliance Franco-Russe	33
Roman: Tante Berthe, G. de Peyrebrune	35
Paysage d'Hiver	86
Pour marcher sur l'Eau	87
Si les monstres antédiluviens revenaient sur la terre	89
La Déroute. Après la bataille de Kara-Urgan	91
Les Allemands à Mulhouse	93
Les Ruses lâches des Boches	94
De l'Influence des Aliments sur la mentalité	95
L'Eclairage aux vers luisants	96
Les Missionnaires en Afrique. Chez les Anthropophages	97
Le peuple russe veut la guerre à outrance	108
Le tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre	109
L'Angleterre attend les Allemands	110
Marie de Mancini	111
Justice Féroce	114
Quelques décorations. Leur origine et leur signification	115
Aviateurs énergiques	116
Laurent, Nouvelle Italienne	117
Comment les Allemands traitent les blessés anglais	124
La fin d'une illusion	125
Le général anglais Shrapnell	126
La bonne étoile de Joffre	127
Une torpille en plumes	128
Le bréviaire du soldat romain	130
L'étrange parcours d'une balle	131
Que seront les futurs cuirassés	131
L'huile et les vagues	132
Un navire en trois parties	132
La soupe au chat	134
Comment ils meurent	134
Les Gouffres Allemands	136
L'énergie du général Pau	138
Beau fait d'armes des chasseurs Alpains	138
Héroïque dévouement d'une française	140
Le travail de l'artillerie lourde française	140
Le Grand menteur	143
Le Roi Soldat	144
Les tranchées allemandes	144
L'ancêtre	146

La Revue Populaire

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
 Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
 Montréal et Etranger:
 Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Parait tous
 les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
 Éditeurs-Propriétaires,
 200., Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
 par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
 que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Lendemain de Gloire

QUAND la convulsion européenne aura pris fin, quand les épées rentreront dans les fourreaux et les soldats survivants dans leurs foyers, il restera le compte à établir, compte terrible et dont le règlement réserve peut-être plus d'une surprise.

Il y aura aussi un autre compte à régler que celui qui se traduit en espèces sonnantes et trébuchantes et en lambeaux de territoire: il y aura la marque d'infamie à imposer d'une manière indélébile aux fronts qui ont été la cause du terrible conflit.

Alors que pour les Alliés, le lendemain des longs combats soutenus victorieusement pour le bon droit sera un lendemain glorieux où les récompenses viendront à ceux qui les auront si bien méritées, il faut que de justes sanctions soient la rançon des crimes abominables commis par les sauvages de Germanie.

Il ne faut pas qu'une sensiblerie hors de propos et ridicule vienne intercéder en faveur de ceux qui se sont mis d'eux-mêmes hors la loi, il ne faut pas que sous le fallacieux prétexte d'humanité et de civilisation on accorde à la bête domptée un pardon qu'elle ne saurait pas com-

prendre et dont elle profiterait pour tenter, un jour ou l'autre, un sursaut de révolte haineuse; il faut la justice pure et simple, c'est-à-dire l'application des lois qui ont été faites pour tout le monde et que, par faveur spéciale,—la seule — il faudra appliquer à des êtres qui n'ont pourtant plus rien d'humain.

Les noms sont connus de quantité d'officiers prussiens qui ont excité leurs troupes au pillage, à l'incendie, au vol et à d'ignobles atrocités.

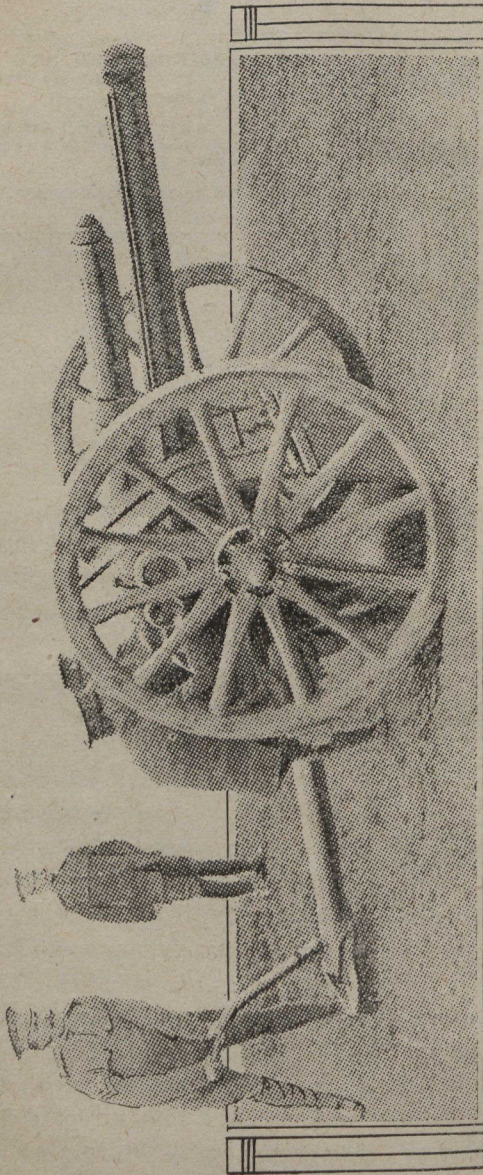
Il en faut beaucoup moins pour mériter la peine capitale et cette peine devra être appliquée sans faiblesse. Dans le traité de paix, une clause devra spécifier la remise aux Alliés de tous ceux qui se sont conduits en assassins pour qu'ils soient récompensés selon leurs mérites.

Parmi eux, il en est deux surtout qui ne doivent pas échapper au lendemain qui les attend car ce sont les plus coupables: ce sont le Kaiser et son digne fils aîné.

Ces hommes ont assumé une lourde responsabilité; qu'ils en supportent les conséquences; ils sont directement coupables des crimes qu'ils ont permis et même ordonnés.

Ils ont fait tomber les mains innocentes d'enfants en bas âge, il est juste que leur tête coupable tombe à son tour.

Roger Francoeur.



LE CANON ANGLAIS

Construit suivant les données les plus modernes, ce canon a fait preuve, depuis le début de la guerre, de qualités de résistance et de précision qui le classent en très bon rang. Très peu inférieur au canon français il est nettement supérieur au canon allemand; d'autre part, les artilleurs anglais ont un sang-froid merveilleux et une bravoure à toute épreuve.



AU JAPON

Une visite au palais de l'Empereur

Le palais qui occupe le fond d'une cour, ressemble à n'importe quelle maison japonaise, ni plus haut, ni moins simple,—plus étendu seulement, couvrant en longueur beaucoup d'espace.

A l'entrée, des laquais en livrée européenne, frac noir et gilet rouge, reçoivent les manteaux des invités, et distribuent des numéros japonais sur des petits cartons. Et puis, il faut passer individuellement devant une table glaciale, à tapis vert, autour de laquelle sont assis des intendants qui examinent les invitations et les cartes de visite des invités; ils les examinent d'un oeil défiant,—sans cesser toutefois d'être courtois,—et les confrontent avec un grimoire écrit à l'encre de Chine, en colonnes sur le papier de riz: évidemment, la liste des élus, — qui, du reste, n'est pas longue. Eh bien! il n'est pas accueillant, ce seuil impérial; on y sent tout de suite que la demeure, jadis plus fermée que les cloîtres et les sérails, n'a pas encore beaucoup l'habitude de s'ouvrir.

Dans des couloirs étroits et bas, qui viennent après, nous nous trouvons maintenant une quinzaine errant à la file,

avançant avec hésitation; deux ou trois habits brodés d'amiraux chefs de stations navales, et des habits noirs de princes japonais ou de plénipotentiaires européens. Par gestes, des officiers du palais nous indiquent la direction à suivre: tout droit devant nous. Et, lentement, nous marchons comme à la découverte.

Le palais d'un empereur du Japon! Quel rêve d'originale splendeur ce seul mot est capable d'évoquer dans bien des imaginations!

La réalité diffère, cependant: des montants de bois blanc tout uni, des panneaux de papier uni tout blanc,—et rien nulle part, rien, absolument rien.

Mais la propreté, la simple propreté, poussée à ce point extrême, constitue à elle seule un luxe ruineux, dont l'entretien est presque inexplicable. Tous ces bois, qui sont sans une sculpture ni une moulure, menuisés à arêtes vives avec une précision d'horlogerie, paraissent n'avoir jamais subi l'attouchement d'une main humaine; ils ont cette teinte vierge toute fraîche, qui s'altère si vite, même au seul contact de l'air. Tous ces plafonds, tous ces panneaux, sur lesquels on chercherait

en vain la trace d'une promenade de mouche, sont faits d'une seule grande feuille de papier blanc, tendu sans un pli, collée sans une tache, par je ne sais quels incomparables tapissiers d'une espèce inconnue chez nous. Et, par terre, sur ces nattes fines qui ne sont ni teintes, ni ouvrées, il semble que personne n'ait jamais marché. Combien de fois par an a-t-il renouveler toutes ces choses, et les choisir entre mille, pour obtenir cet effet d'immaculée blancheur?...

Les étroits couloirs se prolongent, toujours pareils; de distance en distance, quelque châssis entr'ouvert laisse voir un appartement vide,—un compartiment plutôt,—à parois de papier, où tout est de la même nudité absolue.

Cependant, voici une première apparition quasi fantastique, qui nous donne l'éveil: au milieu de cette monotonie blanche, par l'ouverture d'un de ces minces châssis, se montre tout à coup une petite créature, vieillotte, une fée sans doute, éblouissante comme un colibri, dans un costume qui est une quintessence d'étrangeté. Toute petite, parcheminée, ridée, extraordinaire dans sa laideur comme dans son luxe d'un autre monde, elle est quelque princesse probablement,—ou bien une dame d'honneur. Elle porte la tenue de cour, qui doit remonter à plusieurs siècles. Ses cheveux gommés sont éployés en éventail autour de sa plate figure aux yeux bridés et presque morts. Elle a des culottes en soie lourde, d'une pourpre magnifique; des culottes très bouffantes qui s'extravasent par le bas en gigantesques "pieds d'éléphant";—et un long camail à la prêtre, d'un vert réséda qui change et chatoie, tout semé de chimères multicolores, dont les reflets sont comme ceux des gorges d'oiseaux-mouches.

On la regarde et on l'admet sans surprise, parce qu'"on sait où l'on est" : dans le lieu du monde le plus raffiné peut-être et le plus rare, malgré sa simplicité voulue, qui n'est qu'un masque. Evidemment ce palais, derrière ses derniers et plus profonds panneaux de papier, doit révéler des hôtes étonnants et de merveilleuses richesses.

Elle se joint aux visiteurs, la vieille petite fée, mystérieusement souriante, après un gentil salut presque ironique. Et ensuite il en surgit une autre,—et une autre encore; leurs soies, qui sont splendides, qui sont des merveilles orientales, ont des nuances et des éclats différents; des éclats qui, dès qu'elles se rapprochent, semblent s'exaspérer par contraste, si l'on peut dire ainsi, et devenir métalliques, presque lumineux.

On arrive ensuite dans un grand compartiment blanc, espèce de salon d'attente, qui doit donner sur les jardins. Aucun meuble dans ce salon, cela va sans dire, ni aucun siège; seulement, à chaque angle, posée par terre, s'élève une incomparable potiche de Satsouma, de cinq ou six pieds de haut, dont le couvercle est surmonté d'un monstre souriant; et sur la blancheur virginale des murs, sont jetés comme au hasard, trois ou quatre phénix d'or, envolés, qui se poursuivent.

Soudain, les panneaux de papier transparent glissent sur leurs rainures, s'ouvrent, et les jardins apparaissent. Un beau soleil tranquille les éclaire. L'enchantement commence.

Sur des écrans, sur des porcelaines, on a vu quelquefois, sans y croire, de ces sites invraisemblablement jolis, trop compliqués de lacs et d'îlots, où les perspectives et les dimensions semblent fausses, où les arbres ne sont pas verts, mais peints

en nuances quelconques, comme des touffes de fleurs.

Au seuil de ce salon qui vient de s'ouvrir, on est sur une hauteur, dominant la réalité de tout cela; apercevant, entre quelques branches de cèdre très rapprochées qui retombent, des jardins bas, des pelouses de velours, des rochers étranges, des ruisseaux sur lesquels passent de légers ponts courbes bombés en demi-cercle,

delà de ces choses délicieusement artificielles, le tout avec un grand mystère, s'étend un vrai horizon de collines et de hautes futaies sombres, un vrai lointain qui joue la forêt et le pays sauvage. Quel étonnement que cette lassitude au milieu d'une ville; quel caprice de souverain!— Il y a un calme particulier dans ces jardins d'ordinaire impénétrables, un silence à part, une mélancolie suprême augmen-



Aux environs du palais du Mikado

des reflets d'eaux qui dorment sous la verdure, des fuites profondes d'avenues qui se perdent sous bois. Ça et là, sur les pentes gazonnées, il y a des touffes de "bambous argentés" qui sont des verdure presque blanches; des "érables rouges" qui semblent des arbres en corail, et je ne sais quelles broussailles dont le feuillage est d'un violet de scabieuse. Et, au-

tée aujourd'hui par ce déclin d'automne.

... Ils sont bien beaux, à cette heure ici, ces jardins; ils sont quelque chose de magique, à travers la brume rosée du crépuscule, ainsi éclairés avec de grandes oppositions d'ombre et de lumière. Dans des bas-fonds obscurs, des kiosques qu'on aperçoit enfouis sous des cèdres prennent des aspects de petites demeures surnatu-

relles, et dans les parties encore claires, sur les hauteurs, les arbustes à feuillages violets exagèrent leurs teintes, jusqu'à la complète invraisemblance des paysages peints.

Dans les couloirs du palais, étroits comme des souricières, qu'il faut retraverser pour sortir, il fait nuit close, et on n'a pas

prévu l'éclairage. A la porte, au vestiaire où l'on reprend ses manteaux, c'est le tohu-bohu quelconque d'une fin de fête européenne.

Une fois en voiture on repasse la porte noire et l'épaisse muraille grise, et l'on est hors de la prison immense des empeurs.

— o —

LA BASILIQUE de MONTMARTRE A PARIS

Sans doute, c'eût été une joie profonde au coeur du démolisseur de cathédrales prussien que de jeter à bas, à coups de canon, la superbe basilique qui domine Paris des hauteurs de Montmartre

Bien que ce monument célèbre soit de construction récente et n'ait pas, comme la cathédrale de Reims, vu les rois de France venir prier sous ses voûtes, il était néanmoins de nature à provoquer les actes de sauvagerie du bandit couronné de Prusse.

C'est un monument élevé par souscription publique et par conséquent essentiellement français; le jeter à terre c'était, par conséquent atteindre au coeur toute la population d'un pays et lui faire sentir, d'indiscutable façon, la lourde botte du vainqueur...

L'idée de couronner la Butte Montmartre par un édifice imposant ne date pas d'hier; Napoléon Ier, aux jours de sa gloire, alla visiter cette montagne et contemplant l'admirable panorama qu'il avait sous les yeux, donna l'ordre de pré-

parer des plans pour y ériger un temple à la Paix.

Un demi-siècle plus tard, Napoléon III, voulant compléter la magnifique transformation de Paris par un monument grandiose, conçut l'idée d'un temple grec sur le sommet de la Butte.

Mais ce n'était ni à l'oncle ni au neveu qu'il était réservé de donner à Montmartre ce couronnement superbe. Une autre pensée, plus haute et plus noble, devait accomplir ce dessein, en y associant la France entière à la foi.

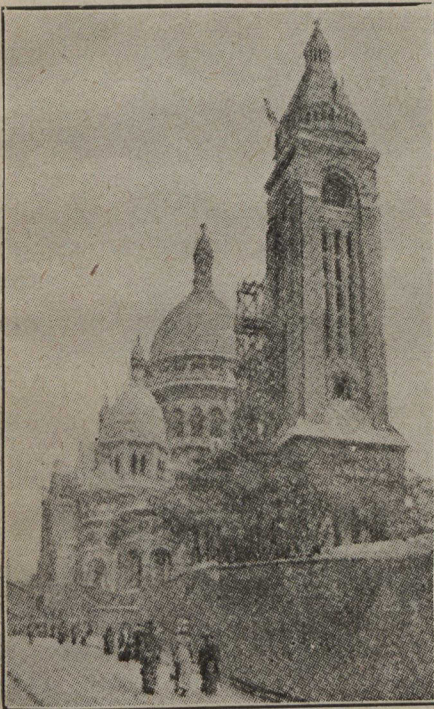
C'est un plébiscite de huit millions de souscripteurs volontaires qui, au cours des dix-huit premières années, a fourni les fonds nécessaires à l'oeuvre; et, dans les millions recueillis, ce sont les pièces blanches et les modestes offrandes qui ont fait le gros de la recette. Jamais démonstration plus populaire, plus démocratique ne s'est vue, et beaucoup même de ces dons sont restés anonymes.

Un jour, dans les débuts hasardeux de l'entreprise, le cardinal Guibert vit en-

trer dans son cabinet une grande dame portant un des noms les plus illustres de France.

—Eminence, lui dit-elle, votre souscription ne marche pas mal, mais la persévérance n'est pas une vertu française. On se lassera vite. Combien vous faudra-t-il pour conduire l'ouvre à son terme?

—Oh! madame, répondit le prélat, il nous faudra peut-être trente millions!



La basilique du Sacré-Coeur, à Montmartre.

—Eh bien! je vous les donne, dit la noble visiteuse en se levant, mais je veux être seule à bâtir le temple auguste...

—Impossible, madame! reprit vivement le cardinal. Gardez votre or! Notre oeuvre perdrait son caractère; elle ne serait plus nationale!

Et le cardinal avait raison. Les dons ont afflué de tous les milieux sociaux, et, à côté de souscriptions ordinaires, on a eu les dons en nature les plus variés: bagues, bracelets, pendants d'oreilles, médailles, décorations, montres, épingles précieuses, diamants, broches, colliers, couverts d'argent, sacrifices multipliés du luxe, du bien-être, de la coquetterie, de la vanité!

— o —

LES ROIS ET LE TABAC

Les exhortations de la Ligue contre l'abus du tabac, n'ont pas eu, jusqu'à présent, grand écho dans les cours.

Sans parler des monarques orientaux ou exotiques qui ne cessent point de fumer du matin au soir, les rois européens sont presque tous fervents de l'herbe à Nicot.

Pensez donc! Edouard VII fumait dix havanes par jour; le roi des Belges, Léopold, en fumait douze à quinze; François-Joseph, jusqu'à ces derniers temps, n'abandonnait qu'à de rares instants une grosse et laide pipe en bois; Nicholas II ne brûle pas moins de trente à trente-cinq cigarettes d'Orient, qu'il parfume lui-même à diverses essences; Alphonse XIII en "grille" toute la journée.

Par contre, le défunt roi Oscar de Suède ne sacrifia pas une seule fois au plaisir de créer de la fumée.

— o —

Qui ne sait rien n'a rien: le savoir mène à tout.



CAUSERIE SUR LA CHINE

(Dédiée aux lectrices de "La Revue Populaire" et écrite spécialement pour elles par M. Auguste Fortier qui se trouve présentement dans la péninsule de Kow-Long, Chine du Sud.)

Voulez-vous avoir une idée de ce qu'est Hong-Kong, le grand port anglais de Chine? Imaginez-vous, charmantes lectrices, une ville de quelques centaines de mille habitants, bâtie sur le flanc d'un rocher tapissé de verdure, et trois fois plus haut que le Mont-Royal. Plusieurs rues ne sont à proprement parler que des escaliers.

De loin, Hong-Kong ressemble un peu à Québec. Le port est environ dix fois plus vaste que celui de Montréal. C'est le rendez-vous des navires de toutes les nationalités. Ces navires dont plusieurs sont énormes, voguent au milieu d'un nombre considérable de chaloupes chinoises, communément appelées "sampan". Ces "sampan" sont conduites par des femmes, une mère et ses filles ordinairement. La mère est capitaine; elle a souvent un bébé attaché dans le dos. Ce fardeau ne la gêne pas du tout dans la manœuvre. Les filles de la capitaine composent l'équipage.

Jeunes Canadiennes, si par hasard, vous avez un amoureux volage, et si un jour, vous apprenez qu'il vient en Chine, recommandez-lui bien de ne pas essayer à

firter, avec les "matelottes" des "sampan" chinoises, quelque gentilles qu'elles soient. Si votre amoureux ne suit pas votre conseil, il s'exposera à recevoir un coup de rame sur la tête, et à s'entendre décocher ces paroles:

—Mino likee humbug, stop!...

Quand vous descendez à terre, en Chine, vous croyez débarquer dans un pays de nains. Tout est petit, minuscule. Vous voyez de petits hommes qui traînent de petites voitures, nommées "rickshaw". Les femmes chinoises sont encore plus petites que les hommes, et les bébés sont de véritables poupées. Les maisons sont petites, les animaux même sont minuscules; il y a des vaches chinoises qui ne sont pas plus grosses que les génisses que nous voyons dans les pâturages verdoyants de la province de Québec.

En été, à Hong-Kong, Chinois et Chinoises ont un éventail à la main. Tous s'éventent, dans leurs maisons, dans la rue, partout, en marchant, en transigeant leurs affaires, même en mangeant, ils trouvent moyen de s'éventer entre deux bouchées. Quand vous entrez dans un magasin, vous remarquez un commis chinois

qui s'avance à votre rencontre, tout en s'éventant. On dirait qu'il danse; il vous montre la marchandise, vous sert, mais n'allez pas croire qu'il lâche son éventail! Oh! non, car il fait bien trop chaud à Hong-Kong, en été...

Tous ces Chinois, bien qu'ils aient tous fait couper leurs queues, il y a deux ans, toutes ces Chinoises, femmes et jeunes filles, qui se promènent dans les rues, marchant difficilement à cause de leurs

qui des deux est l'amoureux.

Les jeunes filles chinoises sortent maintenant seules, et quand elles rencontrent leurs admirateurs, elles les saluent en les gratifiant d'un sourire, au lieu de baisser les yeux comme elles faisaient il y a quelques années. Mais quel pâle sourire, elles accordent aux jeunes gens, un sourire à peine ébauché, à peine perceptible!

Je connais plusieurs de nos charmantes Canadiennes-françaises qui, sur ce point,



Chinese Procession in Hongkong
(Hide the long Dragon.)

Procession du Dragon.

pièds, si petits, si difformes, vous ont pensé à ces opéras-bouffes qu'on représente sur nos scènes Montréalaises. Les demoiselles chinoises de la haute société adoptent petit à petit les moeurs européennes et américaines. Cependant elles tiennent "mordicus" à leur costume national, qui n'a rien de très attrayant; elles sont habillées comme de petits hommes; souvent quand vous rencontrez un couple d'amoureux, vous distinguez difficilement

des véritables Chinoises. Je veux parler de celles qui saluent froidement, comme si elles le faisaient à regret. Il y a quelques années, un étudiant en droit du Laval, devenu depuis un brillant membre du jeune Barreau Montréalais, demanda un jour à une demoiselle de la rue Saint-Denis qu'il courtisait:

—Seriez-vous fâchée contre moi, mademoiselle?

—Mais non, Monsieur, répondit la gen-

tille Canadienne. Pourquoi me demandez-vous cela?

—Lorsque vous me rencontrez, vous ne me gratifiez que d'un tout petit sourire, si froid, qu'on croirait qu'il est de glace...

La jolie Montréalaise, très spirituelle, prenant un air narquois, dit :

—Vous voudriez peut-être que je me



Policeman à Hong-Kong

“pâmasse” de rire quand je vous rencontre?...

Effectivement le lendemain, rue Sainte-Catherine, lorsque la demoiselle vit venir l'étudiant qui se rendait à ses cours à l'Université Laval, elle se mit à causer à sa compagnie et ce fut au milieu d'un fou rire qu'elle salua son admirateur.

Ce dernier trouva cela si spirituel, si

gentil, si charmant, qu'il demanda la demoiselle en mariage le dimanche suivant. Plus de dix ans se sont écoulés depuis cette rencontre; aujourd'hui la jolie Montréalaise est l'épouse de l'ancien étudiant, et elle lui sourit encore comme au temps de leurs amours.

Retournons en Chine, ou tout est petit, minuscule, disions-nous, excepté cependant les fêtes, les cérémonies religieuses et les processions. Ah! si les Canadiennes voyaient la procession du Dragon, elles trouveraient que nos processions de la Saint-Jean-Baptiste, de la Saint-Patrice, sont bien peu de choses.

La procession du Dragon a lieu à Hong-Kong tous les ans, le cinquième soir de la cinquième lune. Si, à cette date, quelques lectrices de “La Revue Populaire” se trouvaient à Hong-Kong, elles entendraient vers minuit un tintamare affreux comparable à celui que feraient toutes les “filles engagères” de la ville de Montréal, si, à un moment donné, elles se mettaient à frapper à tour de bras sur leurs casseroles. Vous entendez des cris épouvantables, diaboliques, et aussitôt, vous apercevez qui débouche dans la principale artère de Hong-Kong, le Queen's Road, un immense dragon, long, très long, si long que s'il était mis sur le Boulevard Saint-Laurent à Montréal, il s'étendrait certainement de la rue Sainte-Catherine à la rue Demontigny. Ce dragon semble un monstre enflammé, tant il est entouré de lumières, de torches, etc. Des milliers de fervents chinois, exaltés, se disputent l'honneur d'être au nombre des porteurs. Une foule entoure et suit le monstre, en criant, en hurlant, en se bousculant.

Que signifie cette procession? Laissez-moi vous l'expliquer. Il y a plusieurs décaies, au moins trois cents ans, vivait à

l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Hong-Kong, un ministre de l'Empereur de Chine, qui était chargé d'administrer le sud-ouest du vaste empire. Il s'appelait Wat-Yuen. Ce monsieur Wat-Yuen, comme plusieurs de nos ministres Canadiens, rêvait de grandes choses. Un jour il proposa une réforme qui ne fut point adoptée. Pris de dégoût, Wat-Yuen alla se jeter à la mer. Combien de nos ministres, à Ottawa ou à Québec, seraient prêts à faire la même chose?

rats, des oeufs bien faisandés, etc., etc. Ensuite on ramène le dragon à terre, et on le promène à travers les rues de Hong-Kong.

Les Chinois ont le culte des morts. Dans les familles de la haute société, quand un parent ou un chef de famille meurt, les héritiers achètent un morceau de bois odoriférant, qui a une grande analogie avec notre cèdre canadien; on en fait une tablette de sept pouces de longueur, sur trois de largeur et d'environ un pouce



Capitaine et équipage d'une "sampan.

On chercha le corps de Wat-Yuen, on ne put le retrouver. Les Chinois crurent qu'il avait été dévoré par un dragon qui habitait non loin de là. Cela se passait le cinquième soir de la cinquième lune. Or, chaque année à pareille date, on promène un dragon à l'endroit où eut lieu cet émouvant suicide. Pour montrer à Wat-Yuen qu'on ne l'oublie pas, on jette à l'eau des friandises, des mets comme ceux qu'il aimait tels que des fricassées de

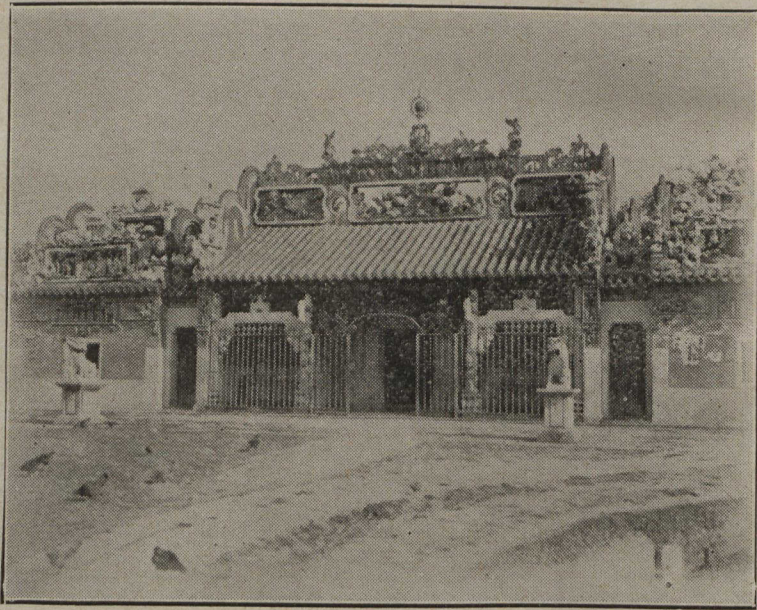
d'épaisseur. On y grave le nom du défunt; et à un jour fixé, les héritiers accompagnés d'un sorcier chinois, se rendent auprès du cercueil du défunt, et là, par certaines simagrées qui ressemblent beaucoup à celles que font nos rebouteurs dans les campagnes de la province de Québec, le sorcier fait passer l'âme du mort dans la tablette. Cette tablette est transportée dans un temple et c'est là que dorénavant les parents ou amis du

défunt iront lui faire des offrandes et invoquer son esprit. Dans certaines provinces du Sud de la Chine, on incinère les morts et on met les cendres dans des pots en terre cuite que l'on place autour du temple que fréquentaient les défunts.

Nous, Canadiens, qui avons l'avantage d'appartenir à une nation civilisée, nous conservons les portraits de nos chers défunts; cela est plus raisonnable. Dans l'au-

lai lui présenter mes condoléances. Il sortit une photographie de sa poche et balbutia: "Voilà tout ce qui me reste d'elle; je l'aimais bien et je n'en aimerai jamais d'autres"...

Je crus que c'était là des paroles d'amooureux et que Charles X... se consolait bientôt. Je me trompais, car il y a deux mois je reçus à Hong-Kong, une lettre de Montréal, où étaient ces lignes:



Temple chinois des Neuf Dragons, situé dans la péninsule de Kow-Loong (Chine du Sud.) Là, sont déposées les tablettes d'un grand nombre de défunts.

Photographie prise par M. Auguste Fortier, pour "La Revue Populaire".

tomne de 1902, j'étais allé reconduire à sa dernière demeure, au cimetière de la Côte des Neiges, à Montréal, les restes d'un ami aimé et estimé de tous. Tout près de là, on enterrait une jeune fille morte de la fièvre typhoïde. Un homme jeune encore, M. Charles X... se tenait près du cercueil et pleurait à chaudes larmes. On me dit que c'était le fiancé de la morte. Je connaissais Charles X... et j'al-

... "Charles X... n'est pas encore marié il a maintenant 34 ans; il dit qu'il ne se mariera jamais; il porte toujours dans son portefeuille le portrait de sa blonde, morte en 1902, et chaque soir, il passe de longs instants à regarder ce portrait. Il dit qu'il n'aimera jamais d'autre jeune fille"...

Et voilà qu'hier, en lisant les journaux de Montréal, je vois le nom de Charles

X... parmi les sous-officiers d'un de nos régiments Canadiens qui partent pour la guerre. Je suis certain que si Charles X... tombe sous une balle allemande, on trouvera sur lui, tout près de son cœur, un portefeuille, et dans ce portefeuille, un portrait: celui de la jeune Montréalaise, morte dans l'automne de 1902...

Charmantes lectrices de "La Revue Populaire", il ne faut pas jeter la pierre à

tous les vieux garçons. Parmi eux, il y a sans doute des égoïstes, mais il y en a qui sont restés célibataires, par fidélité en amour. Oui, mesdemoiselles, des Canadiens fidèles en amour, il y en a encore, et beaucoup plus que vous ne le pensez...

Auguste FORTIER,
Kow-Loong (Chine du Sud).

Novembre 1914.

— 0 —

LES RESSEMBLANCES FABULEUSES

Une antique maxime écossaise assure que tout être humain a son double en ce bas monde, non pas seulement au moral, mais au physique. Tout être humain, c'est peut-être beaucoup. Si c'était vrai, ça se saurait, comme dit l'autre. Pourtant il est certain que des hommes ont vécu dont les traits étaient si parfaitement identiques que leurs plus proches parents eux-mêmes les confondaient. Les exemples ne manquent pas. Presque toujours, ces ressemblances fabuleuses ont donné lieu à des imbroglios, à des procès, des scandales invraisemblables.

Le cas le plus étonnant est certainement celui de Martin Guerre qui, vers 1548 environ, disparut brusquement de sa ville natale après avoir volé son père. Ce jeune homme avait épousé Bertrande de Rols. Un fils était né de leur union.

Huit années s'écoulèrent sans qu'on entendit parler du fugitif, puis, un beau jour, il revint. Du moins un homme revint qui se disait Martin Guerre et lui ressemblait, en effet, exactement. Sa femme, ses quatre soeurs, tout le monde le reconnut.

Au bout de cinq ou six ans, Martin Guerre eut un procès avec son oncle, Pierre Guerre, lequel déclara qu'un aventurier avait pris la place de son neveu. L'affaire fit grand bruit. Les uns étaient pour l'oncle, les autres pour Martin.

—Si ce n'est pas lui, affirmait Bertrande de Rols, sa femme, c'est le diable dans sa peau.

Martin fut arrêté, confronté avec des témoins qui le reconnurent une fois de plus. Seul un cordonnier déclara que Martin Guerre se chaussait autrefois à douze points et que, depuis son retour, il avait le pied plus petit, puisque neuf points lui suffisaient.

Le Parlement de Toulouse, qui examinait l'affaire, était fort embarrassé quand un homme se présenta devant lui. C'était le vrai Martin Guerre. Il revenait du siège de Saint-Laurent avec une jambe de bois et réclamait sa fortune.

Cette fois, Bertrande de Rols reconnut qu'elle s'était trompée, et le faux Martin Guerre dut avouer qu'il s'appelait Arnaud du Thil. Coupable de "sept crimes

énormes à la fois", il dut, en chemise, faire amende honorable devant l'église d'Artigues, après quoi on le pendit.

Toute la fameuse affaire du collier de la reine n'est-elle pas basée sur la ressemblance extraordinaire qui existait entre Marie Antoinette et la fille Oliva Legeay? Au XIXe siècle, un garçon boucher ne réussit-il pas à se faire passer pour l'héritier d'une très vieille famille?... Plus récemment, n'a-t-on pas assisté à la stupéfiante affaire Druce-Partland?... Jamais feuilletoniste n'a imaginé du roman plus invraisemblable que cette ressemblance d'un grand seigneur et d'un marchand de meubles de Baker Street, avec cercueil truqué, souterrains, déguisements, mariage clandestin, etc...

Bien souvent, la légende s'en est mêlé et il est des mystères troublants dont on ne connaîtra jamais le fin mot. Des... historiens à l'imagination ardente se sont plu de tout temps à compliquer les choses.

Nous avons raconté, il y a quelques mois, comment Napoléon Ier, profitant de la ressemblance frappante qu'offrait avec lui un grenadier de sa garde, aurait envoyé celui-ci à Sainte-Hélène et serait mort en Autriche. C'est ingénieux, mais difficile à établir.

Enfin on a cité souvent des gens qui ressemblaient d'une façon surprenante à Edouard VII, Léopold II, Alphonse XIII. Le roi George V et le tsar Nicolas II, qui sont d'ailleurs parents, pourraient passer pour frères. Admettons que l'un d'eux soit un vulgaire aigrefin. Il pourrait accentuer encore cette ressemblance, en tirer parti et voilà expliqués bien des procès sensationnels des temps passés.

— o —

LE RAILOPHONE

On désigne sous ce nom un système de communication téléphonique avec les trains en marche. Il a pour principe l'induction, sur un cadre que porte la voiture, d'un courant alternatif, lequel parcourt un conducteur électrique posé dans la terre le long de la voie que suit le train.

Un premier essai en a été fait, en 1910, sur la ligne de Londres à Brighton: le cadre était enroulé autour d'une voiture Pullmann; le circuit fixe était formé d'un fil de cuivre isolé fixé aux traverses par des isolateurs. Le "conducteur de retour" suivait l'autre voie. Plusieurs croisements des fils avaient effet d'annuler l'induction sur les lignes voisines. Ce système avait l'inconvénient de ne pas permettre la réception et la transmission téléphonique simultanées.

Depuis lors, il a été perfectionné, et, dans une installation faite à Stratford-sur-Avon, l'on est arrivé à pratiquer la conversation comme dans les postes téléphoniques ordinaires. A cet effet, les cadres, sont au nombre de deux sur chaque voiture et fixés aux deux marche-pieds: l'un sert pour la transmission, l'autre pour la réception. Le conducteur fixe est posé en dehors de la voie, dans le sol, à 50 centimètres de profondeur: la distance entre ce conducteur et le cadre supérieur est de deux mètres.

Le système, ainsi qu'il résulte des expériences faites, permet non seulement de tenir en communication constante le train avec les cabines de signaux, mais même, au besoin, de commander les signaux à distance.

LES MITRAILLEUSES LÉGÈRES CONTRE LES AÉROPLANES

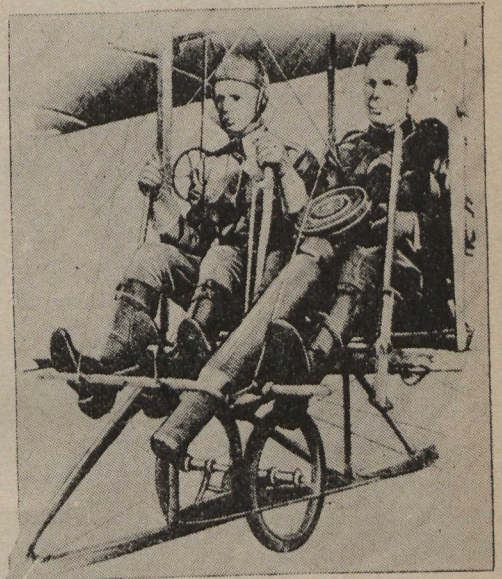
Guerre étrange que celle-ci où toute la tactique et la stratégie des anciens combats semble mise en défaut. On se bat dans les tranchées à coups de mines, sous les eaux avec les sous-marins, dans les nuages avec les aéroplanes mais sur terre, le champ de bataille a plutôt l'aspect d'un immense désert.

Les inventions succèdent aux inventions dans l'art de tuer ou de se défendre et si les aéroplanes peuvent causer d'énormes ravages, un armement très efficace a été étudié et est employé contre eux.

C'est peut-être l'aviation qui, à l'heure actuelle fixe le plus l'attention des nations en guerre. L'importance des flottes aériennes est indiscutable en effet et l'issue d'un combat dépend souvent, pour ne pas dire toujours, de la valeur des observations recueillies par les aviateurs.

Ces hardis navigateurs de l'air ne bornent pas leur rôle à celui de simple éclaireur; ils s'efforcent de faire eux-mêmes tout le mal possible à l'ennemi soit au moyen de bombes, soit au moyen de flèches ou encore d'armes à feu.

A cette double offensive il a fallu nécessairement oppo-



ser une défensive efficace; de là, canons et mitrailleuses construits spécialement à cet effet... et auxquels ont immédiatement répondu des armes analogues transportées par les aéroplanes.

Il est toutefois agréable de constater que, soit pour l'offensive, soit pour la défensive aérienne, les Alliés sont en de bien préférables conditions que leurs ennemis. Cela tient à la qualité meilleure des avions et des armes et aussi, ne l'oublions pas, à l'énergie et au courage nettement supérieurs chez eux à l'initiative teutonne.

Dans les armées française et an-

glaise, les avions sont armés de mitrailleuses légères d'une portée et d'une rapidité considérables bien que produisant un recul insignifiant. Le lieutenant-colonel anglais I. N. Lewis vient encore d'ajouter à ce superbe matériel, une arme de son invention et qui est appelée à rendre les plus grands services.

C'est plutôt un fusil automatique à tir rapide qu'une mitrailleuse ordinaire et l'on peut en faire usage à volonté du haut d'un avion ou contre celui-ci.

Ce fusil pèse environ 25 livres, c'est-à-dire qu'un homme vigoureux peut l'épauler facilement et s'en servir comme d'une arme ordinaire; il peut tirer 250 coups à la minute et se recharge très prompte-

ment. Pour éviter l'échauffement excessif du canon lors d'un feu violent, un système particulier a été prévu à l'aide d'une circulation d'air froid.

C'est, en un mot, une arme redoutable, facile à transporter et à manipuler. Quand on peut balayer un espace à raison de 4 projectiles à la seconde, il y a de grandes chances d'atteindre le but visé avant qu'il soit hors de portée.

Espérons que l'invention du lieutenant-colonel Lewis contribuera pour sa part à nettoyer l'espace des "Tauben", des "Aviatick" et autres volailles boches du même genre dont les exploits consistent surtout à envoyer des bombes sur les femmes et les enfants.

— 0 —

LA CROIX-ROUGE

Candides visions... , soeurs de tous... , infirmières,
N'ayant qu'un idéal au monde: charité,
Au chevet du mourant vous êtes les premières,
Votre robe est une aile, on s'y sent abrité.

De sublimes élans trop souvent coutumières,
Sans juger si le soin est ou non mérité;
Vous vous multipliez des palais aux chaumières
Et nul fléau n'abat votre témérité.

O vous, dont la ferveur est celle des apôtres,
Dont le coeur peut souffrir des souffrances des autres,
Dont le charme adoucit les suprêmes combats,

Pour avoir eu les mains aussi douces qu'un baume
Et pour avoir été nos anges d'ici-bas,
Dieu devrait vous ouvrir mille fois son royaume!

MARTIN-VALDOUR.



POUR LA PARURE DE NOS ÉLEGANTES

L'Elevage des Renards Bleus

A aucune époque de notre histoire, les dépouilles d'animaux, plumes et fourrures, n'ont joué un rôle aussi considérable dans la parure féminine qu'avec les modes actuelles.

Regardez nos rues, jetez un coup d'oeil aussi discret que vous voudrez sur les toilettes des femmes qui s'y pressent. Si précipités que soient leurs petits pas, elles n'avancent pas si vite qu'il ne vous soit facile de dénombrer les plumes de toutes sortes, de toutes formes, de toutes nuances qui se dressent en aigrettes orgueilleuses, ou retombent en saules pleureurs sur les vastes plates-formes qui leur servent de chapeaux, de compter le nombre des hermines, des martres, des renards bleus ou argentés, des moufettes ou skungs, des loutres, des petits-gris, des opossums, des gloutons et autres bêtes à poils longs et soyeux qui sont nécessaires pour fabriquer les fourrures qui s'étalent au-dessous de ces chapeaux et quelquefois dessus, malgré la complaisance avec laquelle le débonnaire lapin de choux et les matous eux-mêmes se prêtent à tous les baptêmes

qu'il plaît aux fourreurs de leur faire subir. Alors songez à l'effroyable destruction que suppose la distribution de tant de plumes écrasantes sur des têtes faites pour se dresser légères et souriantes, de tant de poils envahissants sur des épaules dont tout le charme réside dans la pureté des lignes et la souplesse des mouvements!

Le caprice subit qui a conduit les femmes si gracieuses quand elles consentent à demeurer elles-mêmes, à arborer les panaches des Peaux-Rouges et les casques des Samoyèdes ou des Esquimaux, coûte chaque année la vie à plus d'un milliard de charmants animaux, et c'est, en réalité, de sang que sont vêtues ces grandes élégantes dont le coeur est cependant presque toujours fait de charité et de bonté.

De toutes les fourrures employées à notre époque, la plus recherchée, la plus précieuse puisqu'elle se paie littéralement au poids de l'or, est celle du renard bleu. Celui-ci est une variété du renard rouge ou renard commun qui habite les régions situées au-dessus du Cercle Polaire dans le nord de l'Asie et plus spécialement de

l'Amérique. Il se caractérise par la plante de ses pieds qui est garnie de poils, ce qui lui constitue de petites bottes de fourrure fort utiles pour marcher sur la glace et les neiges arctiques. Selon la saison, il est tout blanc, ou bien d'un gris ardoisé qu'on a, par une exagération de langage, appelé bleu et auquel la qualification d'argenté, également employée, paraît plus appropriée.

Certains zoologistes font du renard bleu une espèce distincte de l'isatis, renard boréal, qui est blanc en hiver; mais les variations chromatiques de ce renard sont encore mal connues et il y a d'assez grandes différences de coloration selon les régions où on rencontre ce petit carnivore.

Jadis les trappeurs canadiens rencontraient en nombre relativement considérable renards argentés, bleus ou noirs, dans le nord même du Dominion, autour du Grand Lac des Esclaves, vers le bassin de l'Athabaska. Mais ce gibier, d'une capture fort difficile et qui, en somme, a toujours été rare, a fini par disparaître de ces parages facilement accessibles et les chasseurs ont été obligés de s'avancer de plus en plus dans les solitudes glacées que l'Amérique du Nord projette vers le Pôle. Aussi ces difficultés qui obligent ces trappeurs à passer sept mois chaque année à plusieurs centaines de milles des lieux habités les plus rapprochés et sans aucun contact avec un être humain, venant s'ajouter à la rareté du gibier, ont fait monter la valeur de ces fourrures à des prix fabuleux, ce qui n'a pas empêché la mode de continuer à les rechercher avec fureur.

Devant cet imprévoyant massacre qui menaçait de faire disparaître irrémédiablement avant peu cette précieuse espèce de renards, des esprits avisés se sont demandé s'il ne serait pas plus sage d'élever

les animaux convoités, d'assurer leur multiplication et de s'arranger de manière que la production fût toujours numériquement supérieure aux hécatombes. Et, partant de cette idée, des tentatives d'élevage furent faites sur divers points de l'Amérique du Nord.

Les premiers élevages de renards bleus et argentés furent tentés dans les îles qui bordent la côte de l'Alaska. On se bornait à y lâcher des renards capturés sur le continent, et dont on assurait la nourriture.

Un représentant du journal américain "Forest and Stream", a publié naguère, à la suite d'une visite à ces renardières de l'Alaska, le résultat de ses observations qui donnent sur ces curieux animaux de précieux renseignements.

"Les renards, dit-il, ne sont pas totalement abandonnés à eux-mêmes. Il y a dans chaque île des gardiens qui veillent à l'ordre, qui nourrissent les renards quand la nature se montre plus avare qu'à son ordinaire, et qui s'opposent aux tentatives de braconniers.

"Les renards bleus vivent par couple. Le mâle reste auprès de sa compagne et l'aide à élever les jeunes. Il va au marché, rapporte des provisions, les cache dans les environs du terrier, si elles ne sont pas immédiatement requises; il surveille les alentours et protège sa famille dans la mesure de ses moyens. Celle-ci est de dimensions variables. Il n'y a qu'une portée par an, en mai, et elle comprend de quatre à onze jeunes; mais généralement il n'en survit que deux ou trois. Il y a du déchet.

"Toute la famille vit dans un terrier, du genre de celui du renard commun. Ce terrier, le renard bleu le creuse très volontiers sous un bâtiment, ou sous un tas de bois. Sans doute, ainsi protégé, le logis est

plus chaud et plus sec. Mais le propriétaire n'aime pas qu'on se promène autour de sa demeure. Au moment de l'élevage des jeunes, il déménage avec ceux-ci plutôt que de supporter le passage occasionnel d'étrangers, même à quatre pattes. On ne peut donc pas élever de bétail dans les îles ou parties d'îles réservées aux renards. Ceux-ci réclament la solitude.



Un renard bleu.

“Il y a des règles à suivre, en cette affaire—dans l'alimentation artificielle des renards—comme en toute autre. Il faut, notamment, éviter de donner des aliments semi-liquides, des bouillies, des pâtées. Une nourriture substantielle est nécessaire. En temps ordinaire, les repas des renards sont servis en des endroits fixes. Les quadrupèdes ont appris à les connaître, et s'y rendent de 4 ou 5 milles à la ronde. Mais après la naissance des petits, on porte la nourriture plus près des terriers, pour que les femelles n'aient pas un trop long trajet

à faire et ne soient pas obligées d'abandonner trop longtemps les jeunes. Quelques éleveurs ont voulu lésiner sur la qualité des aliments et s'en sont mal trouvés. Le régime qui convient consiste en poisson, en chair d'otarie, de phoque, de baleine, de marsouin, en déchets d'usines de conserves, en huile, en pâtées de maïs et d'huile; tout cela est cuit. On distribue aussi du saumon séché; en ces parages le saumon est abondant.

“Chaque île possède sa cuisine pour renards où l'on prépare les repas dans de vastes chaudières. Aux endroits où se fait la distribution, des auges ont été aménagées, vastes, capables de tenir 90 gallons. Elles sont sous abri: dans les huttes munies de portes qu'on peut fermer à volonté, à distance. Ces huttes servent de trappes au moment où l'on réclame au renard sa fourrure. Les aliments sont portés de jour, au moment où les animaux restent chez eux et ne circulent guère, sauf les plus jeunes. La nuit, les renards vont aux réfectoires; dès le soir on les entend s'appeler de loin, et le matin les auges sont généralement vides.

“Mais il n'est pas toujours nécessaire de préparer des repas. Il y a des saisons où l'on réduit les frais de table. En certaines îles, les renards trouvent de quoi se nourrir sur le rivage. Le renard est un omnivore. Lors des grandes marées, en vive eau, il passe beaucoup de temps sur le rivage, et paraît s'y régaler. Il mange une sorte d'algue, des oursins, des moules, d'autres mollusques, et aussi des patelles. Ça et là il rencontre un poisson ou un oiseau mort et se l'annexe. Dans l'île, c'est autre chose. Il visite les nids des mouettes et autres oiseaux et en croque les oeufs. Il dévore les souris aussi, les oiseaux, et en été il fait une cure de fruits, avalant avec

délices des baies variées.

“Ces quadrupèdes se familiarisent vite avec l'homme. Ils ne sont nullement effarouchés par les gardiens. Mais l'étranger, le visiteur, ils le flairent immédiatement de loin, au propre comme au figuré, et ils l'évitent avec soin. Les gardiens savent fort bien où en sont leurs élèves : ils les voient sans cesse. En été, il arrive qu'en certaines îles, on nourrisse les renards simplement en traînant une senne qu'on amène jusqu'au rivage. Les renards sont généralement là, attendant la fin de l'opé-

sont très visibles en été dans l'herbe deséchée.

“Les renards bleus qui vivent en bons termes entre eux, tant que chacun reste dans son finage, dans sa paroisse, vivent en bons termes avec leurs gardiens. Les jeunes jouent volontiers avec les enfants, comme font les jeunes chiens. Ils suivent souvent le gardien au cours de ses promenades. Psychologiquement on peut les regarder comme des chiens sauvages qui ne demandent qu'à s'appivoiser, au moins pendant leur jeunesse.



Parcs à renards bleus.

ration, de quarante à soixante ensemble. Dès que le poisson est à sec, ils approchent, sachant que c'est pour eux que l'on travaille, et on peut les examiner à loisir. Ils mangent sur place les grosses pièces; ils emportent les petites et les enfouissent en des cachettes où ils les vont prendre quand l'appétit est revenu. Les gardiens les rencontrent aussi à l'intérieur de l'île. Les renards ont partout tracé des routes à l'entour de leur terrier, des routes qui mènent au réfectoire, à la plage, et qui

“Mais ce n'est pas pour les apprivoiser qu'on les élève. Un jour vient où l'homme se paye des soins qu'il leur a donnés. Ce jour tombe entre le 15 décembre et le 15 février, au moment où la fourrure est la plus belle. La première opération consiste à les faire prisonnier dans les huttes où ils ont accoutumé de venir se nourrir, durant la mauvaise saison. On examine les bêtes; on choisit celles qui sont dans la meilleure condition, on laisse celles qui ont encore à gagner, et on emporte dans des cages celles qui sont vouées à la mort.”

Ces élevages de l'Alaska ont permis ainsi d'étudier de près les moeurs de ces in-

téressants animaux et l'on a pu aisément se convaincre qu'il serait facile de les élever dans des régions plus tempérées et d'un accès plus facile que ces îles perdues dans les brumes arctiques. On a donc, aussi bien dans les régions septentrionales des Etats-Unis qu'au Canada créé des "fox farms", des "fermes à renards", qui sont aujourd'hui en pleine prospérité.

L'établissement de ces fermes est du reste fort simple, et M. Osgood, attaché au bureau des Etudes biologiques du ministère de l'Agriculture des Etats-Unis en a fixé les règles.

D'après lui, une surface d'une hectare est suffisante pour organiser un élevage important. Cet espace est partagé en parquets, d'environ 12 verges de côté et entouré d'une clôture en ronces métalliques de 12 pieds de hauteur. Les renards sont parqués en plusieurs catégories: les mâles adultes, les jeunes sujets, enfin les couples isolés avec leur famille jusqu'au sevrage des petits. Chaque enclos contient des abris, niches en planches ou tonneaux dans lesquels les animaux pénètrent par un caniveau en planche formant un coude comme ceux des terriers. Bien entendu toutes les mesures sont prises pour éviter les évasions, qui ne se produisent d'ailleurs qu'au début, les renards s'habituant rapidement à leur captivité. Chaque renard consomme, par jour, environ une livre de viande, poisson, pâtée de farine et un demi-litre de lait écrémé; il lui faut, en outre, de l'eau bien pure. Pour obtenir une reproduction régulière, on doit assurer aux couples une parfaite tranquillité. Les renards adultes donnent, en moyenne, cinq petits par an.

Ces "fermes à renards" sont maintenant assez nombreuses au Canada et dans les Etats-Unis et donnent d'excellents résul-

tats. Par une habile sélection on est arrivé à créer des races dont la couleur ne varie plus et si l'on songe que le prix de ces fourrures oscille entre 100 et 600 dollars pour les teintes grises et ardoisées et monte jusqu'à 2000 dollars avec tons bleus, on comprend que ce soit là une industrie fort rémunératrice.



Un lot de fourrures de \$20,000

Malgré cette nouvelle source de production, les peaux de renards bleus restent encore des objets rares et précieux et ne sont guère à la portée du commun des mortels. Leur dimension est en somme fort

restreinte, le renard bleu est un très petit animal, et si l'on emploie des fourrures de toute première qualité, on peut évaluer le prix d'une pelisse de renard bleu entre 20,000 et 40,000 dollars, parfois plus. C'est ainsi qu'un manteau d'une beauté incomparable appartenant à la tsarine douaïrière de Russie est estimé à cent mille dollars.

Le commerce des peaux de renards bleus à l'état brut est centralisé à Londres; mais de là, presque toutes ces fourrures sont envoyées à Leipzig, qui a, pour ainsi dire, le monopole de leur préparation; puis, une fois prêtes, le plus grand nombre est expédié aux fourreurs de Paris qui les façonnent en élégantes étoles, pelisses et manchons.

— 0 —

Quelques Décorations et les Privilèges Qu'elles Comportent

—

Il y aurait une histoire bien intéressante à faire des décorations, quelques-unes confèrent des privilèges assez singuliers.

Si vous allez au Siam et que vous soyez titulaire de l'ordre de la Couronne, vous avez le droit de recevoir une certaine quantité de riz et d'obtenir quelques avantages très appréciés par les vieux manitous. Avec l'Eléphant Blanc, vous pouvez faire des dettes jusqu'à concurrence de deux cent mille dollars.

Aux îles Hawaï, l'ordre du Kamehameha vous confère le droit de vous enivrer deux fois par jour, ce qui peut suffire

aux plus intrépides vide-bouteilles.

D'autres ordres, parfois sans grande valeur intrinsèque, sont, cependant, très recherchés, car ils constituent de véritables imitations de la Légion d'Honneur française.

Ces ordres pullulent en France, et vous devinez quel préjudice ils causent par leur ressemblance, aux véritables décorations officielles. L'ordre national français de la Légion d'honneur a, d'abord, un homonyme: la Légion d'honneur d'Haïti. De plus, le ruban rouge est celui qui a été le plus généralement adopté par les puissances étrangères. On compte, en effet, vingt et une décorations dont le ruban est d'un beau rouge vermillon uni, sans le moindre liséré. Ce sont:

La Toison d'or, conférée par l'Espagne et l'Autriche; l'ordre de François-Joseph, la croix du Mérite, et les Mérites artistiques et littéraires, d'Autriche-Hongrie; Léopold, de Belgique; Saint-Alexandre, de Bulgarie; l'Etoile de Comore, des Comores; Calatrava, Saint-Jacques-de-l'Épée, Notre-Dame de Montéja, d'Espagne; le Bain, la Croix de Victoria, l'Empire des Indes, de Grande-Bretagne; le Lion d'or, de Hesse; le Christ, du Saint-Siège et de Portugal; la Croix d'honneur, de Reuss; Saint-Alexandre-Newsky, de Russie; la Vigilance, de Saxe-Weimar; Tarkovo, de Serbie; Charles XIII, de Suède.

Quant à la Croix de Fer allemande on aurait pu croire jusqu'ici, qu'à défaut de privilèges extraordinaires accordés par elle, celui qui en était gratifié avait dû se distinguer particulièrement au point de vue de l'honneur et de la bravoure.

La guerre actuelle nous aura démontré tout le contraire.

— 0 —



LES MERVEILLES DE L'INDE

Le Palais de Delhi

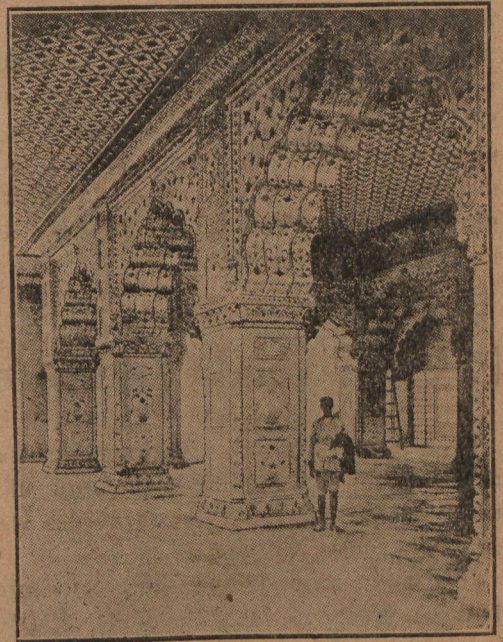
Quand la main de l'architecte,—que ce fût le renégat Austin de Bordeaux ou un autre,—inscrivit le fameux texte persan : “Si le ciel est descendu à la surface de la terre, c'est ici, c'est ici, c'est ici!” sur la corniche du Diwan-i-Khas, il se vantait, certes; mais si jamais homme fut excusable de se vanter, ce fut celui-là. Il n'y a pas sous le ciel beaucoup d'édifices qui puissent être comparés au palais de Delhi.

L'intérieur surtout en est merveilleux. La cour d'audiences est une salle aux murailles ajourées, où une double rangée d'arcades délicatement dorées est supportée par de lourds piliers carrés tout en marbre, ornés de panneaux et de marqueteries, ici blanches, là en ivoire, ailleurs couvertes de nuances vieil or.

On croirait que cette forêt de marbre est transparente. Les surfaces dorées qui parsèment les parties proéminentes des colonnes réfléchissent la lumière et la font doucement dévier jusqu'à la pierre qui les supporte. Et les fleurs des marqueteries, dont chaque feuille est de jade ou de malachite, dont chaque pétale est en agate et en lapis-lazuli sont placées de telle façon sur ce lit de pierre qu'on passerait volontiers le doigt par-dessous la tige pour la saisir.

Tranquille, contenue, cette richesse de couleurs se répand sur des murailles rehaussées de pierreries, et le goût qui préside à ces ornements semble infaillible.

Certes, les ouvriers qu'a employés le maître décorateur n'ont jamais eu conscience de la beauté des travaux auxquels



Intérieur du Diwan-i-Khas ou Palais de Delhi.

ils collaboraient; mais ils traduisirent fidèlement les plans de cet homme de génie qui forçait la pierre à exprimer la modeste fierté de telle fleur et la froide transparence de telle autre.

Sur un piédestal de marbre qui existe encore dans la grande salle, se dressait jadis le trône du Paon, un lit plutôt qu'un trône, comme c'est la coutume en Orient. Il était en or. Mais cet or disparaissait presque sous les rubis, les diamants et les saphirs enchâssés bout à bout, le long du siège large et bas.

Un paon "dans toute sa gloire" pendait à chacune des extrémités, et les deux queues déployées constituaient la majeure partie du dossier. Au milieu de celui-ci, un perroquet grandeur nature, taillé dans une seule et même émeraude.

Le fait semblerait incroyable s'il n'était affirmé par un professionnel, un joaillier voyageur du nom de Tavernier, qui a vu cette pierre précieuse, la plus remarquable qu'on ait jamais taillée, avant qu'elle ne fût dérobée par Nadir Shah, au XVIIIe siècle. Tavernier taxe avec la précision d'un expert la valeur de ce bijou, et cette valeur atteint, écrit-il, le chiffre effarant de 60 millions de dollars, au cours actuel de l'argent.

— o —

Le Civet dans la Tranchée

Un officier de zouaves, légèrement blessé, et de passage à Paris, a conté une anecdote qui eût fait le bonheur des lecteurs d'Armand Silvestre.

Il y a quelque temps, aux environs d'Arras, Français et Allemands étaient dans leurs tranchées à 40 verges à peine les uns des autres, lorsqu'un magnifique lièvre, bravement, entre les deux lignes

d'hommes au gîte, traversa la zone neutre.

Une fusillade partit des rangs des Boches. Le lièvre continua à défilé. Un zouave épaula et tire: le lièvre culbute, foudroyé.

Jusqu'au soir l'animal resta sur place, sans qu'aucun des chasseurs se risquât à le ramasser. Mais, à l'heure des ténèbres et du dîner, le zouave qui l'avait tué, profitant de la diversion produite par une fusillade habilement dirigée sur les ailes de la tranchée ennemie, rampa jusqu'au lièvre et le rapporta.

Le gibier fut dépouillé, découpé, et les morceaux en furent confiés au cuisinier. Puis, nos zouaves pensèrent à en utiliser la peau pour une plaisanterie qui n'était peut-être pas d'un goût exquis, mais à la guerre...

Dans la peau du lièvre... Comment vais-je vous dire ça?... Dans la peau du lièvre chacun mit du sien; puis la bête fut reportée, avec précaution, à l'endroit précis où on l'avait prise.

Le lendemain, dès l'aube, les zouaves aux aguets virent un Prussien qui, prudemment, rampait vers le lièvre gisant à terre. Ils se gardèrent bien de le déranger. L'Allemand revint à plat ventre à son domicile. Alors, se redressant fièrement, il brandit son butin dans la direction des tranchées françaises, cependant que ses camarades poussaient un "Hoch!" triomphal.

Un éclat de rire retentissant, venant des tranchées françaises, répondit à ce cri de victoire: et le vent emporta vers les Allemands une délicieuse odeur de civet. Les Boches ont dû trouver le leur faisandé...

Ne trouvez-vous pas que cette histoire, malgré tout, dégage un certain parfum de bravoure à la gauloise?



FATALISME ORIENTAL

On connaît l'intrépidité des soldats hindous et leur mépris de la mort. Cet état d'esprit paraît être exactement le même que celui des tirailleurs sénégalais ou marocains, disciples de Mahomet, actuellement sur les champs de bataille au service de la France.

La petite anecdote suivante, prise sur le vif, en donnera parfaitement l'idée.

Dans la salle des pas-perdus de la gare de X..., voici qu'on débarque des blessés. Ils sont tous de l'armée d'Afrique: turcos, zouaves, tirailleurs sénégalais qui s'alignent sur des brancards. Ils arrivent après un premier pansement fait aux ambulances de la ligne de feu et le train qui les porte s'est arrêté là, à quinze kilomètres en arrière de l'endroit où l'on se bat, pour qu'on vérifie l'état des patients. Les plus gravement atteints sont dirigés sur l'hôpital de la ville, les autres évacués sur l'arrière, vers les gares "régulatrices", qui vont les canaliser ensuite vers le Midi libérateur.

Les médecins en blouse circulent et se penchent sur tous ces pauvres corps immobiles. Ils soulèvent des vêtements raidis par le sang coagulé et découvrent d'énormes blessures. Pas un cri qui s'élève, pas une plainte qui sorte de ces bouches stoïques, pas un muscle qui bouge dans ces faces fermées où seuls les grands yeux de gazelle arabe brillent d'un éclat que je n'ai jamais vu nulle part.

Un infirmier — un peintre orientaliste de Paris très connu — se penche sur un Marocain qui n'a plus longtemps à vivre. Il lui parle arabe.

—Où étais-tu quand tu as été blessé? demande-t-il.

—Service, lui répond le mahométan d'une voix rauque.

—Où as-tu été blessé? A quel endroit du corps?

—Service! laisse à nouveau tomber la voix.

—Souffres-tu et veux-tu à boire?

—Service! répond larbi pour la troisième fois, d'un air farouche.



Guerrier marocain.

Mais le peintre-infirmier ne se tient pas pour battu. Avec des gestes doux, il s'est agenouillé vers le moribond et de ses lèvres tombent maintenant fidèles et enveloppantes les mots qui touchent de ces mots en la langue de là-bas qui émeuvent ce cœur de bronze. Le blessé parle, maintenant. Il raconte la charge à la baïonnette à laquelle son régiment prit part. Ses yeux lancent des éclairs, il a tué de sa main trois Boches, dont le dernier, par la gorge, d'un coup qui est sorti de l'autre côté! Il a la force de soulever sa main et de montrer sur lui-même la blessure qu'il infligea au Teuton. Et il rit, il rit de toutes ses dents, ne pensant plus à son mal. Un accès de toux intervient. Il essuie sa lèvre sanglante, son thorax musclé halète en vagues précipitées. Il conte comment il a été blessé: une sale mitrailleuse allemande qui cracha, quand il franchissait la deuxième tranchée, ayant déblayé la première avec ses camarades. Puis il conclut:

—C'est Allah qui l'a voulu. Dieu est grand!

L'orientaliste se penche. Il vient de sortir une carte postale et, des lèvres du moribond, il recueille des phrases qu'il transcrit en arabe, sur ce carré de papier que le Marocain boit des yeux. Là-bas, de l'autre côté de la Grande-Bleue, un chef de douar recevra dans un mois ou deux les dernières volontés de son fils, le "tirailleur", qui mourut pour la France parce qu'Allah le voulait ainsi!

L'ILLUSION ALLEMANDE

Les événements récents n'ont pas enlevé aux yeux de son peuple la réputation qu'avait acquise le kaiser de promoteur de la paix, et il n'y a pas un Allemand

qui ne vous dira pas que le kaiser a été contre ses conseillers et a travaillé pour la paix jusqu'au dernier moment.

Dans les cercles officiels et militaires de Cologne on raconte couramment l'histoire suivante:

"Le kaiser ne désirait pas la guerre et il fit tout ce qui était possible pour l'éviter, même après avoir reçu la preuve que la Russie mobilisait. Le chef de l'état-major, von Moltke, soutint la thèse de la guerre nécessaire et tenta de donner la preuve à son impérial maître qu'il perdait un temps précieux en ne déclarant pas de suite la guerre à la Russie. Puis, tirant à moitié son épée du fourreau, il déclara qu'il se suiciderait si cette déclaration n'était pas immédiatement faite, car tout délai signifiait le suicide de l'Allemagne, et lui, von Moltke, ne pouvait supporter de voir pareille humiliation."

— o —

LE CHIEN DU REGIMENT

Les chiens rendent de grands services à la guerre. Voici comment l'un d'eux "Marquis", a été tué à l'ennemi. Les Allemands l'ont mitraillé à Sarrebourg au moment où il servait de liaison avec la section de mitrailleuses.

A Sarrebourg, il avait été chargé de porter un pli à l'officier des mitrailleuses, "Marquis" sauta à travers la campagne mais, au moment où il allait atteindre le but, une balle allemande le frappa au côté droit. Il se traîna péniblement, perdant son sang, arriva cependant auprès des mitrailleuses, laissa tomber le pli rougi de son sang et rendit le dernier souffle sa mission accomplie. Ainsi mourut ce chien perdu, "Marquis" l'engagé volontaire.



FEMMES D'AUTREFOIS

L'ENFANCE D'UNE CZARINE

Par Le Chercheur

Dans les circonstances actuelles où les soldats du Czar contribuent si largement à l'écrasement de la barbarie prussienne, nos lecteurs s'intéresseront sûrement à ces lignes retraçant les débuts de celle qui fut la "Grande Catherine" et qui donna à la Russie une gloire impérissable.

Une figure se détache de cette histoire, comme une icône resplendissante de la pénombre d'une cathédrale : c'est celle de la grande Catherine. C'est cette icône que je voudrais détacher un moment et mettre sous vos yeux.

Assez d'autres ont parlé de la révolution de 1762, du drame sanglant de Ropcha, des guerres heureuses de la grande Catherine, de ses réformes, de son goût pour les arts, ou plutôt pour tout ce qui pouvait faire reluire son empire trop neuf — de tout ce qui faisait chanter en chœur par les philosophes, ses contemporains :

C'est du Nord aujourd'hui, que nous
[vient la lumière.

Moi, je voudrais parler de la petite

princesse allemande, pauvre et quasi sans avenir, à l'époque où rien n'annonçait en elle "Catherine le Grand".

Oh ! non, rien. La princesse Sophie de Zerbst naquit à Stettin, humble et moyen-âgeuse petite ville de l'Allemagne du Nord. Son père, Christian-Auguste d'Anhalt Zerbst, était un de ces principicules nombreux en Allemagne, aussi nobles que Hohenzollern mais incapables — vu leur pauvreté — de payer la couronne qu'ils avaient le droit de mettre sur leur tête. Celui-ci avait pris du service en Prusse, tout simplement pour gagner sa vie, et c'est comme général-major qu'il était venu habiter Stettin. Sophie, "Figchen" comme on disait familièrement, fut élevée sans faste. Elle jouait volontiers sur la place de l'église avec les autres enfants et, quand les dames de Stettin rendaient visite à Mme la générale-major, celle-ci lui apprenait à aller au-devant des visiteuses et à baiser un pan de leur robe. On ne sait pas de qui on peut avoir besoin.

Elle eut cependant une gouvernante

française. Tout prince qui se respectait donnait des maîtres français à ses rejetons. La gouvernante de Sophie se nommait Mlle Cardel. Son élève lui conserva le meilleur souvenir et ne manqua pas de lui envoyer des fourrures, dès qu'elle fut en état d'envoyer quelque chose à quelqu'un.

L'envoyé n'eut rien à faire pour précipiter son départ. Aussi bien, les bagages de la future czarine ne sont pas longs à rassembler : "deux ou trois robes, une douzaine de chemises et autant de bas et de mouchoirs". Son oncle, le prince Jean-Louis de Zerbst, chef de nom et d'armes, éblouit par sa munificence en faisant don à sa nièce d'une étoffe bleue lamée d'argent et que Jeanne-Elisabeth elle-même convoite en secret.

Le voyage est long, surtout inconfortable. "Il fallut, écrit la princesse de Zerbst à Christian-Auguste, d'une quelconque ville d'Allemagne—car c'est une épistolière enragée,—il fallut se réfugier dans la chambre du maître de poste lui-même, laquelle ne se distinguait guère d'une étable de cochons : le mari, la femme, le chien de garde, les poules et les enfants dormaient pêle-mêle dans les berceaux, dans des lits, derrière le poêle, sur des matelas." Une princesse d'Anhalt-Zerbst, mère d'une future impératrice ! Heureusement qu'elle voyage sous le nom de Comtesse de Reinbeck et l'honneur princier est sauf.

A Riga, par exemple, députations de notables, carrosses de gala, canons tonnant, appartements splendides, factionnaires aux portes, courriers sur tous les escaliers, tambours battant aux champs, profusion d'uniformes. Les rêves les plus ambitieux de Jeanne-Elisabeth sont dépassés. Elle est ravie au troisième ciel et

elle n'en descend pas de tout ce long voyage, dont elle est l'héroïne bien plus que la petite princesse. Et par de volumineux courriers, Christian-Auguste apprend tous les détails de l'équipage des voyageuses. Il y a surtout un traîneau que Jeanne-Elisabeth ne peut assez admirer, un traîneau écarlate et chamarré d'argent, doublé de marbre, avec des cou-



La Grande Catherine.

vertures, des matelas, des coussins de soie, large comme un salon, où l'on peut recevoir les officiers de l'escorte et que seize chevaux emportent ventre à terre.

Enfin, on arrive à Moscou. L'entrevue redoutable a lieu.

Sophie n'est pas parfaitement jolie. "Je ne me suis jamais crue extrêmement belle, mais je plaisais, et je pense que cela

était mon fort" écrira-t-elle plus tard, en dépit des flatteurs qui n'ont rien épargné pour lui donner à croire qu'elle était "Pallas" ou "Vénus Vitrix".

Elle plaît à Elisabeth, au grand-duc Pierre, à la cour, à tout le monde, et par là sont irrémédiablement rejetées dans les trente-sixièmes dessous toutes les autres fiancées éventuelles du grand-duc, car on peut croire qu'il n'en manquait pas : la jolie Marianne de Saxe, une des Mesdames, filles de Louis XV, la princesse Ulrique, soeur de Frédéric II, pour ne nommer que celles dont les chancelleries européennes s'occupaient le plus activement.

Jeanne-Elisabeth plut moins, car vous pensez bien qu'elle ne se tint pas de parler, de potiner, de nouer des intrigues, d'entretenir des correspondances secrètes. L'une de ces correspondances—avec Frédéric II—fut découverte; d'où colère de l'impératrice, scènes violentes où faillit se briser la couronne promise à Sophie, dessein bien arrêté de restituer à la Poméranie la princesse de Zerbst, sitôt le mariage accompli.

Ce fut d'abord la profession de foi orthodoxe à l'issue de laquelle la jeune princesse troqua le nom de Sophie reçu au baptême protestant contre celui de Catherine, sous lequel l'histoire la connaît; puis les fiançailles et enfin le mariage pour lequel fut déployée une pompe qui ne s'était jamais vue de mémoire moscovite. Jeanne-Elisabeth en oublie ses déconvenues: le mécontentement de la tsarine et celui de Frédéric II, lequel ne lui donnera rien, ni l'abbaye promise, ni la Courlande qu'il avait fait espérer pour un cadet de Holstein, frère de la princesse. Christian-Auguste sait tous les bijoux, tous les cadeaux reçus par la nouvelle grande-duchesse, et les bals, les fêtes, les

illuminations et les galas. L'appartement des nouveaux époux la fait exulter: "La chambre du lit est en velours ponceau tirant sur l'incarnat. Il est brodé de pilastres et de guirlandes relevés en bosse; le lit l'est en plein. Tout l'ameublement s'y rapporte. Il est si beau, il a un air si majestueux qu'il ne saurait être vu sans frapper d'admiration."

Il est dommage de ne pouvoir citer davantage. Au reste, ce type de mère éblouie dont la fille a fait un beau mariage n'est pas un type qui ne se puisse retrouver facilement.

"Figchen", je veux dire la grande-duchesse Catherine, se possède davantage, bien que, habituée au train modeste de la maison paternelle, elle ne puisse manquer d'être charmée de tant de splendeurs nouvelles. Mais déjà ses yeux de quinze ans ont aperçu la carrière ouverte à son ambition et elle a senti son génie tressaillir en elle. Sa foi en son étoile lui fait prendre patience, car elle a besoin de patience et sa vie est loin d'être gaie. Le grand-duc laid, malsain, brutal, de moeurs grossières l'offense publiquement; l'impératrice est fantasque, vindicative, ombrageuse, la cour est semée de chausse-trapes; on l'a séparée de tous ceux qu'elle connaissait et sa maîtresse du palais, Maria Simonovona Tehglokoff est surtout une espionne. Catherine oppose à tous les périls et à toutes les contraintes une bonne humeur et une sérénité inaltérables.

En attendant son heure, elle étudie le russe, veut savoir tout ce qui concerne sa nouvelle patrie, se relève la nuit pour répéter les leçons de son maître Adadouroff—car elle sent bien qu'il faut qu'elle soit russe jusqu'aux moelles—ou, encore, le soir très tard, tandis que le grand-duc joue et se grise avec les officiers de sa

garde, elle écoute le bruit confus et glorieux que lui fait entendre l'avenir. Elle n'en saisit rien distinctement, mais il la tient longtemps éveillée : c'est le galop du cheval d'Alexis Orloff venant lui annoncer le meurtre de Pierre III ; c'est la marche victorieuse de ses troupes vers la mer Noire ; c'est le gémissement de la Pologne ; c'est le concert des moujiks agenouillés sur son passage et acclamant la "matouchka"—c'est enfin le bruit de la postérité la saluant du nom de "la Grande Catherine".

— o —

LES RICHESSES DE CONSTANTINO- NOBLE

La Bibliothèque de Sainte-Sophie

Ce n'est que depuis peu que les étrangers sont admis à visiter, à Constantinople, la bibliothèque Sainte-Sophie dont l'existence était, jusqu'alors, pour ainsi dire ignorée même des habitants de la capitale ottomane.

Fondée au douzième siècle par le sultan Mahmoud (1142-1158), cette bibliothèque est certes la plus originale actuellement connue. Elle ne contient que 2,000 volumes, mais pas un seul imprimé, rien que des manuscrits.

Empilés comme des marchandises, ces manuscrits gisent sur de larges étagères protégées par un épais treillage en fils de fer, dans une petite salle attenante à la mosquée Sainte-Sophie, ancienne basilique chrétienne.

L'établissement possède des murs, re-

vêtus, en dehors, d'une couche d'argile blanche et ornés, en dedans, de belle mosaïque persane. Il est surmonté d'un dôme écrasé et aplati en brique émaillée. Les fenêtres, petites et étroites, sont gardées par de lourds barreaux de fer.

Une dizaine des plus rares sont enfermés dans un bahut ancien, ayant la forme d'une mosquée. Entièrement plaqué de nacre, ce meuble antique—il a plus de 2,000 ans—constitue, à lui seul, une merveille d'une valeur inestimable.

Chacun de ces volumes, dont le plus grand nombre compte 3,000 ans passés, vaut au moins 8 à 10 mille dollars.

Plusieurs d'entre eux sont écrits de la main même de leurs auteurs, dans la langue classique que parlaient les Turcs primitifs du Turkestan. Personne ne connaît plus cette langue, à part quelques savants célèbres de Khiva (Turkestan) qui sont encore familiers avec le texte de ces ouvrages.

Il y a, entre autres, un spécimen magnifique de calligraphie relié en or (8 pieds sur 12) qui est, dit-on, un ancien poème tartare, appelé "Divan", écrit en l'an 911, par Hussein Biscara, un des plus fameux poètes tartares.

Ce volume, de 104 pages toutes enluminées, a été donné en cadeau à un sultan de Turquie, il y a six cents ans, par un shah de Perse.

Le texte est en langue persane et chaque page est enluminée de bordures de 20 pouces, de dessins géométriques formés de mosaïque découpée dans des feuilles d'or et de papier de couleurs voyantes.

Il y a, en outre deux volumes en sanscrit, cadeau d'un shah de Perse à Mahomet le Grand.

Personne ne saurait plus vous dire aujourd'hui le sujet traité dans ces livres,

car la langue dans laquelle ils sont écrits a été oubliée par tous les mortels.

Le meuble de la bibliothèque renferme également un autre volume magnifique, appelé "Nargai." Il contient les observations de Mahomet "le Champion", premier sultan ture de ce nom, sous le règne duquel (1314-1421) le goût des lettres commença à se faire prévaloir parmi les Osmanlis ou Tures d'Europe.

Chaque feuille de parchemin est d'une teinte différente. Les coins, le haut et le bas des pages sont ornés de réseaux d'or et la plupart d'entre elles portent de larges bordures formant des dessins d'une netteté remarquable.

Un autre beau volume écrit en persan traite des étoiles. L'auteur était un grand savant égyptien et il paraît que jamais, depuis, on n'a écrit livre plus érudit sur l'astronomie.

La couverture en cuir orné d'émail et incrusté de perles fines est un véritable chef-d'oeuvre.

Le plus remarquable de tous ces volumes est un immense in-folio de 12 pieds par 17, formé du plus beau vélin, couvert de la plus belle écriture que l'on puisse imaginer.

Ce volume réputé dans tout l'univers, est une copie d'un ouvrage connu dans le monde médical sous le nom de "Canon de la Médecine." C'est un traité de botanique et de médecine par le docteur Avicenne (980-1037), célèbre médecin arabe, surnommé le "Prince des médecins".

L'ouvrage contient 500 pages dont chacune est ornée d'un croquis à l'encre, d'une plante, d'un poisson, d'un insecte ou d'un autre animal. Ces illustrations sont toutes dans les couleurs naturelles de l'animal ou de la plante qu'elles représentent avec des détails d'une pré-

sion et d'une finesse merveilleuses.

Les grandes bibliothèques de l'Europe possèdent presque toutes une copie de ce célèbre traité, mais, aucune n'est aussi ancienne que celle de la bibliothèque de Sainte-Sophie—elle date de 1220 environ.

— o —

Aux DEBUTS de L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

Quand, pour faire échec au danger allemand, la France et la Russie ont décidé de conclure l'alliance qui donne de si heureux résultats aujourd'hui, l'honneur de ce pacte est revenu, pour la plus grande partie, aux Chefs des Etats intéressés et à leurs mandataires.

Sans doute leur bonne volonté était indispensable pour mener la chose à bonne fin mais il faut également en remercier certains ouvriers obscurs dont l'intervention a été d'un grand poids en la question.

Tel est le cas de Raoul Gunsbourg, plus connu assurément comme dramaturge que comme diplomate mais que les circonstances actuelles font un devoir de mettre en relief comme il le mérite. Son histoire est un véritable conte de fée.

Enfant-prodige, à huit ans, il se fait l'instituteur du village de Roumanie où il naquit en 1864, de parents français. A quatorze ans, il suit la campagne russo-turque, participe à la prise de Nicopoli; grièvement blessé, il gagne la France, étudie la médecine, puis, avec 70 cents dans sa poche, il part pour la Russie, gagne son gîte et son pain en récitant dans les auberges, "La Grève des Forgerons",

arrive mourant de faim à Moscou, y débute au concert, trouve le moyen, grâce à sa prodigieuse activité, de transformer ce "beuglant" en théâtre.

Le grand-duc Vladimir, son ancien chef, le retrouve, l'amène chez le tsar Alexandre III. Et, là, Gunsbourg, devenu "persona grata" auprès de l'empereur, travaille de toutes ses forces à l'alliance franco-russe.

Dès le lendemain, Gunsbourg était introduit au palais, où S. M. l'empereur lui accordait une audience en présence des grands-ducs Vladimir et Alexis.

—Alors, le voilà donc, ce héros! s'écria de sa grosse voix le tsar Alexandre III.

Puis soulevant Gunsbourg comme on soulèverait un enfant (Gunsbourg, à la suite des souffrances de la guerre, était resté longtemps chétif et avait l'air d'un enfant de douze ans):

—Que puis-je faire pour toi, mon enfant? continua l'empereur.

C'est alors que le jeune Gunsbourg, avec une audace qui devait étonner les grands-ducs eux-mêmes, répondit:

—Tendez la main à mon pays, Sire, à la France.

Cette réponse inattendue n'était pas pour déplaire à un homme comme Alexandre III.

Depuis cet instant, les grands-ducs accordent à Gunsbourg une bienveillance dont ils donnent de fréquents témoignages; on l'emploie, il sert même, parfois, d'intermédiaire avec l'ambassade. Mais il sait rester dans l'ombre, son travail demeure confidentiel, tellement que certains semblent vouloir l'ignorer.

Au dîner de gala offert à l'Elysée, en l'honneur de S. A. I. le grand-duc Vladimir, au mois de novembre 1898, le président Félix Faure porta un toast à la

"Russie amie et alliée de la France". Dans sa réponse, le grand-duc Vladimir, en portant son toast, ajouta:

"—Si le rapprochement de nos deux pays doit être un bienfait pour la paix, nous ne devons pas oublier celui qui le premier a suggéré l'idée de ce rapprochement et, au nom de S. M. l'empereur, je vous demande la croix de la Légion d'honneur pour M. Raoul Gunsbourg.

"C'était, du reste, chose déjà faite, la nomination était signée, après une proposition de l'ambassadeur de la République à Saint-Petersbourg.

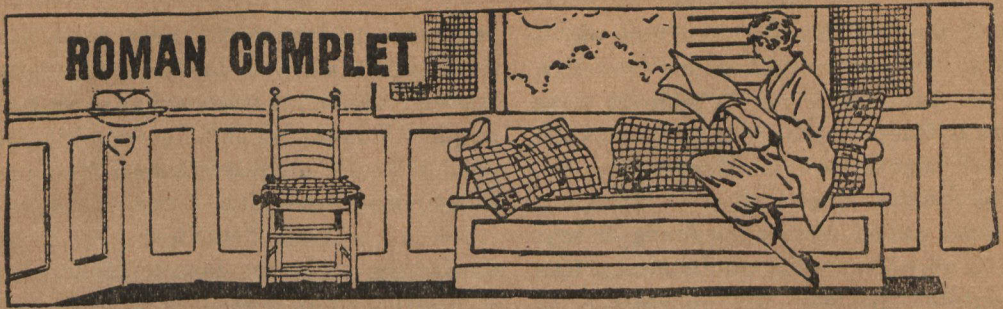
"Au milieu de la nuit, S. A. I. le grand-duc Vladimir vint réveiller Gunsbourg en lui annonçant la bonne nouvelle et lui plaçant sur la poitrine une croix en brillants."

Aujourd'hui, Gunsbourg ne s'occupe plus de politique. Il dirige l'Opéra de Monte-Carlo et il compose des oeuvres originales.

Que fera-t-il demain? c'est ce que l'avenir nous apprendra.

— 3 —

Epuisé par une marche de plusieurs jours à travers bois, n'ayant rien mangé depuis quarante-huit heures, un fermier Australien a été sauvé grâce à son ingéniosité. Comme il se voyait sur le point d'être dans l'incapacité de faire un pas de plus, le malheureux fermier tomba sur la ligne du télégraphe Adélaïde-Port-Darwin. Réunissant ce qui lui restait de forces, il grimpa en haut d'un poteau, coupa comme il put un des fils puis attendit les secours qui ne tardèrent pas à lui arriver sous forme d'une équipe d'ouvriers envoyés pour réparer le fil coupé.



TANTE BERTHE

Par G. de PEYREBRUNE

Il y avait une fois... un vieux bonhomme de soixante et plus qui, se trouvant, en dépit de son grand âge, avoir conservé toute sa complexion amoureuse et sa jalouse humeur, s'avisa de donner satisfaction à ses deux graves penchants de la façon suivante: il ramassa, on ne sait où, une petite diablesse de fille, qu'il expédia au couvent pour y être élevée et instruite le plus promptement—il n'avait pas le temps d'attendre—et le plus succinctement possible. Jolie comme un ange, espiègle, naïve, effrontée, l'Agnès venait d'attraper ses quinze ans, lorsqu'un beau matin le bonhomme la fit sortir de sa coquille, et, séance tenante, l'épousa.

Après quoi, il l'emmena dans son vieux château, lui fit donation de tous ses biens et mourut. C'était en user honnêtement. La mignonne se trouva donc tout à coup riche, sans le moindre contrôle, n'ayant point de famille.

Quant à la famille de feu son mari, elle en avait entendu parler tout juste assez pour savoir qu'il avait un frère, lequel s'étant marié contre le gré des siens avait

été quelque peu déshérité et vivait on ne sait trop où et on ne sait pas du tout comment.

Donc la petite veuve entra dans la vie sans lisières et livrée à tous les caprices qui voudraient bien se donner la peine d'éclorre dans son imagination. Le champ était vaste, mais il n'était pas cultivé: aussi les fleurs les plus variées et les plus inconnues de l'horticulture intellectuelle poussèrent là et s'étalèrent à l'aise dans un magnifique et luxuriant désordre.

Elle était tombée, au sortir du couvent, entre les quatre murs d'une vaste bâtisse carrée, qui devait son nom de château à la politesse des voisins et à l'ancienneté de sa construction.

Du reste, aucun souvenir historique ni féodal ne s'y rattachait: la famille Desgranges seule l'avait habitée, depuis que le premier de cette dynastie bourgeoise avait renoncé au comptoir pour se donner les loisirs, durement mais honorablement acquis, de la vie des champs.

C'était tout simplement une grande maison à deux étages, à chacun desquels

courait une enfilade de chambres, où le soleil et l'air entraient, comme chez eux, par de hautes fenêtres, la plupart sans rideaux. Une pelouse, coupée de massifs, tournait tout autour, un kiosque dressait, au fond d'une longue allée de tilleuls et de frênes, ses clochetons décolorés; le tout à demi enveloppé par un immense bois d'essences diverses, qui fournissait la maison de bûches et de fagots, de marrons, de glands, de cèpes et de truffes, car nous sommes en Périgord.

* * *

Un matin, Mme Desgranges s'éveilla brusquement avec un pli au front; elle venait de rêver d'un grand serpent, qui s'était enroulé autour de son corps, l'enveloppant de la tête aux pieds; et elle frissonnait encore, car elle avait été arrachée au sommeil par une violente et étrange sensation au moment même où le monstre dardait sur son visage sa langue vibrante.

Elle sonna et s'appuya sur son coude, puis elle tapota impatiemment la mesure d'une valse sur son oreiller, puis, au bout d'une minute, elle se jeta à bas du lit, précipita ses pieds dans ses mules rouges, enfila en courant sa robe de chambre, qu'elle attacha en dégringolant l'escalier, et ne fit qu'un bond sur la pelouse où s'étaient les premières marguerites d'avril.

—Catherine, criait-elle en courant dans la rosée, Catherine!...

Pendant ce temps, Catherine, l'unique servante du lieu, gravissait en grommelant l'escalier de service: elle arrivait dans l'appartement de madame juste au moment où madame, lasse de la demander vœux échos, se jetait dans la chambre du

jardinier, lui intimant l'ordre de se mettre immédiatement à la recherche de sa femme et de la lui amener, morte ou vive. A quoi l'homme répondit en détaillant le nombre de ses orchidées, car il était parfaitement sourd.

—Bon! la voilà dénichée! s'écria Catherine, en pénétrant dans le réduit tiède et parfumé d'où s'était envolée sa maîtresse, Seigneur, mon Dieu! quelle patience il faut avoir avec cette jeunesse!

Et elle s'apprêtait à retourner à ses fourneaux, quand Mme Desgranges, escaladant l'escalier, lui sauta presque au visage, comme un diable rose.

—Ah! vous voilà enfin, dit-elle, c'est heureux; je vous ai cherchée partout... Ça, taisez-vous et fermez la porte. Ecoutez-moi. Vous saurez... Mais rendez-moi donc le service de ne point lever les yeux au ciel, comme une martyre, et ne gesticulez plus, vous me troublez. Ecoutez-moi. J'ai rêvé cette nuit d'un grand serpent, brr..., savez-vous ce que cela signifie, dites?

Catherine était presque une sibylle aux yeux de Mme Desgranges: pas un événement n'était arrivé au logis qu'elle n'eût prouvé l'avoir prédit, soit en jetant son marc de café, ou bien encore en tirant les cartes.

Aussi répondit-elle, sérieuse comme un augure, par ces mots solennels:

—Vous serez trahie, madame.

—Bah!... et par qui?... s'écria la jeune femme.

—Eh!... qui sait!... fit Catherine, dont la science ne reculait même pas devant la désignation d'un traître, peut-être par ce M. du Repaire qui vient ici faire la cour à madame.

—Je le mettrai à la porte, prononça Mme Desgranges avec le plus grand sérieux.

—Oh! protesta Catherine, je dis: peut-être... Je peux me tromper... quelquefois, ajouta-t-elle avec une orgueilleuse modestie. Il faudra voir ça dans les cartes.

—Tout de suite! s'écria Mme Desgranges; approchez le guéridon, voici les cartes.

La vieille femme retroussa son tablier, puis elle tira ses lunettes et les assujettit gravement sur son nez auguste. Alors elle s'assit. Bientôt, les cartes, battues, rebattues et coupées suivant les rites convenus, s'étalèrent en demi-cercle et dans l'ordre choisi par le destin.

—Une, deusse, troisse, un jeune homme brun...

—Il est blond! s'écria Mme Desgranges.

—C'en est un autre, apparemment, fit la vieille sans se déconcerter. Une, deusse, troisse...

—Un autre?... Quel autre, ma bonne?...

—Fera un voyage..., continua Catherine.

—Dites?... quel autre?... quel voyage?...

—Mais attendez donc, madame! Une, deusse, troisse, une lettre...

—Catherine! se mit à crier d'en bas la voix enrouée de Giraud, le jardinier, Catherine, une lettre pour madame.

—Ma lettre! ma lettre! la voici, s'écria Mme Desgranges; courez, mais courez donc, Catherine!...

—Là! quand je le disais!... fit la vieille femme d'un air triomphant, mais sans bouger de place, ah! si l'on voulait m'écouter!...

—Eh! vous m'impatientez!... s'écria la belle veuve qui se précipita vers la porte au moment où le jardinier y frappait, sous prétexte qu'il était sourd, un formidable coup de poing.

Prendre la lettre, envoyer la porte sur le nez du bonhomme et courir se jeter

dans un fauteuil fut, pour l'impétueuse jeune femme, l'affaire d'une seconde; après quoi elle resta interdite, roulant dans ses doigts une large enveloppe bordée de noir et fermée d'un lourd cachet de cire noire. Enfin, elle l'ouvrit et lut.

Catherine, pour le moins aussi intriguée que sa jeune maîtresse, ne remuait point et regardait fixement l'envers du papier; on eût dit qu'elle voyait au travers.

Son doigt était encore posé sur l'as de carreau qui avait annoncé une nouvelle, et elle cherchait à mettre d'accord, pour l'honneur de sa science, ce jeune homme brun, cette nouvelle et quelque autre signe encore qui disait amour et mariage; mais la physionomie de Mme Desgranges vint compliquer sa tâche, en jetant au milieu de ses combinaisons l'expression singulière, et, pour ainsi dire, inconnue, d'une douleur ou d'un regret.

La jeune femme était pâle, émue même: toute sa folle turbulence s'était évanouie pour faire place à un maintien grave et réfléchi. Elle relut sa lettre, puis la posa sur ses genoux sans lever les yeux, et ramena les deux pans flottants de sa robe de chambre dont elle s'enveloppa comme pour méditer plus profondément.

Cette attitude ne faisait pas précisément le compte de la curieuse Catherine; aussi la vieille femme se mit à tousser discrètement en faisant faire clap, clap, aux cartes qu'elle tenait en mains, pour rappeler une attention qui s'était si fort éloignée de son premier objet.

Toutefois, quand elle vit qu'elle ne pouvait tirer sa maîtresse de cette rêverie, elle lui dit d'un ton suffisamment maussade:

—Quand madame voudra continuer...

Mme Desgranges leva la tête.

—Otez cela, dit-elle brièvement.

La vieille femme, interdite, ne bougea pas. Alors sa maîtresse la regarda, et, s'apercevant de l'indignation qui commençait à se montrer sur le visage de la tireuse de cartes, elle ajouta d'une voix plus douce :

—Vous reviendrez dans quelques instants : j'aurai des ordres à vous donner.

Catherine, bouleversée par ce congé qui lui enlevait l'espoir d'une confiance, sortit de la chambre presque à reculons, muette et suffoquée, pendant que Mme Desgranges relisait pour la troisième fois cette lettre, qui était ainsi conçue :

“Madame et chère belle-soeur,

“Je vous écris ces lignes pendant qu'il me reste encore un peu de force, car mes jours sont comptés, et, quand vous les recevrez, je serai mort. Je vous suis inconnu ; peut-être même ne savez-vous pas que votre mari avait un frère qu'il n'a jamais revu depuis que celui-ci, à l'âge de vingt-cinq ans, s'est marié contre son gré. Cependant, nous nous sommes toujours fait part officiellement des événements importants qui survenaient dans notre existence. C'est ainsi qu'il a su la naissance de mes deux fils, la mort de ma femme, puis celle de mon fils aîné ; et j'ai appris de même qu'après être resté fort longtemps veuf de ma première belle-soeur, il s'était remarié, je crois, soixante ans sonnés.

“J'ai été également informé par Me Gulirel, notaire à Périgueux, qu'il était mort il y a quatre ans bientôt, après avoir disposé en votre faveur, madame, de toute sa fortune. Je ne viens pas ici récriminer contre cette décision cependant si cruelle pour moi, c'est-à-dire pour mon fils, je viens uniquement vous prier de donner à mon enfant le secours de votre protection,

de vos bons conseils, enfin de veiller sur sa jeunesse et de le diriger dans la voie où ses dispositions pourront l'appeler, car je le laisse seul, tout seul au monde ; il a vingt ans et mes malheureuses spéculations l'ont complètement ruiné.

“Je veux espérer, madame, que vous ne reculerez pas devant ce devoir ou tout au moins cette mission que je vous confie. Aussi vais-je donner l'ordre à mon bien-aimé enfant de jeter ce pli cacheté à la poste, dès que j'aurai rendu le dernier soupir, et de partir pour vous rejoindre le jour même où il aura remis à la terre la dépouille mortelle de celui qui se dit encore avec confiance, madame, votre respectueux beau-frère.

“Paul-Antoine Desgranges.”

Quand notre petite veuve eut achevé posément cette lecture, elle avait complètement épuisé la quantité de calme et de patience dont elle pouvait disposer dans les circonstances très graves.

En conséquence, elle fit une belle cocotte avec l'enveloppe de sa lettre, laquelle lettre fut elle-même nouée distraitement en forme de billet doux, et elle posa le tout sur le guéridon.

A ce moment, Catherine rentrait avec un essoufflement qui dénonçait la précipitation qu'elle avait mise à son retour et posait sur ce même guéridon le chocolat de Madame.

Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'elle s'aperçut de l'usage qu'on venait de faire de la lettre mystérieuse ! Elle resta, bouche béante, à la contempler.

—Catherine, dit alors Mme Desgranges en se renversant dans son fauteuil et balançant, d'une jambe sur l'autre, son pied demi-nu, que diriez-vous si je vous annonçais que l'on me donne à garder un

grand garçon de vingt ans qui va arriver ici tout à l'heure?

— Ici!... s'écria la vieille femme en tressautant, madame veut rire!...

— Nullement, ma bonne. Ce garçon-là est, paraît-il mon neveu, et l'on me prie de veiller sur sa jeunesse, de guider ses pas dans le chemin de la vie... Cela doit être terriblement difficile... mais j'y songerai.

— Vous allez donc, tout à l'heure mettre la chambre bleue en état de recevoir ce nouvel hôte. Et vous soignerez le déjeuner, car un enfant de vingt ans, cela doit manger énormément, n'est-ce pas, Catherine?

— Mais c'est-il pour tout de bon que madame me dit ça? fit la vieille, ou c'est-il...?

— C'est, c'est, c'est ce que je vous dis. Croyez-vous que l'on invente ces choses-là, vous?...

— Mais il ne restera pas longtemps ici, ce monsieur, je suppose?...

— Ah! s'écria la jeune femme d'une voix véritablement émue, il y restera toujours, si cela lui plaît... Pauvre enfant, tout seul, sans famille, sans fortune!... Il sera ici chez lui, entendez-vous, Catherine, et...

— Mais c'est impossible!... exclama la vieille, en prenant le plafond à témoin de son dire, tout à fait impossible, madame!...

Mme Desgranges frappa du pied.

— Oh! madame! continua Catherine sans se laisser intimider, y songez-vous?... Quoi!... vous voulez installer chez vous, près de vous, un jeune homme de vingt ans, et vous en avez dix-neuf!...

— ...Et demi, ajouta la jeune femme; puis elle partit d'un grand éclat de rire, qui se prolongea en s'épanouissant comme la gerbe d'une fusée.

— Eh! que dirait-on à la ville, si l'on

venait à savoir cela? commença la vieille, pendant que sa jeune maîtresse riait encore. En ferait-on des histoires et des commérages!!... Et pour dire le vrai, ce n'est pas prudent du tout, car enfin, fit-elle en se rengorgeant, madame est un peu jolie, oui, et si ce monsieur-là venait à manquer de respect à madame...

Mme Desgranges arrêta tout net sa cascade d'éclats de rire et regarda fixement la vieille femme.

— Ah! mais!... fit-elle, je n'avais pas pensé à cela!

— Oh! quel ennui! ajouta la jolie veuve. Eh! Seigneur! que voulez-vous que je fasse?... Je ne puis pourtant pas refuser de le recevoir, ce pauvre enfant, dans un moment aussi douloureux pour lui!... Oh! non, je ne le ferai pas... Et cependant je comprends que je ne puis m'exposer aux commentaires charitables des belles dames de Périgueux, et surtout aux... entreprises... Eh bien! me voilà dans une belle situation! Et ce garçon-là qui peut arriver d'un moment à l'autre!...

— Si on disait que madame est en voyage?... insinua Catherine.

— Et laisser cet enfant sur le pavé n'est-ce pas? Jamais! D'ailleurs, ajouta-t-elle entre ses dents, c'est un peu sa maison, ici... Depuis que j'ai lu cette lettre, j'ai quelque chose sur le coeur qui me pèse singulièrement... Tenez, Catherine, voici ce que je vais faire: nous allons recevoir convenablement mon neveu, — et la jeune femme se reprit à sourire en pensant à ce neveu qui avait six mois de plus qu'elle, — puis, au bout de quelques jours, je verrai M. Gulirel et je m'arrangerai avec lui sous prétexte de le faire travailler un peu dans son étude, pour qu'on me le garde jusqu'à ce que nous ayons décidé certaine chose que j'ai en tête... voilà qui

est convenu. Maintenant...

—Mais, madame, objecta encore la prudente vieille, savez-vous de quelle pâte il est fait, ce garçon-là? Savez-vous s'il sera bien d'humeur à se laisser congédier docilement lorsqu'il vous aura vue?... Et la vieille appuya sur le mot. Madame est une tante bien jeune et bien... jolie pour se faire craindre et obéir comme elle le voudrait, et...

— Chut!... taisez-vous, fit Mme Desgranges, qui courait après une idée et semblait prête à jeter son filet sur ce papillon miroitant devant elle. Puis soudain la jeune femme se leva d'un bond, et frappant l'une contre l'autre ses petites mains qui devinrent toutes rouges, elle se mit à sauter à pieds joints et riant follement. Son bonnet de nuit glissa à terre, ses cheveux roulèrent jusqu'à ses talons, une de ses pantoufles fut envoyée à l'autre bout de la chambre, et c'est à cloche-pied que la joyeuse petite veuve s'en alla la reprendre. Elle était toute vermeille, buissante, épanouie. Elle voletait et caquetait, et faisait tout ce délicieux tapage que font, lorsqu'ils sont jeunes, gais et beaux, les oiseaux de cette espèce-là.

—Vite, vite, à l'oeuvre! cria-t-elle, en plongeant ses doigts dans sa chevelure ébouriffée. Allez à vos fourneaux, Catherine, vous mettrez deux couverts, et du linge fin, et des entremets sucrés, et des liqueurs, et... Eh bien! quoi!... vous êtes encore là?... Mais, malheureuse, mon neveu arrive aujourd'hui, tout à l'heure... dans ce moment peut-être; courez, mais courez donc!

—Courez, courez..., maugréa la vieille bonne sans bouger de place. Ne dirait-on pas que j'ai vingt ans, moi aussi!... Je croyais que madame avait compris que..., réfléchi à ..., ne voulait pas s'exposer aux...

—Faut-il que j'aille à la cuisine, moi?... riposta Mme Desgranges en se croisant les bras et venant mettre son nez retroussé à deux pouces du visage renfrogné de la vieille femme.

—C'est bon, c'est bon! fit celle-ci, qui se retourna en secouant furieusement les épaules; puis elle quitta l'appartement en faisant le geste de se laver les mains, comme Pilate, de tout ce qui allait arriver.

Restée seule, Mme Desgranges s'en alla prendre dans la chambre contiguë à la sienne, qui était celle de feu son mari, une clef passablement rouillée, puis elle s'achemina sans bruit et posément, deux points qui méritent d'être notés, vers l'autre bout de la maison.

—Oh! oh! murmurait-elle, la petite Berthe n'est pas aussi folle qu'elle en a l'air. Nous allons nous arranger de façon, mon beau neveu, que nous puissions vous examiner à loisir et sans danger pour notre personne. Et si vous méritez que l'on s'intéresse à vous, eh bien! nous ferons deux parts de la fortune de votre oncle. Il ne sera pas dit que le fils du frère de mon mari sera pauvre et malheureux, tandis qu'une étrangère...

Sur ces mots, elle ouvrit, non sans efforts, la porte d'une chambre qui était plongée dans l'obscurité, puis elle courut vers la fenêtre en s'écriant.

—Pouah!... comme ça sent la vieille femme ici!

L'impertinente ouvrit tout largement croisée et volets et respira voluptueusement l'air pur qui entra à flots.

—Voyons, fit-elle alors en examinant autour d'elle, il s'agit de se reconnaître.

Elle se trouvait dans l'appartement de la première femme de M. Desgranges, où toutes les choses avaient été laissées à leur place par la vénération de son époux. Il y régnait même un peu de désordre,

mais ce désordre avait alimenté pendant longtemps les rêveries du veuf et on l'avait religieusement respecté.

Quelques tiroirs bâillaient çà et là; Mme Desgranges n'y prit point garde; mais elle alla tout droit à un petit meuble, qu'elle avait probablement inspecté déjà, et en tira une boîte en satin blanc jauni par les années, sur laquelle était brodé en chenille jadis bleue le mot: Souvenir.

Puis elle revint s'installer près de la fenêtre devant une commode-toilette et posa la boîte devant elle. Elle en tira divers petits pots de formes étranges, des brosses, des houppes, des tampons, des crayons, tout l'arsenal de coquetterie, en un mot, de feu Mme Desgranges.

Après quoi elle se pencha vers la glace et examina son visage.

—C'est dommage, tout de même, murmurait-elle en faisant une jolie moue qui pelotonnait la bouche en forme de cerise. Mais bast! ce n'est pas pour longtemps et ce sera plus sage...

Alors, sans plus hésiter, elle tordit bravement et à pleins poings les plus beaux cheveux du monde, dont les boucles folles, d'un superbe châtain-clair, voltigeaient et chatoyaient autour de son front, et elle les attacha soigneusement aplatis.

Puis elle roula sur son doigt deux mèches rebelles et les piqua des deux côtés de ses joues en les allongeant. Elle termina enfin cette première transformation en jetant sur tout cela un épais nuage de poudre blanche. Cette exécution fut accompagnée d'un léger soupir. Alors vint le tour du visage. Elle trempa un pinceau dans un flacon qui était soigneusement ficelé et se barbouilla consciencieusement depuis le front jusqu'au menton, d'une sorte de colle blanche, sous laquelle son frais minois disparut pour faire place à

un masque blême qui lui arracha un cri d'horreur. Mais, d'un geste déterminé, elle s'empara d'une houppie et acheva l'oeuvre de destruction, en posant sur cette colle une poudre adhérente, qui jouait tant bien que mal le rôle d'épiderme, mais d'un épiderme sans couleur et sans vie. D'un trait net, elle déguisa l'arc noir et fin de ses sourcils sous une teinte grisonnante, à l'aide d'un crayon mystérieux qui avait eu pour mission primitive d'estomper une veine légère sur la tempe flétrie de sa devancière. Après quoi, ainsi défigurée, elle s'affubla d'une cornette blanche à longs tuyaux sur laquelle elle noua une capeline de soie noire, bordée d'une dentelle qui retombait sur son front et jetait de l'ombre sur son visage.

Cette oeuvre accomplie, elle se regarda longuement et soupira plus fort que jamais. Elle n'avait plus du tout, mais du tout, envie de rire. Il lui sembla même qu'en prenant la livrée de la vieillesse, elle venait de prendre son humeur. Et cependant, le sacrifice n'était pas complet: ses yeux, deux escarboucles couleur de topaze brûlée, jetaient sur tout leur voisinage un certain air de fraude qui n'aurait trompé personne. Mais le remède était proche. Dans une corbeille à ouvrage, des conserves en verre noirci levaient en l'air leurs attaches tordues. Notre héroïque veuve les prit, les redressa, les frotta et enfin les planta sur un petit nez relevé à la diable, qui disait, à lui tout seul, toutes les malices dont était susceptible le personnage qu'il embellissait. Ensuite, elle jeta son peignoir enrubanné et fouilla dans la garde-robe de la défunte, car, pour la sienne, il n'y fallait pas songer, les traînes constellées de noeuds et de dentelles et les retroussis pompadours n'étant pas de mise en cette occurrence.

Mais, M. Desgranges avait eu, par mal-

heur, le goût des extrêmes; sa première femme aurait pu décrocher le lustre de la cathédrale en se haussant un peu sur la pointe des pieds, et la seconde avait été condamnée à grimper sur une chaise pour faire les noeuds de cravate de son mari.

D'où il résulta pour notre petite veuve, l'impossibilité de trouver une robe assez courte dont elle pût s'affubler, et le vif mécontentement qui suivit cette découverte.

Fort décontenancée par ce contre-temps, elle commençait à trépigner d'impatience, selon sa coutume, lorsqu'elle s'avisa qu'elle possédait, dans un coin quelconque, son dernier costume de pensionnaire, lequel était noir, court, tout uni, et possédait une pèlerine, vêtement tout à fait propre à une vénérable douairière, mais à une douairière dépourvue de coquetterie. Sans respect pour ses cheveux blancs, notre jeune femme exécuta un entre-chat des plus pittoresques, puis s'envola, à demi vêtue, dans son appartement.

Un quart d'heure plus tard, une petite bonne femme, aux allures bizarres, descendait gravement l'escalier principal et ouvrait, sans bruit, la porte de la salle à manger. Dans cette pièce caste, assombrie par l'ombre des platanes de la cour, et tout encombrée de fleurs et d'arbustes, Catherine mettait son couvert.

En personne prudente, elle avait laissé de côté la petite table étroite sur laquelle Mme Desgranges prenait ordinairement ses repas et lui avait substitué la grande table, qu'on ne déployait qu'aux jours de réception. Les deux couverts, correctement disposés, se faisaient face. Par ce moyen, pensait-elle, les deux jouvenceaux seraient assez éloignés l'un de l'autre pour que le diable ne pût se caser entre eux.

Elle disposait symétriquement son argenterie, lorsqu'un léger bruit la fit re-

tourner, et elle se trouva nez à nez avec la singulière petite personne qui venait d'entrer.

—Eh!... fit-elle en se reculant brusquement et examinant cette nouvelle venue de la tête aux pieds.

Cependant, elle se remit de sa frayeur et lui fit une sorte de révérence en disant:

—Vous demandez Mme Desgranges?

La petite vieille ne bougea pas.

—Hein!... fit Catherine, en mettant dertant derrière son oreille sa main ouverte, pour montrer clairement qu'elle n'avait rien entendu.

L'inconnue murmura quelques mots inintelligibles.

—Est-ce que je deviendrais sourde comme mon homme? grommela Catherine, qui se rapprocha et tendit le cou. Vous dites?...

Pas de réponse.

Pour le coup, Catherine se redressa, le sourcil froncé et prête à se mettre en colère, lorsque ses regards rencontrèrent la cornette plissée, la capeline noire et les lunettes qui ornaient l'étrangère. Ces trois objets lui étaient parfaitement connus pour avoir composé la parure habituelle de feu Mme Desgranges dans les derniers jours de sa vie.

Et soudain, pensant voir devant elle l'ombre de sa première maîtresse, elle se mit à jeter les hauts cris en se signant à tour de bras.

— Jésus! mon Dieu!... s'écriait-elle, comme elle s'est ratatinée depuis qu'elle est morte!... Allez-vous-en, madame, allez vous recoucher, je vous ferai dire des messes, aussi vrai que je m'appelais Catherine.

Et les signes de croix de voltiger. Tout à coup le pseudo-fantôme éclata d'un rire frais dont le délicieux bruit de cascabelle fit ouvrir à Catherine des yeux énormes.

Puis, dans l'accès de ce rire fou, les lunettes sautèrent en l'air et la vieille servante reconnut avec stupeur les yeux malins de sa jeune et folâtre maîtresse.

— Ah! madame!... fit-elle en s'épongeant le front, ah! madame!... vous avez manqué me faire mourir de peur... C'est très dangereux ces choses-là. Eh! quelle fantaisie vous a prise de vous mettre en costume de carnaval?

Mais Mme Desgranges rajusta ses lunettes, rabassa ses coiffes sur son nez et reprit son air grave.

— Catherine, dit-elle, me voici, je l'espère, à l'abri des entreprises de mon fripon de neveu et tout à fait propre à me faire respecter et obéir. C'est ce que je voulais. Maintenant que vous êtes au courant de mes intentions, retenez votre langue. Si mon neveu vient à vous interroger à mon sujet, dites-lui que M. Desgranges, en se remariant, avait pris une femme à peu près de son âge. Cela lui semblera moins surprenant, avouez-le, que de lui présenter une tante de dix-neuf ans et demi, quand son oncle est mort à soixante-dix ans! Vous éloignerez les visiteurs en me disant souffrante ou absente, comme il vous plaira: et vous me ferez le plaisir de ne pas m'adresser de remontrances devant mon neveu, ce qui compromettrait énormément ma situation. Du reste, ajouta-t-elle, cela durera fort peu: avant longtemps, mon neveu sera casé, et j'aurai rempli mon devoir vis-à-vis de lui sans danger pour personne.

Catherine, les poings sur les hanches, regardait, écoutait et admirait. Cela lui semblait charmant de voir une enfant si vive et si turbulente prendre une résolution semblable dont l'étrangeté même l'émerveillait, et surtout de la trouver si parfaitement décidée à se conduire avec prudence et sagesse, bien que n'ayant per-

sonne auprès d'elle pour la conseiller.

— Ah! pensait-elle, on ne saura jamais tout ce qu'il y a de bon sens dans cette folle tête-là!...

Néanmoins, et pour ne pas en perdre l'habitude, elle s'apprêtait à faire quelque objection, et déjà un "mais, madame..." avait pris son essor, lorsque le roulement d'une voiture se fit entendre du côté de la cour d'entrée.

— Eh! vite, vite!... le voilà!... c'est lui, Catherine!... se mit à crier Mme Desgranges, allez vite!... non, venez!... mais allez donc!...

Et l'impatient créature se mit à taquiner sa vieille bonne, qui, parfaitement habituée à ces façons, attendait sans broncher qu'il lui fût loisible d'exécuter un ordre quelconque.

— Eh! mais allez donc! fit-elle en la poussant cette fois hors de l'appartement. Faites-le entrer au salon, lui cria-t-elle.

Et elle-même prit sa course à travers le vestibule, se jeta dans une vaste pièce dont elle tira les volets et rabattit les rideaux; puis elle se blottit dans un grand vieux fauteuil, jucha sur un tabouret ses petits pieds, modestement chaussés de souliers, et prit sur ses genoux un livre qu'elle ouvrit et tint à rebours. On n'entendait aucun bruit dans la maison. Mme Desgranges, inquiète de ce silence, tendait l'oreille, tout en se répétant à demi-voix un petit discours qu'elle venait de forger et sur lequel elle comptait pour se bien poser dans l'esprit de son neveu. Mais elle s'embrouillait et disait force sottises, tant son attention était occupée ailleurs.

— Ce n'est donc pas lui! s'écria-t-elle, à bout de patience, et cette Catherine qui ne revient pas!... Tant pis! je vais voir...

Mais voilà qu'un bruit de pas se fit entendre, puis se rapprocha vivement, et la porte du salon s'ouvrit.

—M. Daniel Desgranges, annonça Catherine avec quelque solennité.

Un jeune homme entra, hésitant, fit quelques pas et s'arrêta, attendant sans doute qu'on l'invitât à s'avancer.

Mme Desgranges, qui lui avait lancé un rapide coup-d'oeil par-dessus ses lunettes, se tourna vers lui d'un air fort noble, ma foi, et lui tendit une main que recouvrait prudemment une mitaine noire.

—Approchez, mon neveu, et soyez le bienvenu, lui dit-elle en donnant à sa voix tout ce qu'elle pouvait contenir de notes graves.

Le jeune homme s'avança rapidement et vint prendre cette main sur laquelle il posa respectueusement ses lèvres. Mais Mme Desgranges qui ne s'attendait pas à cette cérémonie, la retira un peu vivement, et le jeune homme fit un pas en arrière.

—Je vous demande pardon, madame, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, dit-il d'une voix un peu tremblante.

—Eh! mon neveu, qui vous parle de cela? fit-elle d'un ton de bonne humeur. Je suis, au contraire, très heureuse de vous voir, et si je puis vous être utile à quelque chose, vous pouvez disposer de moi. Je suis décidée à vous obliger dans la mesure de mes forces. Mais nous reparlerons de cela... Asseyez-vous, mon enfant. Vous venez de faire une perte bien cruelle; je n'essaierai pas de vous consoler, mais je pleurerai avec vous...

—Oh! madame, votre accueil me touche profondément, répondit Daniel Desgranges. J'espérais peu, je l'avoue, être reçu avec une semblable cordialité.

—Oui, oui, je sais, fit Mme Desgranges, votre père et mon mari étaient assez mal ensemble; mais nous ne sommes pas obligés, vous et moi, d'épouser leur querelle, n'est-ce pas?

—Oh! madame, protesta le jeune homme en souriant tristement.

—Eh bien donc! appelez-moi ma tante, si vous voulez que je croie à vos bonnes dispositions à mon égard.

—Volontiers, ma tante. Je vous dirai donc, sans plus d'hésitation, que mon père qui craignait sans doute que je ne reçusse la défense de me présenter devant vous, si le temps de vous répondre vous était laissé, me fit promettre à son lit de mort de suivre, dans les vingt-quatre heures, et malgré toute sa répugnance, que je ne lui cachai pas, la lettre que vous avez dû recevoir hier...

—Ce matin, mon neveu.

—Seulement?

—Nous sommes à la campagne...

—C'est vrai, je n'avais pas prévu cela...

—Et si vous l'aviez prévu, vous auriez retardé votre départ d'un jour?

—Oui, madame.

—Aviez-vous des affaires à Paris?

—Hélas! non, ma triste tâche est remplie...

—Pauvre enfant, pauvre enfant!... soupira Mme Desgranges. Votre père a bien fait de vous envoyer ici: le repos, la solitude, vous apporteront quelque soulagement; l'air est parfait à Haute-Combe. Vous vous remettrez vite de vos fatigues, et nous vous verrons ensuite à... Mais je vous fais parler comme si vous n'étiez pas à jeun. Excusez-moi; nous allons nous mettre à table, et nous causerons alors tout à notre aise.

Elle sonna vivement, et Catherine ouvrit non moins vivement la porte, en prononçant de son ton le plus cérémonieux, la phrase sacramentelle:

—Madame est servie.

—Votre bras, mon neveu, fit Mme Desgranges en se levant avec un effort parfaitement simulé. Lui s'empressa à soutenir

ses pas chancelants; et tous les deux, gravement, lentement, s'acheminèrent vers la salle à manger.

* * *

Le soir de ce même jour, après dîner, notre jeune couple était réuni dans le salon. Mme Desgranges, assise dans son grand fauteuil, près d'une table sur laquelle était posée une lampe ornée de son abat-jour, tricotait ou faisait semblant de tricoter en remuant, avec conviction, les aiguilles d'un grossier travail de laine appartenant à Catherine. Elle avait jugé opportun d'ajouter à sa vieillesse cet indispensable ornement, et, malgré les protestations de Catherine, elle s'était emparée de son tricot et fourrageait dans toutes ces mailles avec beaucoup plus de gravité que de talent.

La grosse laine brune roulait sur ses doigts blancs, fins, aux ongles teintés d'un rose vif, qui, depuis un moment, avaient attiré tout particulièrement l'attention de Daniel Desgranges.

Assis non loin d'elle, le coude sur la table et le front dans sa main, le jeune homme regardait cette petite vieille toute perdue dans ses coiffes d'où sortait à peine un petit nez pétri de malice et de gaieté et une bouche rose qui se pinçait d'une façon fort originale. Elle lui semblait étrange, mais il ne pouvait s'expliquer le genre d'étrangeté qu'il lui trouvait. Enfin, il s'arrêta curieusement sur ces mignones mains à demi cachées dans leurs mitaines, et dont les doigts coquets, aux allures rapides voltigeaient devant ses yeux.

Pendant qu'il s'absorbait dans cette contemplation, Mme Desgranges l'examinait lui-même par-dessus ses lunettes, et s'avouait tout bas que ce beau neveu-là lui

ferait certainement honneur.

Il avait une mine fière, un front très découvert, le nez droit et long, aux ailes mobiles, la bouche triste, dédaigneuse, un peu trop grande peut-être, mais la lèvre était fine et bien ourlée, sous le fin duvet qui l'encadrait. Il avait une pâleur chaude qui disait un sang ardent. Ses yeux gris-clair, de cette nuance particulière qui prend des tons phosphorescents quand la passion les allume, étaient bien longs et très doux; cela faisait un contraste charmant avec ses cheveux noirs. Sa taille était moyenne, mais il se tenait un peu voûté, comme ployé sous l'accablement. Du reste, il n'avait nul soin méticuleux de sa personne, nulle coquetterie. Sa chevelure était tout emmêlée par l'habitude qu'il avait d'y plonger ses doigts sans cesse, et il ne songeait jamais à la remettre en ordre après qu'il était sorti le matin de son cabinet de toilette; cet ébouriffement durait toute la journée. Il semblait être un peu paresseux, passablement rêveur et très amoureux. De qui?.. Il avait vingt ans!..

Mme Desgranges, fort occupée à passer cet examen, oublia un instant de remuer ses aiguilles. Daniel leva les yeux sur les siens. Elle sentit son regard comme une flèche et se remit si promptement à l'ouvrage qu'elle cassa sa laine.

— Ma tante, dit Daniel, quel âge, au juste avez-vous? Cette question, indiscreète pour une autre, ne me semble pas l'être pour vous.

— Pourquoi mon neveu?

— Je ne sais pas, ma tante.

— Ah!

— Je vous ai déplu, ma tante?

— Non. J'ai cinquante-neuf ans.

— Juste?

— Juste.

— Ah!

— Pourquoi ce ah?

— Parce que je vous croyais plus jeune.
 — Vous me flattez.
 — Pas du tout.
 — Pas du tout.
 — Et pourquoi me croyiez-vous plus jeune ?

— Je ne sais pas... Tenez, vos mains, par exemple ; ah ! ma tante, quels jolis doigts avez-vous encore !

— Je me soigne mon neveu.
 — Et vos dents sont aussi fort belles.
 — C'est de famille.
 — Et votre sourire, est-il de famille aussi ?

La belle veuve se mordit les lèvres, elle n'avait pas songé à cacher cela.

— Oui, oui... fit-elle dodelinant de la tête, je suis assez bien conservée. Mais vous saurez, mon neveu, qu'on ne fait pas de compliments à une vieille femme.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la croire ou assez sotte pour tenir encore à être louée de cette façon, ou assez folle pour s'imaginer qu'elle mérite ces louanges.

— Mais ma tante, je n'ai pas eu l'intention de vous faire un compliment. Cependant, nulle considération au monde ne saurait m'empêcher de trouver une chose belle, si elle l'est, et de le dire.

— Nulle considération, dites-vous ? Pas même la crainte de déplaire à une femme sensée ?...

— Surtout pas celle-là, ma tante, car une femme réellement sensée ne se sentira pas plus flattée que froissée d'une simple constatation d'un hommage même, qui, s'adresse bien moins à elle qu'à la beauté dont le hasard l'a pourvue.

— Cependant, lorsqu'on fait à une femme un compliment sur sa beauté, c'est pour lui plaire, évidemment

— Pas toujours... Veut-on plaire à une oeuvre d'art, à une statue, à une toile ?... Cependant on les exalte... C'est bien plu-

tôt un sentiment d'amour-propre qui vous pousse à révéler votre esthétique en détaillant à une femme les remarques que l'on a faites sur tel ou tel de ses charmes. Et je ne vois pas pourquoi une femme se sentirait flattée ou fâchée d'une simple remarque, qui ne lui apprend rien, d'abord, si ce n'est que la personne qui l'a faite a du goût et qu'elle est bien aise d'en donner la preuve.

— L'idée est originale. Alors, pourquoi les femmes se laissent-elles toujours prendre à cette flatterie ?

— C'est leur tort. Ce n'est pas toujours parce qu'elles sont belles qu'on les aime.

Et pourquoi les aime-t-on, à votre avis ?

— Ah ! voilà !... c'est parce qu'elles plaisent.

— Evidemment ; mais pourquoi plaisent-elles ?

— Pour autant de raisons qu'il y a de goûts, de tendances, d'inclinations, d'aptitudes diverses dans chacun des individus qui composent la masse effective de l'humanité.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, ma tante. Avez-vous un colombier ?

— Oui, répondit Mme Desgranges, qui rougit un peu en dépit de son blanc, et sans trop savoir pourquoi.

— Eh bien ! n'avez-vous pas remarqué qu'un ramier s'obstine à rechercher les faveurs d'une colombe qui ne vous semble à vous nullement jolie, et criblé de coups de bec une autre bien plus belle, à votre avis, qu'on essaie de lui donner pour compagne ?

— Oui, j'ai vu cela.

— Eh bien ! ma tante, l'homme, sous ce rapport ressemble beaucoup au ramier : on lui plaît pour des raisons qui lui sont non seulement particulières mais qui ne peuvent être comprises, que de lui seul.

L'amour est pour lui un besoin...

— Ah ! fi... mon neveu, fi !...

— Attendez donc, ma tante... un besoin dis-je, de toutes les parties de son être : besoin du coeur, de l'esprit et des sens... Et lorsqu'il rencontre l'objet qui correspond à son désir multiplié, cet objet lui plaît, l'attire ; il l'aime et cherche à se l'attacher ; voilà l'amour.

“Mais cet amour parfait, auquel on rêve sans cesse et qu'on ne rencontre presque jamais, c'est celui qui correspond à toutes les aspirations, à tous les besoins de l'être tout entier... c'est celui dans lequel toutes les facultés s'alimentent : bonheur intense résultant d'une satisfaction complète et absolue.

“D'ailleurs à chacun sa soif.

— Et... à quelle source vous proposez-vous de vous désaltérer ?... ne put s'empêcher de dire Mme Desgranges qui avait cependant éprouvé un peu d'inquiétude pendant la durée de cet exposé.

— A toutes..., répondit le jeune homme avec ce sourire enivré de la jeunesse qui rêve à toutes... successivement, si je ne les trouve réunies dans une seule. Oh ! délicieuse coupe !... fit-il en renversant sa tête, et comme la lèvres est avide de sentir sa fraîcheur parfumée !...

Mme Desgranges posa son tricot et regarda fixement son neveu,

— Est-ce que ce sont là vos projets d'avenir ! fit-elle d'une petite voix claire et légèrement irritée.

Le jeune homme tressaillit, et, se rapprochant doucement, avec un geste calin du fauteuil de sa tante, il se laissa glisser à ses pieds et posa son front sur ses genoux en balbutiant :

— Oh ! pardonnez-moi, ma tante, j'ai divagué, n'est-ce pas ?... Ne me grondez pas, je ne le ferai plus..

— Mais relevez-vous donc !... s'écria avec vivacité la petite veuve, que cet inci-

dent mettait hors d'elle. Elle n'osait soulever cette jeune tête ébouriffée qu'elle sentait brûlante et frémissante sur ses genoux, et, les bras écartés pour n'y point toucher, elle la regardait avec un trouble, une inquiétude dont ce neveu, si expansif, ne se doutait certainement pas.

Ce que voyant, elle se décida à plonger le bout de son doigt dans cette chevelure en broussailles, en répétant :

— Relevez-vous, mon neveu, je vous en prie.

— Je ne me relevais jamais avant que ma mère ne m'eût pardonné, dit-il d'une voix doucement émue, pardonnez-moi comme ma mère..

— Je le veux bien, répondit Mme Desgranges, que cette comparaison mit en gaieté.

Fort de ce consentement, le jeune homme se leva, prit sa tante par le cou et l'embrassa fort tranquillement, là où il trouva de la place ; c'était — si je ne me trompe, — un peu près du menton.

— Eh bien ! qué faites-vous donc !... s'écria la petite veuve épouvantée ; et, du coup, ses lunettes sautant en l'air, son regard tout enflammé, — de colère apparemment, — se croisa avec celui du jeune homme, qui fut ébloui par cet éclair.

— En vérité, monsieur, vous êtes fort extraordinaire, se mit à rire Mme Desgranges en se rajustant ; ramassez mes lunettes, s'il vous plaît ; j'ai la vue très fatiguée et la lumière me fait mal.

Elle avait mis une de ses mains devant ses yeux en détournant un peu la tête, et tendait l'autre au hasard pour recevoir les lunettes que le jeune homme s'empressait de chercher. Mais le hasard voulut que sa main tendue rencontra, non pas les lunettes, mais le visage même de son neveu, qui se relevait en ce moment, ayant trouvé l'objet demandé. Agacée à la fin de toucher encore cet impertinent visage, elle

fit un petit geste un peu... vif.. et paf... un soufflet très net vint s'appliquer sur la joue du pauvre garçon, qui demeura tout ébahi. Après quoi, le naturel revenant au galop, notre belle veuve se renversa dans son fauteuil, en riant aux éclats de ce superbe exploit.

A ce bruit, qui n'était pas dans le programme, Catherine, inquiète, accourut.

— Madame a sonné ? dit-elle.

— Oui, fit Mme Desgranges, subitement rappelée à la gravité de la situation il est tard et mon neveu est fatigué ; conduisez-le à son appartement. Bonsoir Daniel.

— Bonsoir, ma tante, répondit tout bas le jeune homme.

Puis il quitta le salon d'un air tout déconfit, mais encore plus surpris que fâché de cette aventure.

— Il faut avouer que ma tante est une bien singulière personne, pensait-il en se couchant. Elle paraît très bonne et elle se fâche si on l'embrasse, car je vois bien que ce... mouvement d'impatience dont elle a caressé ma joue n'a pas d'autre cause. Bah ! une manie de vieille femme ; je l'habituerai. C'est toute ma famille, maintenant ! Pauvre père !...

...C'est égal, murmura-t-il en s'endormant, elle est bien étrange ma tante, mais je crois que je l'aimerai tout de même...

* * *

“Cela durera fort peu de temps”, avait dit Mme Desgranges à Catherine, lorsqu'elle s'était présentée à elle revêtue de son déguisement ; et l'on ne sait pourtant comment les choses s'arrangèrent, mais Mme Desgranges n'avait pas encore suffisamment étudié son neveu un mois après la première journée de leur entrevue. C'est si sérieux que de diriger un jeune homme de vingt ans... cela demande bien

quelque réflexion. Et Mme Desgranges réfléchissait... Oh ! mais elle réfléchissait comme il ne lui était jamais arrivé de le faire !

Et puis, l'incognito — qu'elle aurait peut-être bien voulu ne pas avoir pris, mais qu'il lui fallait garder maintenant — l'obligeait à beaucoup de ménagements ; elle se dérobaît au grand jour, ne recevait guère son neveu que le soir, sous la protection d'une lampe voilée : lorsqu'elle l'accompagnait au jardin, c'était la tête enfouie sous un immense chapeau qui l'envelissait elle et ses coiffes. On observe mal dans ces conditions-là.

Aussi, malgré les “Eh bien ! madame ?” de Catherine, qui devenaient de jour en jour plus pressants et plus inquiets, la belle veuve ne semblait pas se décider à mettre à exécution les projets qu'elle avait formés.

Pour Daniel, le changement qui s'était opéré dans son existence, cette vie calme, presque solitaire, enfermée dans une sorte d'oasis, ayant pour bornes et pour horizon le cercle des grands bois aux cimes onduleuses, succédant au mouvement perpétuel de la vie parisienne, avait engourdi sa douleur et ramené en lui une quiétude, un apaisement, une sérénité dont il jouissait comme un enfant, c'est-à-dire avec épanouissement.

Un matin, il descendit de sa chambre avant que sa tante eût quitté la sienne, chose qui ne lui était pas encore arrivée : non que Mme Desgranges se levât de bonne heure, mais monsieur, était très paresseux, dormait la grasse matinée. Il se jeta à travers les allées du jardin, fit une course dans le bois, revint, tourna, aspirant voluptueusement l'air frais, ramassant des violettes et les éparpillant, rêveur, inquiet, heureux... Il s'arrêta en passant devant la maison, leva le nez vers la fenêtre de sa tante et s'arrêta longue-

ment à regarder les volets clos. Puis il se mit à la recherche de quelqu'un pour dire quelque chose, n'importe quoi... ; il avait besoin de se prouver à lui-même qu'il pensait, qu'il vivait.

Il arriva dans la cour et aperçut Giraud occupé à étriller un joli petit cheval bai-brun aux jambes fines, à la longue crinière élégamment tressée, à la coupe large. Il piaffait et hennissait en frissonnant sous la brosse irritante et peut-être maladroite du palefrenier-horticulteur.

— Une jolie bête, fit Daniel en la flattant de la main.

— C'est le cheval de madame répondit Giraud.

— Mais cela ne vaut rien pour le trait, reprit le jeune homme.

— Ah ! il s'impatiente, répliqua l'homme, parce que madame ne l'a pas monté depuis quelques jours.

— Comment, ma tante se tient encore à cheval !... exclama Daniel.

— Si monsieur voulait l'essayer, madame a ordonné qu'on le mît à sa disposition, continua l'autre.

— Vous dites que ma tante l'a monté depuis peu ?... cria Daniel dans l'oreille du bonhomme.

— Il n'est pas vicieux le moins du monde, répondit Giraud d'un ton indigné. C'est le vent quand il part, mais il est doux comme un agneau à conduire... Tourne, mignon... Voyez plutôt !...

— Il est abominablement sourd, cet être-là !... s'écria le jeune homme en s'éloignant brusquement, et non moins intrigué qu'impatient. Ah ! ah !... ma tante à cheval, à son âge !... voilà, qui est fort !

Et tout en rêvant à cette circonstance bizarre entre toutes celles dont la singularité l'avait frappé dans les faits et gestes de sa vénérable parente, il revint vers la maison, où il entra, ne rencontrant personne et poussa sa flânerie jusqu'au salon.

Il en fit le tour, prit un journal, et s'apprêtait à ressortir lorsqu'il aperçut, pour la première fois, une porte entre-bâillée sous une draperie que l'on avait oublié d'abaisser.

Il s'avança sans le moindre souci de son indiscretion et poussa tout résolument cette porte ; puis il fit quelques pas et s'arrêta stupéfait sur le seuil du nouveau monde qu'il venait de découvrir. C'était un réduit tout tendu d'une étoffe de soie gris pâle, à gros bouquets de roses. Le plafond était peint d'un bleu vague, presque blanc, dans lequel nageaient des amours qui effeuillaient des rosas et pétrissaient des colombes dans leurs mains potelées. Les sièges, bas, moelleux, étaient entassés dans un rapprochement familier et presque provocant. Des jardinières débordaient de fleurs fraîchement cueillies ; sur des guéridons aux plateaux de Sèvres, des corbeilles à ouvrage laissaient échapper les écheveaux de soie d'une tapisserie multicolore et les festons inachevés d'une broderie. Albums ouverts, journaux de mode, publications artistiques étaient jetés un peu partout au hasard de la lecture et à l'oubli de la rêverie. Sur un piano de la musique éparpillée ; des éventails sur la cheminée, des coupes remplies de dragées et pastilles parfumées. Dans un coin, la glace abaissée d'une toilette Pompadour tout enrubannée et coquillée de dentelles, reflétait la tablette de marbre rose, garnie de flacons, de boîtes à poudre, de sachets et de coffrets ouverts, d'où s'échappaient les feux croisés d'un régiment de pierreries. Enfin tout l'élégant attirail de la jeunesse, du caprice et de l'oisiveté, s'étalait là avec sa coquetterie attrayante et futile.

Les regards surpris de Daniel s'arrêtèrent sur un bouquet fané, qui gisait mélancoliquement parmi les arabesques étranges d'un superbe tapis d'Orient, dont

le parquet du sanctuaire était entièrement couvert et il reconnut ces fleurs flétries pour les avoir vues dans les mains de sa tante.

— Voilà un singulier oratoire pour une vieille femme, murmura-t-il, et une vieille femme prude et réservée comme celle-ci. Après tout, si elle monte à cheval, elle peut bien jouer à l'ingénue dans ce cabinet. En voilà une petite bonne femme dissimulée, avec ses airs effarouchés, quand je risque le plus léger mot pour rire, ou seulement quand je veux l'embrasser... Et, ce me semble, à voir la cage, que l'oiseau a dû pas mal chanter jadis, quand il avait toutes ses plumes, hé ! hé !...

Il en était là de ce discours impertinent, lorsqu'il avisa, sur la cheminée, un portrait-carte que supportait un mignon chevalet de bois doré et qui représentait une délicieuse tête de jeune fille. Il y courut, l'enleva et se rapprocha vivement de la croisée, sous les rideaux de laquelle il se glissa.

— Oh ! c'est ravissant... c'est exquis... murmura-t-il, je n'ai jamais rien vu de plus suave et de plus piquant à la fois... quelle est donc cette beauté, ce rêve ?...

Il retourna la carte et lut le nom du photographe : Lejeune, Paris, et l'année 1872.

— Il y a quatre ans que c'est fait ; cette femme-là peut avoir vingt ans maintenant... Ah ! quel charme doit voiler aujourd'hui ce regard espiègle et doux !... C'est idéal !...

On eût vraiment cru qu'il voulait y poser ses lèvres, tant il approchait de son visage cette image radieuse, quand soudain elle lui fut enlevée lestement par une petite main colère, ce qui lui fit jeter un cri.

— Eh bien ! monsieur l'indiscret, que faites-vous ici avec ce portrait dans les doigts ?... s'écria Mme Desgranges, rou-

ge comme une pivoine sous la dentelle baissée de son copulet.

— Oh ! ma tante, comme vous m'avez fait peur !... J'étais dans le plus inexplicable ravissement... Oh ! rendez-moi ce portrait un moment encore, au seul, je vous en prie...

Et comme Mme Desgranges le refusa nettement il l'entoura de ses bras câlins et chercha à le lui enlever.

Mais la petite veuve se défendit héroïquement, lui échappa et parvint à se jeter derrière une table, d'où elle prit son plus grand air pour lui montrer la porte du doigt.

— Faites-moi donc le plaisir d'aller vous promener, lui dit-elle, vous savez que je n'aime pas ces enfantillages-là...

— Mais vous aimez ceux-ci, répliqua l'enfant terrible, en lui montrant d'un geste les mille riens qui l'entouraient.

— Ce sont des souvenirs de jeunesse, monsieur, respectez-les.

— Ces fleurs aussi sont des souvenirs de jeunesse ? fit-il d'un ton railleur en lui désignant le bouquet fané.

La belle veuve se mordit les lèvres, mais elle repartit vivement :

— On jette des fleurs sur toutes les tombes.

— Soit ; mais ce portrait, ce portrait.

— Eh bien ! ne vous l'ai-je pas dit ? C'est un souvenir... j'avais seize ans quand on fit cela.

— Bah !... reprit le jeune homme avec une ironie désespérante, cette photographie est de Lejeune. Elle ne date pas de si loin, il me semble !... De plus, elle porte la date de l'année dans laquelle elle fut faite, et c'est en 1872, si je ne me trompe.

— Certainement ; c'est la reproduction d'une miniature... s'écria désespérément Mme Desgranges, que cet interrogatoire mettait au supplice.

— Ah !... à la bonne heure. Eh bien !

ma tante, sans compliment, vous étiez furieusement jolie !..

— Vous trouvez, monsieur ?...

— Comment !... mais c'est à rendre fou, donnez-le-moi, ma tante, je vous en prie, donnez-le-moi...

— A un étourdi comme vous !... je m'en garderai bien. C'est tout ce qui me reste d'un passé à jamais disparu ; je veux le conserver avec ce qui l'entoure. Tenez, Daniel, vous m'avez attristée en me rappelant... Allons, sortons d'ici, fit-elle en couvrant son visage de son mouchoir pour dissimuler la plus belle envie de rire dont elle eut encore été tourmentée.

Elle quitta ce boudoir, dont elle ferma la porte en mettant la clef ? dans sa poche, et se dirigea vers le jardin où Daniel la suivit tout rêveur.

— Comment vous appeliez-vous dans ce temps-là ? fit-il distraitement en passant sous le sien le bras de sa tante et marchant comme elle à petits pas solennels.

— Mais... on m'appelait absolument comme aujourd'hui, — répondit Mme Desgranges, — on ne change pas de nom comme de visage... malheureusement. “Dans ce temps-là”, mon neveu on m'appelait Berthe.

— Berthe ! répéta le jeune homme, ce nom va bien à ce délicieux visage au regard doux et fin, au sourire impertinent, à la joue rose où se creuse une fosse idéale, à...

— Assez, assez... interrompit Mme Desgranges, ne réveillez pas ces souvenirs... toute la nichée est endormie maintenant, parlons d'autre chose.

— Autre chose, grommela le jeune homme, c'est bon à dire ; je ne sais pas, moi, parler “d'autre chose...”, chacun parle de ce qui lui plaît. Est-ce ma faute s'il me plaît mieux de parler d'un joli visage que de... politique ou de philosophie ? J'ai

vingt ans !..

— C'est fort intéressant pour les vieillards qui ont affaire à vous ! riposta Mme Desgranges avec toute l'aigreur qu'elle put mettre dans sa voix pour en dissimuler l'émotion un peu vive dont elle la sentait trembler.

— Je vous demande pardon, ma tante, balbutia le jeune homme, honteux chaque fois qu'il était surpris en flagrant délit d'expansion amoureuse.

“Mais aussi, fit-il avec un peu d'humeur pourquoi êtes-vous si... sévère ?... Ah ! nos grandes dames du XVIIIe siècle entendaient la vie autrement que vous. Elle comprenait l'amour et ses divagations, malgré ses soixante-dix ans et sa cécité, la spirituelle du Deffant, et personne ne la trouvera ridicule dans ses admirables lettres à Walpole. Elle osait l'aimer cependant, lui, jeune et beau, elle, vieille et aveugle, et elle osait le lui dire. Mais que d'art dans ces aveux charmants !... On manque d'esprit de nos jours : c'est là notre plus grand mal.

— Apparemment que ce n'est pas le vôtre riposta Mme Desgranges d'un ton railleur, sans quoi vous n'en jugeriez pas aussi souverainement.

— Ma foi, non ! s'écria Daniel. Puis il ajouta en riant :

“Je vous ennuie bien, n'est-ce pas, ma bonne tante ?.. Grondez-moi, battez-moi, tirez-moi les cheveux...”

Et ce disant, il frôla sa tête bouclée sur la joue de Mme Desgranges, qui se détourna vivement.

— N'êtes-vous point fatiguée, ma tante ? continua cet excellent neveu. Vous ne me parlez point de vos rhumatismes... Êtes-vous chaussée chaudement, au moins... voyons ça ?...

— Laissez donc... cria presque notre petite veuve.

— Non, je veux m'en assurer ; la terre

est toute mouillée, et c'est très dangereux à votre âge, d'avoir les pieds dans la rosée !..

Il s'arrêtait ; elle l'entraîna en balbutiant, sans en avoir conscience et uniquement pour dire quelque chose :

— Eh bien ! tant mieux, vous hériterez plus tôt..

A ces mots, Daniel laissa brusquement retomber son bras et l'éloigna d'elle en la regardant douloureusement et avec tant de fierté blessée, que la jeune femme courut à lui et lui prit les mains sans rien dire, mais avec une émotion qu'elle ne pouvait plus tenir.

Quand il la vit trembler si fort, il en eut pitié, et, secouant tristement la tête, il reprit ce bras frissonnant qu'il appuya expressivement sur le sien. Quelque gênante que fût cette pression pour Mme Desgranges, cette fois elle ne protesta pas. Et c'est ainsi qu'ils continuèrent leur promenade, lui, le coeur gai et désormais silencieux elle, troublée et charmée en même temps par une mélancolie qui lui était toute nouvelle.

Ils avaient atteint l'extrémité de la grande allée de tilleuls et ils entrèrent dans le bois, divinement ensoleillé par les tièdes et dangereux rayons de mai. Les oiseaux s'éveillaient et jacassaient éperdument en buvant la rosée qui pendait au bout des feuilles.

Ce bavardage harmonieux plaisait singulièrement à Mme Desgranges, qui, d'habitude mêlait ses trilles joyeux à ceux de ces petits musiciens ailés, sans presque les effrayer ni les interrompre. Aussi commençait-elle à souffrir sérieusement de son rôle, et dans ce moment surtout elle éprouvait la tentation irrésistible de jeter son bonnet par-dessus la haie pour courir folâtrer avec tous ces oisillons, qui lui semblaient dans leurs cris perçants rire et se moquer d'elle et de sa cornette. Sa jeu-

nesse lui montait à la tête, elle le sentait et se taisait dans la crainte de dire et de faire quelque sottise. Car elle avait cette vertu que l'on appelle improprement de l'entêtement et qui n'est que de la persévérance, et elle voulait — oh ! elle le voulait sérieusement — mener à bonne fin sa singulière mais honnête entreprise.

Il ne faut pas se dissimuler que sa tâche était pénible, difficile, et exigeait une grande présence d'esprit, unie à une audace peu commune. Depuis un mois déjà, elle vivait familièrement avec un beau garçon, tendre plus qu'il n'eût fallu, expansif, caressant, qui la regardait comme une mère et s'étonnait de sa résistance à se laisser choyer par lui comme il l'eût voulu dans sa tendresse reconnaissante et presque enfantine. Sans cesse sur la brèche, elle veillait sur ses entreprises filiales, et chaque échec qu'elle éprouvait — bien malgré elle assurément — soit un serrement de main trop vif, soit un baiser sur les doigts ou ailleurs, soit une caresse un peu tendre, la rendait mécontente d'elle-même et de lui, et fort troublée pour le reste du jour. Elle se promettait de veiller plus attentivement encore, mais l'enfant terrible la surprenait de mille façons qu'il était impossible de prévoir, et c'était échec sur échec qu'il l'obligeait parfois à subir. Cette situation était, en vérité, fort désagréable et non sans péril.

Mme Desgranges aurait pu, sans doute, hâter le départ de cet hôte embarrassant. Certes, mais il fallait avouer au jeune homme qu'il la gênait, et comment oser le lui dire ? Elle n'avait pas prévu le cas, où le coeur lui manquerait pour chasser cet enfant si tendre et si confiant. Le renvoyer, c'était bien cruel ! Cependant, Catherine lui répétait matin et soir :

— Madame, dépêchez-vous, ça ne peut pas durer comme ça !..

Eh ! non, cela ne pouvait pas durer, et

la jeune femme le sentait plus vivement que personne. Si, encore, il avait parlé le premier, lui !... mais non : il ne paraissait même pas soupçonner qu'il ne devait pas toujours rester là. Bien mieux, il disait parfois : "Cet été, nous ferons ceci ; l'hiver prochain nous ferons cela." Mme Desgranges répondait joyeusement : "Ah oui !" puis elle se taisait soudain, fort attristée en pensant que cela ne se ferait pas, puisqu'il fallait qu'elle le renvoyât. Et il le fallait : elle ne pouvait pas rester éternellement emcapuchonnée et fardée. Cependant, son déguisement seul lui permettait de garder Daniel près d'elle, car elle s'avouait en tremblant qu'il lui faisait peur et qu'elle ne resterait pas un jour sous le même toit que lui, s'il avait le secret de ses dix-neuf ans.

Ah ! sans cette raison toute puissante qu'elle appelait à son aide, comme elle eût fait voler en l'air son enveloppe grossière, ses lunettes et son abat-jour, ce matin-là surtout, où le bois était rempli de vapeurs embaumées et qu'elle eût tant souhaiter plonger son frais visage dans cette brume pénétrante, comme elle eût fait pleuvoir sur elle la neige des lilas blancs, comme elle eût grimpé aux branches pour voir les petits dans leurs nids ! Et comme elle eût ri de se sentir radieuse de jeunesse sous le regard ébloui de ce bel adolescent !...

Elle pensait tout cela, la petite bonne femme empaquetée, qui se faisait lourde au bras de son compagnon et mettait gravement un pied devant l'autre, avec une précision automatique, tant elle se surveillait.

Soudain Daniel s'arrêta net et mit un doigt sur ses lèvres, en serrant fortement contre lui le bras de sa tante, pour lui faire comprendre qu'il ne fallait ni remuer ni parler. Dans ce rapprochement un peu vif, Mme Desgranges sentit parfaite-

ment les pulsations du coeur contre lequel on la pressait si inopinément, et ce coeur battait étrangement, vite.

Elle leva les yeux vers son neveu, qui souriait et suivit la direction de son regard. Alors elle tressaillit et fit un mouvement pour s'enfuir. Mais l'étau la tenait bien : elle eut beau crisper sa main et la tirer en arrière de toutes ses forces, Daniel se mit à rire silencieusement, mais il ne lâcha pas prise ; et la pauvre petite créature se vit obligée de prendre son parti de la situation et de la regarder en face. Or, cette situation-là se composait d'un garçon et d'une fille encadrés dans une éclaircie de chênes au feuillage verdoyant, comme un panneau de Boucher. Ils se croyaient bien seuls.

"Elle était déchaussée, elle était décoiffée... Elle était venue laver au ruisseau, et son costume se composait d'une jupe courte et mince et d'un fichu noué pardessus sa chemise coulissée. Ses bras nus étaient encore mouillés ; en gesticulant, elle envoyait autour d'elle des gouttelettes brillantes. Elle riait à belles dents et menaçait du poing le jeune sylvain, dont le regard hardi avait une expression inconnue aux être civilisés. Ils parlaient une langue étrange, un mélange de roman et de vieux français corrompu dans lequel les voyelles claires et sonores deviennent et retombent sans cesse. C'est une mélodie que l'on exécute avec une sorte de mesure et sur un ton presque musical ; cela se chante. Notre couple formait un duo :

— You l'aimé !... "Je t'aime" lui répétait-il sans cesse.

— Quey pas vray !... "Ce n'est pas vrai." répondait-elle.

Il tirait son fichu, elle l'empoignait aux cheveux, ils riaient tous les deux.

Tout à coup, il la prit à bras-le-corps. Mme Desgranges se secoua de nouveau pour se faire lâcher ; peine perdue. Da-

niel, le regard brillant, les lèvres entr'ouvertes, ne paraissait même pas s'en apercevoir. Décidément, le spectacle l'intéressait. Il ne quittait pas des yeux la belle fille aux joues rouges, dont les grosses mains potelées faisaient merveille pour se défendre du gars.

A la fin, le couple rustique parut s'être mis d'accord. Lui, faisait des serments, elle, l'écoutait, les bras croisés. Bientôt, elle sembla ébranlée, ses bras retombèrent, elle se balança un peu d'un côté sur l'autre, pencha la tête, rougit et tortilla son fichu.

Tout à coup, Mme Desgranges jeta un cri... Alors, comme s'envole un couple de perdrix surpris par les chasseurs, les amoureux, se voyant découverts, s'élançèrent à toutes jambes dans les bruyères et les genêts, et disparurent promptement derrière le rideau des chênes.

Jamais notre petite veuve n'avait été si fort en colère.

— Voilà une drôlesse que je vais mettre à la porte de la métairie..., exclama-t-elle.

— Pourquoi cela?... fit tranquillement Daniel, c'est bien plutôt ce rustre qu'il y faut mettre; mais elle, c'est une belle fille...

Et il soupira.

— Ah! vraiment!... s'écria Mme Desgranges, que quelque chose venait de mordre au cœur, vous appelez ça une belle fille, vous?

— Brr!... murmura Daniel, qui souriait à sa pensée.

Mais Mme Desgranges ne souriait pas, elle, lorsque au retour de cette promenade, elle courut s'enfermer dans sa chambre pour régler immédiatement le compte de Jean-Claude et de Mariette — la belle fille...

* * *

Les jours qui suivirent cette exécution

ne se passèrent pas tout à fait comme les autres.

A la tendresse, à l'expansion du jeune homme avait depuis quelques jours succédé une sorte d'abattement, d'ennui, d'inquiétude dont notre belle veuve se montrait sensiblement touchée. Il s'isolait, farouche et taciturne, descendait tard et remontait de bonne heure, après avoir passé la journée à errer on ne sait où. Près de sa tante, ses façons étaient également changées; il lui témoignait maintenant un respect embarrassé, que la moindre incartade caressante n'interrompait plus jamais. Bien mieux, il semblait éprouver en sa présence une sorte de malaise qui pouvait passer pour la répulsion. En un mot, il saisissait toutes les occasions de s'éloigner d'elle, et cependant, il ne paraissait pas songer à quitter la maison.

Catherine qui surveillait sans cesse — et d'autant plus activement qu'elle avait lu dans ses cartes de singulières choses, — s'applaudissait tout bas du changement d'humeur de ce beau neveu; elle espérait que cela déciderait sans doute sa maîtresse à mettre fin à cette trop longue visite.

Mais tout autre était la préoccupation de Mme Desgranges. Aussi longtemps que Daniel l'avait inquiétée par ses tendresses impétueuses, elle s'était, bien qu'assez va guement, rappelé les projets qu'elle avait formés dès le premier jour à son intention; mais, depuis qu'il la fuyait, elle ne songeait absolument qu'à se rendre compte du motif de cette bizarre conduite, et l'on ne sait quelle jalouse fantaisie lui faisait épier les faits et gestes du jeune homme plus indiscrètement peut-être qu'il n'était strictement convenable à une tante qui ne prétend qu'au respect de son neveu.

C'est ainsi qu'elle le surprit un soir, la tête couchée sur l'appui de sa fenêtre, les

yeux remplis de larmes, les joues en feu comme s'il avait eu la fièvre. Elle le guettait d'une chambre au-dessus de la sienne par l'entre-bâillement du volet. Le jeune homme soupirait ; il murmurait, avec un accent passionné des mots inintelligibles que la brise emportait mystérieusement, comme un secret qu'on l'aurait priée de ne pas dire.

— Etes-vous malade, Daniel ? lui demanda-t-elle le lendemain, au moment où il s'asseyait dans le salon pour lui faire sa courte visite quotidienne.

— Non, ma tante.

— Vous semblez souffrir, cependant.

— Ce n'est rien, répondit-il d'une voix altérée.

— Voyons, mon enfant, avez-vous quelque ennui ?... Dites-le moi...

— Jamais !... je n'ai rien, je vous assure, reprit-il vivement.

— Vous ne me parlez plus comme autrefois, vous êtes triste, vous avez du chagrin, Daniel... C'est mal de me le cacher. Voyons, soyez confiant : quelque souvenir, peut-être ?... un regret ?... quelqu'un... que vous voudriez revoir ?...

A son insu, la voix de la jeune femme s'était voilée, elle était comme imprégnée d'une tristesse tendre et caressante, et elle arrivait ainsi tout droit au cœur avec un charme pénétrant. Et cependant, en l'écoutant, Daniel fit un mouvement de colère ; il remua violemment sa chaise, comme pour rompre cette harmonie, et son front se plissa. Mme Desgranges ne le regardant pas, ce geste significatif passa inaperçu, et il lui fallut répondre.

— Eh !... fit-il brusquement, est-ce qu'une femme de votre âge comprend quelque chose à ces questions-là !...

Il espérait presque que Mme Desgranges allait se fâcher, mais elle sourit et répondit doucement :

— Mais oui, mais oui, je les comprends,

et mieux que vous ne pensez peut-être...

— Pour comprendre, il faut sentir, répartit le jeune homme qui lui lança un regard inexprimable en rougissant subitement, comme si on l'eût souffleté. Puis, il se leva et s'inclina pour prendre congé.

Mme Desgranges resta un moment tout interdite, puis elle se redressa soudain, et faisant à Daniel un geste plein d'autorité :

— Asseyez-vous, monsieur, je vous prie, j'ai à vous parler. Puisque toute ma bienveillance ne saurait vous toucher et attirer votre confiance, je n'insiste plus, gardez vos secrets... et parlons d'affaires. Avez-vous quelque projet d'avenir ?

— Oui, ma tante.

— Lequel ?

— Soldat.

— Ce n'est pas un projet, cela, répondit Mme Desgranges en levant les épaules.

— Pardon, ma tante, c'est le mien.

— Sauf, mon avis, je suppose !... fit-elle en enflant sa voix.

Daniel s'inclina sans répondre.

— Or, j'ai d'autres projets, moi, et les voici : D'abord, quelles études avez-vous faites ? que savez-vous ?

— Tout ce que l'on enseigne et rien de ce que je voudrais savoir pour gagner tranquillement ma vie.

— Mais encore !... Etes-vous avocat ?

— Oui, et même un peu docteur, je crois.

— En médecine ?...

Le jeune homme sourit.

— En droit, en lettres, mais j'aime les sciences...

— Lesquelles ?

— Toutes, et principalement celles qui traitent de la nature de l'homme.

— Oui, j'entends, vous êtes ce qu'on appelle un savant. Mais vous connaissez-vous un peu aux choses de la politique ?

— Oh ! pour cela non, s'écria le jeune

homme avec une vivacité dédaigneuse.

— Ah !... tant pis... Au fait, ce n'est peut-être pas indispensable. Que diriez-vous d'un poste de secrétaire d'ambassade ?

— Je dirais, ma tante, que cela ne saurait me convenir, je suis trop pauvre.

— Ceci me regarde, monsieur.

— Pardonnez-moi, ma tante, cela me regarde uniquement.

Et le jeune homme appuya sur ce mot.

— C'est-à-dire que vous ne voulez rien de moi ?... fit Mme Desgranges en se levant à son tour.

Daniel, qui était devenu très pâle, baisa la tête et ne répondit pas.

— Mais enfin, que vous ai-je fait, Daniel ?... s'écria avec élan la jeune femme en se rapprochant de son neveu et lui saisissant impétueusement le bras, — répondez !...

Il se dégagea presque brutalement et gagna la porte à reculons, l'oeil hagard et fixé sur Mme Desgranges comme sur une vision terrifiante. Celle-ci s'était arrêtée immobile au milieu du salon se demandant s'il devenait fou. Il allait sortir lorsque Catherine se précipita au milieu d'eux en criant :

— Madame, madame... voilà M. du Repaire !... Il ne veut pas absolument s'en aller aujourd'hui sans avoir vu madame... il dit que madame se cache pour le congédier, mais qu'il veut en avoir le coeur net. Et il jure, il jure !...

La vieille femme agitait la tête et les bras d'une façon désespérée.

— Mais vous savez bien qu'il ne faut pas qu'il entre !... s'écria Mme Desgranges épouvantée, — allez vite, et dites-lui...

— Je vous dis qu'il est sur mes talons ! cria la vieille, et qu'il va entrer ici tout à l'heure. Je ne puis pas l'arrêter, moi ! Quand jeme mettrais en travers du chemin il est homme à me passer sur le corps

sans plus de cérémonie...

Daniel se rapprocha comme à regret.

— Faut-il vous débarrasser d'un importun, ma tante ?... fit-il avec plus de politesse que d'empressement.

— Ecoutez, Daniel, je ne puis voir ce monsieur aujourd'hui ; j'ai pour cela des raisons... que vous saurez plus tard. J'entre ici... — et elle souleva la portière du petit salon rose, — recevez-le, dites-lui que je garde la chambre, et tâchez de l'éconduire poliment, je vous prie... Je l'entends, le voici...

Et la portière retomba sur elle au moment où M. du Depaire, donnant une poussée à Catherine qui barrait la porte, pénétra comme un obus dans le salon où il éclata.

— Enfin !... cria-t-il à pleine tête, on vous trouve, belle dame !... c'est heureux, sur ma foi !... mais ce n'est pas sans mal que l'on...

Puis, en faisant sa révérence, il se heurta à Daniel qui lui indiquait poliment un fauteuil.

— Hein !... pardon, monsieur, je croyais avoir demandé Mme Desgranges et non un... jeune homme, charmant, j'en conviens, mais auquel je n'ai point affaire.

En disant ces mots, il enfonça dans son oeil un binocle qui le fit horriblemment loucher, mais lui permit de mesurer fort insolument, de la tête aux pieds, cet hôte inattendu.

— Asseyez-vous donc, monsieur, je vous en prie... fit Daniel avec une politesse légèrement impertinente, puis il ajouta d'une voix traînante et railleuse :

“... Vous paraissez agité, un peu de repos vous fera du bien, prenez ce fauteuil, je vous en conjure. Là... fort bien. Mme Desgranges est au désespoir de ne pouvoir vous recevoir aujourd'hui, monsieur, mais elle est très fatiguée, elle n'a pas quitté le lit de plusieurs jours...”

— Et vous êtes sa garde-malade, sans doute !... s'écria le nouveau venu d'un ton furieux et grossier.

Daniel rougit un peu, mais il répondit cependant avec calme :

— Je ne fais que mon devoir.

— Vraiment !... C'est à merveille, par ma foi !... Vous avouez, monsieur vos délicates fonctions avec une ingénuité que j'admire !...

Eh ! eh !... cette petite Mme Desgranges, voyez-vous cela ?... Allons, la chronique avait raison...

Daniel se leva brusquement, les dents serrées, et regardant son interlocuteur d'un air qui ne laissait aucun doute sur ses intentions :

— Vous allez cesser vos insolences... n'est-ce pas, monsieur ?..

— Hein !... fit l'autre, qui se dressa soudain, prêt à répondre par un défi à cette agression.

Mais Daniel ajouta violemment :

— Mes fonctions près de Mme Desgranges, ma tante, ne doivent avoir rien de suspect pour un honnête homme ; et un misérable seul...

— Vous dites... votre tante !... Mme Desgranges?... interrompit M. du Repaire avec stupéfaction. C'est différent, monsieur, c'est différent ; mais je n'avais jamais entendu parler de cette parenté-là !

— Apparemment que ma tante n'avait point jugé indispensable de vous mettre au courant de cette particularité, répondit Daniel, s'efforçant d'être impoli.

— Pardonnez-moi, elle aurait dû le juger ainsi. Que diable !... quand on épouse un honnête homme, c'est bien le moins qu'on lui donne la liste des nièces et neveux dont cette alliance va le combler.

— Qui ?... ma tante ?... vous épouser !..

— Je l'espère ; à la vérité, elle n'est point encore tout à fait décidée, mais nous

avons tout lieu de croire...

Et le fat se rengorgea pendant que Daniel, effaré, abasourdi, restait sans voix et contemplait avidement ce personnage, qui se flattait, sans nulle vergogne, d'avoir charmé une vieille femme de soixante ans Il en avait trente-huit environ ; il était grand, gros, rouge de poil et de visage, très pincé dans une redingote qui ressemblait à une tunique d'officier ; encore plus à l'étroit dans un pantalon à larges carreaux qui se tendait d'une façon inquiétante au-dessous du gilet. Ses gants étaient boutonnés à moitié la main, trop épaisse pour avoir pu pénétrer tout entière dans son enveloppe. Sa cravate l'étranglait ; toute sa personne, enfin, semblait emprisonnée, contenue, bridée, et elle éclatait par toutes les coutures aux fatales approches de la quarantaine.

— Ma tante !... murmurait Daniel, ma tante !... cette petite vieille si délicate et si réservée !...

— Vous ne devez plus être surpris, je suppose, reprit M. du Repaire, si je témoigne quelque étonnement et un certain mécontentement, je l'avoue car je suis franc, de trouver installé, auprès d'une femme que je considère comme ma fiancée, un garçon jeune et fait comme vous.

— Cette inquiétude est tout simplement injurieuse pour votre fiancée, répondit froidement Daniel.

— Eh ! monsieur, ne sait-on pas ce que c'est !... la jeunesse a le diable au corps.

Daniel fit un soubresaut.

— Tout le monde n'a pas vos goûts... fit-il avec dédain, mais non sans trouble.

Et il ajouta, en détournant la tête pour dérober ce trouble à son interlocuteur :

— Vous avez, monsieur, un courage assez rare pour braver ainsi l'opinion publique, qui ne ménage guère les railleries à ces unions disproportionnées.

— Bah ! une vingtaine d'années de

plus ou de moins, ce n'est pas une affaire... grommela maussadement l'épouseur, qui pensait qu'on lui reprochait les dix-neuf ans qu'il avait de plus que Mme Desgranges.

— Surtout quand il y a une dot capable de consoler de ces petits mécomptes, riposta aigrement Daniel.

— Ah ! pour cela, je vous arrête, s'écria M. du Repaire : Mme Desgranges et moi nous possédons, à 10,000 francs près, la même fortune. On ne nous accusera pas plus l'un que l'autre de faire un mariage d'intérêt... Mais j'y songe !... fit-il en ricanant, je vous coupe probablement l'herbe sous le pied, mon jeune gaillard ! ah ! ah !... voilà ce qui vous chiffonne.

— Trêve de raillerie, reprit Daniel d'une voix altérée, je suis pauvre, moi !... Vous m'avez fait, sans le savoir, une injure sanglante...

— Je ne comprends pas, fit M. du Repaire, très surpris.

— Eh ! pensez-vous donc, éclata enfin Daniel, que je sois homme à vendre ma jeunesse à une...

— ...A une femme charmante, interrompit l'autre... Je vous trouve bien dégouté !... Voici, en vérité, une délicatesse singulièrement placée... Mais cela se voit tous les jours ; et je vous assure que je le trouve fort naturel. Quoi de plus ordinaire qu'un homme sans fortune recherche l'alliance d'une femme qui...

— Eh ! monsieur, assez !... vous m'écoeurez !... s'écria Daniel hors de lui.

— Il est fou, pensa M. du Repaire. Puis il reprit en se frottant joyeusement les mains :

“Mais, au fait, vous avez mille fois raison de penser ainsi, car vous me délivrez d'une rivalité qui, je l'avoue sincèrement, me paraissait dangereuse. Or donc, mon futur neveu, puisque vous n'avez pas de prétentions à la main de votre tante, vous

appuierez les miennes, n'est-ce pas ? Et si nous n'avons pas d'héritiers, ajouta-t-il en riant bruyamment, nous vous adopterons. Cela vous va-t-il ?

— J'en suis fâché, monsieur, répliqua Daniel d'un ton glacé, mais je ne saurais voir sans regret ma tante se donner le ridicule à son âge d'épouser un homme comme vous.

— Il faudra donc se passer de votre consentement, jeune homme, répondit M. du Repaire, en essayant de pirouetter sur son talon d'un air dégagé, pour montrer qu'il était plus jeune et plus alerte que ne le supposait cet impertinent neveu.

Mais il manoeuvra si lourdement qu'il trébucha avant d'avoir fait un demi-tour et dut se raccrocher au fauteuil qu'il avait quitté. Pour masquer cet échec, il feignit d'avoir voulu s'asseoir et se laissa tomber brusquement sur ce malheureux siège, qui, du fond de ses ressorts, poussa un long cri de détresse. A ce gémissement révélateur de sa corpulence peu commune, le prétendant de Mme Desgranges glissa un regard oblique vers Daniel qui souriait méchamment. Cela le rendit furieux ; il croisa une jambe sur l'autre avec un effort qui témoignait de l'excellence du tissu de son “inexpressible”, et s'adossa en criant :

— Il me faut une réponse avant de sortir d'ici !

Daniel s'accouda à la cheminée et tirailla le duvet soyeux qui couvrait le coin de sa lèvre, mais il ne répondit pas. Ce que voyant, notre homme reprit en grondant plus fort :

— Je n'aime pas à être berné !... et il est fort possible que l'on se moque de moi dans cette maison !... Vous le premier, peut-être, monsieur le neveu, de madame !... Me répondrez-vous, à la fin !... cria-t-il du haut de sa tête.

— Vous me faites, je crois l'honneur de m'interroger sur les dispositions de Mme

Desgranges à votre égard ?.. répondit avec hauteur le jeune homme. Je déclare, monsieur, n'avoir jamais reçu de confiance sur cet étrange sujet. Je suis tout simplement chargé de vous prier de recevoir les excuses de Mme Desgranges qui ne peut vous recevoir aujourd'hui parce qu'elle est...

— Bon ! interrompit M. du Repaire ; c'est entendu. Mais si elle est malade, elle n'ira donc pas au bal de Mme Dulac, ce soir ?... fit-il d'un air de défi.

— Au bal, ma tante ?

— Oui, votre tante, au bal, qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela, encore ?...

Le jeune homme passa la main sur son front : il commençait à naître une sorte de trouble dans ses idées. Tant de choses singulières se rattachant à la même personne lui donnaient comme le pressentiment d'une erreur quelconque dans laquelle lui ou d'autres étaient plongés, mais qui existait certainement quelque part. Et, chose étrange, à mesure que la certitude que quelqu'un se trompait, s'affermait dans son cerveau, une sorte de vague, mais joyeuse émotion s'emparait doucement de lui. Il lui semblait que de ce cahos pourrait bien sortir quelque chose d'inattendu, mais d'heureux. Ce fut donc presque en souriant qu'il se pencha un peu vers M. du Repaire, pour lui dire :

— Vous désirez probablement, monsieur, emporter l'engagement de ma tante, pour la première valse ?

— Précisément !.. rougit l'autre qui ne valsait plus pour cause d'essoufflement, mais qui ne pouvait souffrir qu'on le railât sur ce point.

— Je me chargerai de votre commission, si vous le permettez... fit Daniel d'un air tout aimable.

— Merci, je la ferai moi-même.

— Pas aujourd'hui, monsieur.

— Aujourd'hui même, monsieur !

Daniel se mit à rire tout haut et avec une véritable satisfaction : cette rage le divertissait extrêmement.

M. du Repaire se leva.

— Je conviens, dit-il avec un peu de confusion que je suis fort ridicule et que vous avez raison de rire de moi ; mais, que voulez-vous, l'amour rend stupide.

— L'amour !... ne put s'empêcher de répéter Daniel.

— Eh ! monsieur, je l'adore, cette coquette-là !... car elle est infernale avec ses petites mines impétueuses ou câlines, provocantes ou réservées, mais toujours séduisantes, irrésistibles... Je défie la tête la plus solide de ne pas tourner en son honneur... Quant à moi, elle me bouleverse, quoi !... Mais ce n'est pas une raison pour que je l'assomme de mes assiduités si elle ne veut pas de moi. J'en aurai du chagrin, morbleu, mais je ne remettrai pas les pieds ici qu'elle ne m'y rappelle. Voilà qui est dit. Bonjour, monsieur.

— Eh ! attendez donc que je vous reconduise !... s'écria Daniel, qui prit son chapeau et courut sur les pas du visiteur, lequel sortait la tête basse et le coeur gros de ce logis où il avait pénétré en conquérant.

— Etes-vous venu à cheval ou en voiture, monsieur ?

— A pied, jeune homme ; huit kilomètres.. Une promenade pour un moblot qui a fait la retraite d'Orléans.

— Ah !... Et vous habitez ?...

— Périgueux.

— Vous prenez cette route-ci ?

— Il n'y en a pas d'autres.

— Elle va tout droit ?...

— A peu près.

— Quelle ville est-ce, Périgueux ?

— Une ville comme les autres.

— J'entends, fit Daniel, qui ne parais-

sait pas disposé à lâcher prise, en dépit du laconisme de son interlocuteur, mais encore !... est-ce une ville... agréable ?...

— Eh ! fit M. du Repaire avec impatience, que n'en jugez-vous par vous-même !...

— Connaissez-vous Me Gulirel ?

— Oui, monsieur, c'est un notaire.

— Quel homme est-ce ?

— C'est un notaire, monsieur... Cependant, j'ajouterai qu'il est honnête et sûr.

— Et vous dites, fit Daniel après avoir un peu rêvé, qu'en prenant cette route on peut aller à Périgueux d'ici en...

— Une heure et demie environ.

Le jeune homme s'arrêta.

— Bonjour, monsieur du Repaire, je vous quitte, ma tante pourrait avoir besoin de mes soins...

— Je n'en doute pas, monsieur, faites-lui bien mes compliments, je vous prie, et au revoir...

— Adieu ! lui cria effrontément Daniel, qui revenant sur ses pas, rentra non dans la maison, mais, dans la forêt, où il s'égara en songeant.

* * *

Mme Desgranges, qui guettait derrière la fenêtre le départ de son visiteur, l'aperçut marchant à grands pas dans la direction de la ville, tandis que Daniel disparaissait dans le bois, où, depuis plusieurs jours, il s'oubliait fort tard ; elle abaissa le rideau et demeura toute rêveuse.

Le dédain avec lequel Daniel avait accueilli les insinuations de M. du Repaire à son égard, lui avait affreusement serré le coeur. Elle se raidissait et luttait contre la tentation folle dont elle était prise d'arracher sa cornette, de fouler aux pieds son déguisement et de jeter à cet impertinent jouvenceau l'insolent défi de sa

jeunesse et de sa beauté.

Elle se voyait devant lui, l'oeil brillant, la joue empourprée, et... elle s'avouait alors, en frissonnant, que s'il la regardait comme il avait regardé un jour Mariette, la belle fille congédiée, elle mourrait d'effroi... Puis les idées de la mobile créature prirent soudain un autre cours. Elle vint à penser qu'il pourrait bien arriver, au contraire, que Daniel la raillât de ces craintes chimériques ; l'estimant ridicule et sotte d'avoir pris une aussi bizarre précaution contre des dangers purement imaginaires !... Quelle blessure alors pour son amour-propre !... Elle aimerait autant, — mieux peut-être, — avoir à redouter ses entreprises que son dédain.

Oh ! elle était bien malheureuse !... et elle eût certainement versé une ou deux larmes, si le souvenir de la fureur de M. du Repaire lui revenant à l'esprit, elle n'eût aussitôt éclaté de rire.

Mais, en vérité, elle venait d'être saisie par une sensation étrange, provenant de ce rire solitaire qui se perdait autour d'elle sans écho... Et pour la première fois, elle comprit pourquoi l'on s'en va dans la vie deux à deux.

Alors, courbant la tête et effilochant sa mitaine d'un doigt distrait, elle se prit à murmurer :

— Tout cela est bel et bon, mais j'ai perdu mon fiancé... Ce n'est pas que je le regrette, je le subissais, mais que va-t-il penser de moi, lui, et tout le monde !... Pur quelqu'un qui m'abhorre et me fuit afin de rêver tout à son aise de ses amours d'autrefois... peut-être même à de plus récentes fantaisies !... Oh ! si j'en étais sûre !

Et elle serra involontairement ses petits poings.

Tout à coup, elle regarda au dehors avec précaution, écouta autour d'elle et

n'entendant aucun bruit, se glissa légèrement dans le salon, puis gagna l'escalier et vint se jeter dans la chambre de Daniel dont elle referma vivement la porte.

Daniel fumait, — Mme Desgranges trouva que cette odeur était bonne, bien qu'elle la troublât un peu, mais non point désagréablement, sans doute, car elle leva son petit nez et huma l'air avec une sorte de volupté inquiète, comme si elle eût commis un gros péché, mais un péché agréable à commettre.

— Oh !... fit-elle, comme cela sent l'homme !...

En disant cela, elle eut un frisson nerveux et respira plus fort ; puis elle mit ses lunettes dans sa poche et regarda timidement autour d'elle.

Les vêtements traînaient un peu partout sur les meubles ; sans y prendre garde, elle s'était appuyée à une chaise sur laquelle était jeté un foulard légèrement humide qui gardait encore la forme du cou qu'il venait d'envelopper. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle retira vivement sa main et fut prise d'un singulier battement de cœur.

— Allons-nous-en, murmura-t-elle, c'est étrange, ce que j'éprouve ici... j'ai comme peur... je me croyais plus brave...

Et elle se rapprocha de la porte sur la pointe du pied d'un air troublé qui l'aurait fort divertie si elle s'était aperçue battant en retraite au début de l'indiscrète expédition qu'elle avait si lestement entreprise. Elle retournait la tête et embrassait d'un long regard ce réduit qui lui donnait une impression si intime et si nouvelle.

Mais ce regard s'arrêta sur la table de travail de Daniel, où, près d'une lettre inachevée, une photographie était debout et comme encadrée entre deux énormes infolio.

D'un saut Mme Desgranges fut près de

la table, où elle s'arrêta stupéfaite en face de sa propre image.

C'est le portrait du salon rose qui souriait, qui se prélassait, qui rayonnait entre un Cujas et un traité d'anatomie, non loin d'une pipe, d'un porte-cigare, d'une boîte d'allumettes, d'une blague ouverte d'où s'échappait une mousse blonde, et cela d'un air de parfaite aisance et de complète familiarité. Son entourage donnait même du piquant à cette physionomie mutine.

— C'est trop fort !... exclama Mme Desgranges, qui était devenue toute rouge.

“Qu'est-ce qu'il fait donc de ma photographie au milieu de cet étrange pêle-mêle ?... Pourquoi l'a-t-il prise ?... Quel est ce nouveau caprice ?..

Pendant qu'elle jetait ces exclamations interrogatives, son oeil glissait par-dessus l'image souriante et parcourait, rasait plutôt, la lettre inachevée qui était tout ouverte devant elle ; plusieurs feuilles étaient déjà remplies. Elle n'osait se pencher, mais elle dardait son regard pénétrant tout en abaissant de temps à autre sa frémissante paupière, par respect pour sa dignité qui murmurait tout bas... Comme elle brûlait de lire... comme son affection, — maternelle bien entendu, — ses devoirs, sa responsabilité... tout enfin l'obligeait, la contraignait même, et en dépit de sa discrétion, à prendre connaissance de cette lettre... Comme elle avançait les doigts et les retirait aussitôt... Et comme elle glissa, enfin, doucement assise sur la chaise à demi tournée, appuya ses coudes sur la table et laissa tomber dans ses mains écartées pour livrer passage au regard, son front rouge de honte...

Voici ce que lut Mme Desgranges :

“Haute-Comte, mai 1876.

“Mon cher Max,

“Il était convenu, tu le sais, que nous n'écririons que lorsque nous aurions quel-

que chose à se dire, dussions-nous rester dix ans sans nouvelles l'un de l'autre. Ce que j'ai à t'apprendre aujourd'hui n'est pas banal et tu n'auras pas à me reprocher d'avoir enfreint nos conventions. Tu le vois, je suis, à Haute-Comte, dans le berceau de ma famille, près d'une tante qui... Mais, ici, j'interromps ma narration pour te faire d'emblée un aveu qui te rassurera sur ton propre compte, car, en lisant ces lignes, tu pourrais croire que ta tête tourne ou que tu vois trouble, tandis que c'est moi, mon cher, qui suis bien et irrévocablement fou.

“ Te souviens-tu de nos fréquentes causeries sur ce sujet que nous avons étudié ensemble sous tous ses aspects : la femme ? Te rappelles-tu nos divagations insensées, nos folles théories, les suppositions inouïes, absurdes, dans lesquelles nous pensions avoir épuisé toutes les formes possibles, tous les cas de cette bizarre maladie qu'on appelle l'amour ? Eh bien ! rien de tout cela n'approche de l'épouvantable cauchemar qui s'est emparé de mon cerveau et m'accable de honte et de chagrin. Te voilà prévenu, je reprends mon récit. J'arrivai dans cette maison un matin, deux jours après la mort de mon père, le coeur navré et tout inquiet de la réception qui m'allait être faite. Je fus accueilli fort convenablement par ma tante, une petite vieille femme de soixante ans environ, tout embobelinée dans ses coiffes, toute mince, toute pâle, avec des lunettes qui lui cachaient une partie du visage, deux rouleaux de cheveux blancs qui lui mangeaient les joues, de longues mitaines que engloutissaient ses mains, et cependant il sortait de tout cela des doigts roses et fins, des dents divines, un sourire endiablé, un rire frais comme un chant de fauvette, et une tournure étrange qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu jusqu'alors. Elle m'inspira tout

aussitôt une vive sympathie et je me laissai aller avec charme à ce sentiment qui était un baume pour les blessures saignantes de mon coeur.

Cette vénérable parente se montra parfaite pour moi, mais fort singulière. Elle se disait souffrante et restait chez elle plusieurs jours de suite, puis reparaisait et disparaissait tout à coup, sans autre raison que son caprice ; elle avouait ingénument avoir des manies et ne voulait pas souffrir, par exemple, que je lui baisasse les mains. J'étais cependant pris d'un véritable désir de les baiser sans cesse. Un soir, comme je posais mon front sur ses genoux, je la sentis frissonner et elle me chassa même avec une sorte d'angoisse dont je restai tout troublé. Depuis cet instant, je me surpris à la regarder fréquemment, j'épiais son sourire, tout ce que je pouvais apercevoir de ce visage emmitouffé : et quand elle s'appuyait sur mon bras pour faire, le soir, quelques tours de promenade, je ne sais quelle douce chaleur m'envahissait ; j'aurais voulu marcher comme cela, près d'elle, jusqu'au bout du monde.

“ Je convins avec moi que j'étais un garçon fort reconnaissant, car j'aimais passionnément ma vieille tante qui me regardait parfois d'un air si doux, si doux à travers ses lunettes grises que je ne trouvais rien de meilleur que de sentir se poser sur moi ce regard voilé.

“ J'aperçus un jour, dans un cabinet, qui était lui-même une énigme, un portrait, un rapprochement, paraît-il, d'une miniature qu'elle n'a plus. C'était elle quand elle avait seize ans. Imagine-toi un Greuze avec les yeux de la Joconde, quelque chose d'original, d'exquis... Je n'eus pas de repos avant d'avoir dérobé ce portrait, et je passe ensuite le meilleur de mon temps à comparer l'image du visage de ma bonne vieille amie, tant et si bien

que je confondais souvent l'un avec l'autre et qu'il m'arrivait de soupirer : O ! tante Berthe, tante Berthe... en embrassant follement le visage mutin qui lui, au moins, n'avait pas soixante ans...

“Un soir, je rentrai dans ma chambre à demi fou... En jouant avec ma vieille tante et la taquinant comme d'habitude, j'avais essayé de l'embrasser malgré elle, car elle s'y opposait de toutes ses forces, et elle criait en se débattant. Je ne sais quelle rage folle m'avait saisi en entendant ses cris, mais je la serrai avec passion dans mes bras, et étourdi, je posai mes lèvres sur le coin de sa bouche... Ce baiser me causa l'impression d'une brûlure ; je frissonnai par tout mon corps et je m'enfuis précipitamment, dans un trouble que je ne t'exprimerai jamais... Je suffoquais... la honte me tenait à la gorge... je me serais volontiers jeté par la fenêtre, je me donnais des coups de poings à la tête, j'arpentais ma chambre avec rage, je crevais de dépit et, faut-il le dire?... d'amour... oui, d'amour...”

“A vingt ans, je convoitais une vieille femme de soixante, je ressentais près d'elle les mêmes transports que si elle eût été jeune comme moi, et je venais d'éprouver dans ses bras... — oh ! conclusion indicible ! — un véritable désir de volupté.

“Immédiatement, je résolus de fuir et d'aller chercher au dehors quelqu'une de ces distractions violentes qui usent la passion en la détournant de son but. Je me dis que ma jeunesse, sevrée de tout plaisir, m'avait monté à la tête, que c'était une frénésie dont la première courtisane venue aurait bientôt raison. Je fis mes malles dans la nuit même, et le lendemain matin... je les défis sans bruit lâchement, en m'avouant avec une douleur atroce, que je n'avais pas le courage de m'éloigner d'elle.

Depuis lors, je m'occupais à la guetter

de loin et à la fuir dès qu'elle s'approchait. Le dégoût que m'inspirait mon horrible passion rejaillissait en quelque sorte sur elle. Je lui en voulais d'avoir conservé sous ses rides et ses cheveux ces étincelles électriques qui m'avaient enflammé, moi, jeune et ardent, pour elle, vieille et flétrie... Je devenais cruel, je désirais sa mort pour me délivrer... Mais ma conduite envers elle ne la rendait que plus tendre et plus affectueuse ; elle m'entourait d'une sollicitude inquiète ; elle me suivait, m'épiait, je sentais autour de moi comme un réseau de chaînes épouvantablement douces, formées de mille soins ingénieux, délicats et charmants, et qui m'étreignaient à m'étouffer. Je sentais que j'allais m'engourdir, énervé et vaincu, dans l'extase de cette fièvre insensée... lorsque tout à coup, il m'arriva de songer que cette femme avait peut-être deviné mon secret, qu'elle avait compris ma passion, et que, dieux puissants ! elle l'encourageait... Je bondis d'horreur !... et je résolus immédiatement de la quitter pour toujours, sans la prévenir et sans dire où j'allais. Ce moment est venu, je pars demain.

“Où irai-je ? Devant moi. Quand t'écrirai-je et d'où ? Je ne sais. Le hasard se chargera de mon itinéraire. Quant à mes moyens d'existences...”

La lettre se terminait là.

Mme Desgranges avait achevé sa lecture et cependant elle ne relevait pas la tête. Elle continuait le rêve qui avait commenté pour elle avec la première page de cette lettre. Mais on aurait pu voir au frémissement de ses épaules que ce rêve l'agitait singulièrement. Elle se redressa tout à coup découvrit son visage bouleversé par les émotions multiples qu'elle venait d'éprouver.

— Je ne veux pas qu'il parte... mur-

mura-t-elle en fermant ses yeux veloutés. C'est étrange ! continua-t-elle, m'aime-t-il, ou me hait-il à l'heure qu'il est ?... Beau résultat, vraiment !... C'était bien la peine de me défigurer comme je l'ai fait pour en arriver à ce point, que je n'ose plus lui dire la vérité... Il est si fougueux, si ardent... qu'arrivera-t-il si je lui avoue ?...

Elle s'enfonça alors dans une préoccupation qui augmentait son trouble et jetait sur son visage des lueurs rapides et des frissons qui la rendaient soudain toute pâle et faisaient palpiter ses paupières alourdis.

Mme Desgranges, épousée à quinze ans par un vieux mari, veuve depuis quatre ans, oisive, bien portante, impétueuse et incessamment tourmentée par la voix de l'instinct, commençait à sentir une chaleur nouvelle qui courait du haut en bas de sa petite personne et lui aranguissait singulièrement le coeur. En ce moment surtout, son inquiétude était extrême. L'atmosphère de cette chambre la pénétrait; elle la respirait par tous les pores; ces livres, ces papiers avaient des parfums étranges, ces murs dégageaient comme une âcre vapeur de jeunesse et de vie. Elle se sentait enchaînée à cette chaise, et, palpitante, effarée, elle écoutait et guettait le retour de Daniel, dont elle avait une peur folle, mais qu'elle attendait là.

Soudain les battants de la porte d'entrée qui donnait sur le parc furent poussés violemment et crièrent en frappant le mur. La jeune femme cacha brusquement son visage sur la table, entre ses bras arrondis, comme un enfant paresseux qui s'est endormi sur ses devoirs...

Mais voilà qu'un bruit de chevaux galopant sur le pavé de la cour des cris joyeux des rires assourdissants emplissent l'air et jettent en rumeur tous les échos et tous les hôtes emplumés de Haute-Comte. Ce

vacarme se précipite vers la maison, et Mme Desgranges, arrachée à son rêve, court à la fenêtre et regarde à travers le volet demi-clos. Une cavalcade faisait irruption dans sa demeure. Des jeunes femmes évaporées, le voile au vent, cravache en l'air, accouraient vers le perron en criant :

— Berthe !... Berthe !.

Tandis qu'un groupe de cavaliers les suivaient en se redressant sur leurs montures du meilleur air qu'il était possible.

Tout cela riait, jasait, avec ce tumulte joyeux d'une bande d'écoliers en récréation. Et c'était bien quelque chose d'approchant, du reste. Toute une nichée d'amis d'une maison à peu près voisine de Haute-Comte, avait dès le matin, réquisitionné les haridelles en disponibilité à la ronde, et s'était jetée à travers champs allant à l'aventure en quête de ces incidents qui sont les grandes joies de la vie à la campagne.

Mme Desgranges, blottie derrière son volet, contemplait cette invasion d'un oeil sombre; ce n'était, pour elle, ni l'heure ni le moment "psychologique" de rire et de folâtrer. Elle se demandait comment détourner ce torrent qui battait les murs et menaçait d'enfoncer les portes étant closes, l'assaut commençait au bruit des rires aigus et éclatants, qui sonnaient la charge comme des fifres et des clairons.

Mais Catherine veillait. Ce fut, naturellement, avec une fort méchante humeur, le bonnet de travers et la lèvre morose qu'elle vint s'encadrer dans la porte du vestibule.

— Eh bien ! quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... fit-elle, en mettant ses poings sur ses hanches.

— Mme Desgranges !... Berthe !... Notre belle veuve !... La maîtresse du logis !... La châtelaine de céans !... cria toute la bande en même temps.

— Madame est malade et il serait convenable de faire un peu moins de tapage, s'il vous plaît, répondit maussadement la duègne.

— Malade !.. allons donc ! risposta une jeune femme, coiffée de rose, en décapitant, à coups de cravache, un marronnier fleuri qui la couvrait de ses étoiles, allons donc ! voilà quinze jours que vous me faites la même réponse, et j'ai vu hier son docteur qui n'a pas été prévenu. C'est un faux-fuyant. Berthe est dans ses humeurs noires.

— Vous allez la prévenir sur le champ que je veux la voir. Nous sommes venus la chercher et nous l'enlèverons, malgré elle ; allez vite, j'attends...

La vieille bonne s'appuya du dos et des pieds aux deux montants de la porte et regarda de travers la belle parleuse. Cette mimique était expressive ; aussi un jeune homme se rapprocha pour prêter main-forte à l'assaillant.

— Mme Desgranges est souffrante, dites-vous ? fit-il d'un petit air doucereux. La vieille baissa le menton sans daigner autrement répondre.

— C'est donc son médecin, ce jeune homme brun, à l'air mélancolique, qui erre dans le parc depuis tantôt deux mois !

Catherine sursauta, car elle avait senti la flèche, et toute la troupe éclata de rire.

— C'est un neveu de madame, le propre fils de son beau-frère ; voilà qui écla est, cria Catherine, est-ce que cela regarde quelqu'un, par hasard ?

— Oh ! non pas, respectable matrone, répondit le jeune homme, charmé de l'effet qu'il avait produit, Mme Desgranges est bien libre certainement de recevoir sa famille et même de l'accroître.

— Quoi donc !... quoi donc !... s'écria un long dadais, planté comme un compas sur un grand cheval maigre, ce qui lui donnait un faux air de Don Qui-

chotte, la petite veuve a donc un amoureux ?... Contez-moi ça, Onésime !..

— Amour et mystère, répondit un autre en étalant le battoir qu'il avait au bout du bras sur l'endroit de son gilet qui correspondait à l'emplacement au coeur.

La jeune femme au chaperon de roses, après avoir, d'un regard rapide, inspecté toutes les fenêtres de la maison, revint au galop s'arrêter devant Catherine.

— Puisque Mme Desgranges persiste à ne pas nous recevoir, dit-elle en haussant la voix comme si elle était certaine d'être écoutée d'en haut, allez donc lui dire qu'elle ne soit pas surprise si je me prive désormais de sa compagnie. S'il plaît à Mme Desgranges de se compromettre par bizarrerie ou.. autrement, c'est son affaire : c'est la nôtre de la laisser désormais à ses humeurs où à ses amours. En route, messieurs !

Toute la troupe la suivit en silence : cette exécution avait jeté un froid.

Le cheval qui était devant atteignait la sortie lorsqu'il recula tout à coup : Daniel l'écartait de la main pour passer le seuil. Selon sa coutume le jeune homme avait son chapeau sous le bras, ce qui le dispensa de saluer ; mais il ne put s'empêcher de sourire à la vue de ces montures grotesques et des cavaliers qui les enfourchaient. Pour les femmes, — il les regarda effrontément de la tête aux pieds, — ces derniers émergeant de leurs robes courtes, — d'un air de profond connaisseur. Tout le monde s'était arrêté, et on l'examinait curieusement.

Cependant, le passage étant libre, le premier arrivé le franchit, puis le second, et tous défilèrent ainsi devant Daniel, dans un mustisme absolu, jusqu'à ce que l'un d'eux s'avisât de dire entre haut et bas :

— Messieurs, voici le corps du délit !..

À ces mots, la gaieté reparut, et la cavalcade reprit sa belle humeur, que cette

aventure avait mise en péril. Une traînée d'éclats de voix s'éteignit peu à peu dans l'éloignement. Alors, Daniel ferma la porte, et, fort surpris de cette rencontre, alla vivement vers Catherine.

— Qu'est-ce que tout cela ?... dit-il.

Catherine leva les bras au ciel et secoua désespérément la tête. Jamais elle n'avait eu une aussi belle envie de parler, et, obligée de se taire, elle suffoquait...

— C'est... c'est... madame qu'on venait chercher pour la promenade, dit-elle étourdiment.

— Ma tante !... avec cette troupe folle !... Perdez-vous la tête ?... s'écria Daniel.

— Je veux dire... je veux dire..., fit la vieille.

Mais, quoique femme, elle demeura court ; et, plus lestement cette fois du pied que de la langue, elle s'esquiva en bredouillant :

— Madame m'attend, excusez-moi, je l'oubliais...

Daniel jeta son chapeau sur la tête, l'enfonça du poing et grimpa chez lui d'un air résolu.

— Plus de doute, disait-il à demi-voix et sans souci d'être entendu ; il y a un mystère là-dessous, et je le saurai demain. Deux femmes se jouent de moi dans cette maison, l'on me cache une, celle qui est jeune, celle qui monte à cheval, celle qui va au bal, celle qui a des fiancés... Pourquoi ? Dans quel but ?... Je l'ignore... Ah ! il faut que cela finisse !... Je le sens bien, moi, qu'il y a de la jeunesse par ici, tout le dit, tout le crie, tout, jusqu'à mon instinct, qui frissonne en cherchant, comme l'ogre, la proie fraîche et vivante qu'il a sentie. A demain, tante Berthe... Et il s'enferma.

En le voyant venir, Mme Desgranges, que les impertinentes railleries de ses voisins avaient complètement guérie de son

trouble enivrant, s'était enfuie chez elle, où elle s'enfermait avec une confusion inexprimable.

Il n'y avait pas de remède à cette situation ; convaincue de vivre cachée avec un jeune homme que tout le monde avait vu maintenant, et sans qu'elle osât jamais avouer quelle singulière précaution elle avait prise contre lui, elle se sentait irrévocablement perdue.

Un palliatif s'offrait bien, et non sans quelque charme, à son esprit, mais elle se rappelait aussi la conversation de Daniel avec M. du Repaire et combien il rejetait avec hauteur cette supposition qu'étant pauvre il pouvait épouser une femme riche. D'ailleurs, ne lui avait-il pas dit qu'il ne voulait rien d'elle ?

Mme Desgranges se jeta dans le désespoir aussi violemment qu'elle se lançait dans la joie, elle se persuada qu'il ne lui restait plus qu'à prendre le voile. Sur quoi elle se mit à pleurer sa jeunesse, sa beauté et quelque autre chose encore qu'elle sentait s'éveiller au fond de son cœur. Et ses pleurs devinrent des sanglots, et ces sanglots lui amenèrent la migraine, et enfin, elle se coucha et s'endormit persuadée qu'elle était la plus malheureuse femme de la terre.

* * *

Le lendemain matin, Daniel déjeuna seul ; sa tante s'était fait excuser. Elle n'avait pas eu le courage de l'affronter, et bien que la nuit lui eût porté conseil, elle voulait se sentir bien sûre d'elle-même avant d'engager la dernière et décisive bataille. Voici, du reste, ce qu'elle avait résolu : garder son masque pendant quelques jours encore et tâcher d'obtenir de son neveu qu'il voulût bien partir pour une terre qu'elle avait dans l'Anjou, afin d'y régler des intérêts assez importants.

Il ne pourrait déceimment pas refuser de lui rendre ce léger service. Dès qu'il serait loin, elle jetterait son froc aux orties et lui écrirait longuement et simplement, dans toute la sincérité de son cœur comme quoi et pourquoi elle l'avait trompé. Elle y mettrait tant de dignité et de naturel en même temps qu'il était impossible que le jeune homme se formalisât, ni qu'il se moquât de sa supercherie. Elle terminerait en le suppliant de vouloir bien partager avec elle la fortune de son oncle, qui, sur son refus, du reste, passerait entièrement dans des mains étrangères, car elle était décidée à entrer en religion. C'était donc, en quelque sorte, un testament qu'elle allait faire, et l'on ne refuse pas l'héritage d'un mort, surtout quand il vous appartient légalement...

Sa lettre était toute fabriquée dans sa tête, et elle la trouva si éloquente et si persuasive, que, séance tenante elle écrivit à son notaire pour l'inviter à rédiger l'acte de la donation qu'elle voulait faire à son neveu, avec prière de lui envoyer immédiatement le projet.

Ce travail et celui de sa préparation à la vie religieuse lui prirent une bonne partie de la journée, et il était presque nuit lorsqu'elle quitta sa chambre et pénétra dans la salle à manger, plus grave et plus enfoncée que jamais dans ses coiffes.

Daniel n'était pas encore descendu ; il est vrai qu'il venait à peine de rentrer, ayant fait ce jour même une promenade assez longue.

Si Mme Desgranges eût épié son neveu, le matin de ce jour, elle l'eût aperçu, se glissant hors de la maison, en toilette de ville, et prenant à grandes enjambées la route de Périgueux.

Cette route était belle, bordée de beaux arbres. En d'autres temps, la promenade de Daniel eût été vite transformée en flânerie contemplative. Mais ce jour-là, Da-

niel regardait en dedans, et ce qu'il voyait c'était un fantôme mystérieux, qui semblait glisser devant lui, et dont les voiles se soulevaient parfois prêts à s'écarter pour retomber soudain, plus lourds et plus impénétrables. Et il courait après le spectre de sa pensée.

Il avait déjà maintes fois interrogé sa montre, afin de voir, par le nombre des minutes écoulées, à quelle distance il était encore du but, lorsqu'il déboucha tout à coup sur le sommet d'un coteau, au bas duquel la petite ville était frileusement blottie, au milieu de son cercle de collines, comme un oiseau dans son nid. Un nid tout verdoyant et un bel oiseau, ma foi ! Sa tête est royalement surmontée d'une aigrette ayant la forme d'un dôme byzantin orné de clochetons et d'un clocher superbe. Une de ses ailes est jetée sur l'Isle qu'elle traverse, et s'allonge paresseusement dans la plaine, où elle abrite une nouvelle cité, tandis que l'autre s'étend vers la ville ancienne et touche aux ruines des premiers monuments qui furent élevés sur ce sol par la domination romaine. Sa queue de paon se déploie en é entail et embrasse toute la ligne des boulevards. C'est la grande artère ; c'est là que bat le pouls périgourdin. Quand on y a mis le doigt, on connaît la santé morale et physique de la population.

Daniel était arrivé à la porte de Me Gulirel le notaire, dont le logis venait de lui être enseigné par un passant, avec un empressement et un air d'obligeance tout à fait gracieux : car le Périgourdin est volontiers serviable... quand il ne lui en coûte rien. Une jeune servante vint lui ouvrir. Elle était sans doute depuis peu au service de la maison, car, au lieu d'introduire Daniel à l'étude, elle le mena droit au salon où Mme Gulirel le reçut avec cette surprise polie qui dit clairement : Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous con-

naître.

Elle n'était pas seule : deux jeunes filles et une jeune femme blonde causaient et brodaient près de la fenêtre, mais elles cessèrent promptement l'une et l'autre occupation pour examiner curieusement le nouveau venu.

Me Gulirel, un peu soufflant, était allongé dans un fauteuil, d'où il se souleva néanmoins pour accueillir Daniel et lui demander le motif de sa visite.

— Je désirerais avoir quelques renseignements sur le domaine de Haute-Comte, qui est, paraît-il, en vente, débita le jeune homme avec un grand sérieux.

— En vente !... s'écria Mme Gulirel ; c'est une erreur monsieur ; Mme Desgranges ne m'a jamais entretenu de ce projet, et...

— Vous êtes sûr ?... interrompit Daniel en souriant de l'air de quelqu'un qui est certain de ce qu'il a avancé.

— Mais parfaitement sûr, monsieur, à moins que...

Et ici une sorte d'inquiétude se peignit sur les traits du notaire qui ajouta avec un peu d'hésitation :

— A moins que Mme Desgranges n'ait jugé à propos de ne pas s'en remettre à mes soins... Cependant... je ne le crois pas.

— Eh ! mais, monsieur Gulirel, vous pourriez bien vous tromper... dit alors en minaudant le plus gentiment du monde la jeune femme aux cheveux blonds. On dit que Mme Desgranges va se marier, et il se pourrait bien qu'elle voulût abandonner tout à fait Haute-Comte...

— Vous croyez cela, Germaine ? fit Mme Gulirel.

— On le dit !... répéta la jolie blonde.

— On dit !... on dit !... s'écria le notaire visiblement agacé, que ne dit-on pas dans ce pays ?...

— Eh ! mais !... on dit en effet beau-

coup de choses... répliqua en riant la jeune femme. Imaginez-vous, ma chère, ajouta-t-elle en baissant la voix et se penchant vers la notairesse, que cette pauvre Berthe...

— Oui, je sais, fit l'autre, M. du Repaire...

— Mais pas du tout ; il s'agit bien de cela !...

Daniel écoutait de toute attention quand le notaire reprit :

— Je ne voudrais cependant point, monsieur, vous affirmer que Mme Desgranges n'a pas l'intention de se défaire de ce magnifique domaine, mais j'ai le regret de vous dire que je n'en sais absolument rien...

— Mais au fait, dit Daniel en se rapprochant du groupe féminin avec cette aisance de bonne compagnie qui n'appartient qu'à l'homme du monde, parlez-moi donc, mesdames, de cette Mme Desgranges, avec laquelle je suis sans doute appelé à entrer en relation : est-elle laide ou jolie, jeune ou vieille ? J'avoue franchement que je serais moins tenté de visiter le domaine de Haute-Combe si j'y devais être accueilli par une vénérable douairière...

— Elle est très jeune et passablement jolie, répondit la femme du notaire d'un ton qui voulait paraître bienveillant.

— Passablement !... gronda Me Gulirel. C'est-à-dire que... Ennn !... avec les femmes !...

— Elle vit seule ?... interrogea Daniel, qui sentait le parquet brûler sous ses pieds.

— Elle n'a point de famille, répondit dédaigneusement la jeune femme blonde. C'est une orpheline que M. Desgranges fit élever par charité et qu'il épousa par amour, lui ayant soixante-dix ans et elle quinze, à peu près...

— Est-elle petite ou grande ? fit machinalement Daniel, qui ne savait plus trop

ce qu'il disait.

— Petite, mignonne, capricieuse, fantasque, avec des idées comme personne, et jolie comme un cœur par-dessus le marché. Elle possède un certain petit nez retroussé qui la rend tout à fait piquante..

A ces mots Daniel s'était levé brusquement ; le voile venait de tomber de ses yeux ; il voyait !... Et ce qu'il voyait, c'était le portrait du salon rose, ce portrait avec lequel il vivait depuis tant de nuits remplies par la fièvre et l'insomnie, ce portrait, qui était bien celui de Mme Desgranges telle qu'on la lui dépeignait, non dans le passé, mais dans le présent, qu'elle avait voilé si cruellement à ses yeux... Il comprit tout et s'étonna de ne pas avoir deviné ce déguisement, que le trouble de ses sens, plus clairvoyants que son esprit, aurait dû lui révéler plus tôt. Il se sentit soudain pris d'une joie folle, délirante, et d'un désir immense de courir vers elle, de lui arracher ces oripeaux austères et grotesques pour lui maintenant, et de la prendre enfin dans ses bras, cette jeune et belle créature si ardemment convoitée et pour laquelle il avait tant souffert...

Cependant il parvint à se donner une sorte de secousse morale pour reprendre son assiette, et, après quelques secondes d'hésitation, il s'inclina devant ces dames et revint vers le notaire.

— Monsieur Gulirel dit-il, je désirerais prendre dans votre étude quelques pièces relatives à une succession que vous avez réglée jadis entre mon père et mon oncle, M. Desgranges, de Haute-Combe ; vous plaît-il de me les remettre, ou de me les envoyer ?

— Vous êtes donc !.. s'écria le notaire abasourdi.

— Daniel Desgranges, oui monsieur.

Mais la notairesse, suffoquée, ajouta, avec un étranglement de latynx :

— Le neveu... de... de..

— De ma tante, répondit Daniel en riant. Puis il quitta le salon suivi de Me Gulirel.

* * *

— Enfin, soupirait Daniel en gravissant hardiment la côte passablement raide de la route de Paris, enfin !... j'ai le secret de ma brûlante folie !... Elle est jeune, elle est belle... Oh ! tante Berthe, vous me paierez cela !...

Et il marchait, il marchait... comme s'il avait eu des ailes au talon : sa canne avait des allures de caducée.

— Ah ! vous repoussiez mes caresses... ah ! mes baisers vous faisaient peur... Eh bien ! vous tremblerez tante Berthe, car ces baisers, je vous le jure...

Mais tout à coup, il s'arrêta :

— Oh ! oh !... fit-il, ai-je perdu la tête ? Et de quel droit irais-je imposer mes amoureux transports à Mme Desgranges ? Ses intentions à mon égard me sont suffisamment indiquées par ce déguisement qu'elle a pris contre moi et pour me tenir à distance... Quel autre motif aurait pu lui inspirer cette fantaisie !... Elle a pensé, avec raison, que je ne pourrais la voir sans l'adorer et, comme elle se souciait fort peu de l'amour d'un pauvre hère comme moi, sans relief dans le monde, elle a voulu s'épargner jusqu'à l'humiliation de mes hommages. De là, cet affublement qui a manqué me rendre fou de honte... Et puisqu'elle persiste à me rester cachée, depuis deux mois que je vis près d'elle, c'est que, je lui suis resté complètement indifférent. Toutes ses bontés, tous ses soins sont dus à sa bienveillance naturelle, peut-être même à sa pitié !...

Il se remit à marcher, mais cette fois lentement et la tête basse.

— Ne craignez rien, madame, continua-

t-il amèrement et tout vibrant de sa fierté blessée, je respecterai votre incognito ; je ne toucherai pas à votre masque. Continuez votre comédie tant qu'elle vous divertira ; mais, par Dieu ! nous verrons bien comment vous vous y prendrez pour la faire finir, car je ne bougerai d'auprès de vous et je vous entraînerai dans de telles situations, qu'il faudra que vous le jetiez, ce masque ! Oui, oui, c'est cela ! fit-il en s'animant et pressant le pas de nouveau, je la tourmenterai, je la pousserai à bout, et quand elle s'éciera enfin : "Eh ! monsieur, prenez garde !... je n'ai pas encore vingt ans !..." je lui répondrai très froidement, — si je le puis : — "Je le savais, madame. Alors, lui rendant dédain pour dédain, je l'accablerai de mon indifférence railleuse, je la froisserai dans son orgueil, dans sa beauté, qu'elle croira dédaignée, — dédaignée, juste ciel !... Et puis je partirai, je la quitterai pour toujours, emportant je ne sais où ma blessure éternelle !..."

Il était tout pâle de cette divine blessure, et son front découvert avait cette blancheur idéale qui entoure comme d'une auréole le visage des doux et charmants martyrs de l'amour.

— Mais, au moins, disait-il tout bas, je pourrai l'aimer sans honte, rêver à elle sans cesse... cet horrible cauchemar ne m'étouffera plus !... L'aimer même sans retour, même sans espoir... c'est encore du bonheur !...

En approchant de la maison, le cœur se mit à lui battre plus fort ; il fit le tour par le jardin, se glissa dans le vestibule et gagna sa chambre sans être aperçu. Il était tard et on devait l'attendre ; cependant avant de se rendre à la salle à manger, il s'arrêta devant une glace et remit de l'ordre dans sa coiffure, à laquelle il donna un tour particulièrement élégant. Il refit avec soin le noeud de sa cravate,

allongea ses manchettes et passa — précaution superflue, — un petit peigne dans sa moustache qui n'était vraiment pas très longue encore.

Ensuite il descendit, un peu tremblant, un peu troublé, mais au fond, et malgré tout, profondément joyeux. En entrant, il salua sa tante avec une certaine gaucherie, puis il se détourna subitement, comme pour chercher quelque chose, mais en réalité pour dissimuler une forte envie de rire qui le prenait à la vue de toutes ces coiffes plus allongées que jamais sur ce visage enfariné.

Mme Desgranges lui avait jeté un rapide coup d'oeil, pensant le voir, d'après la lettre qu'elle avait lue, morne, sombre et fatal comme le Destin qu'il accusait. Quelle ne fut pas sa surprise en présence de la mine radieuse du jeune homme, de cet air de mystérieux ravissement qui donnait à ses traits une physionomie nouvelle.

— Etes-vous mieux aujourd'hui, chère tante ? lui demanda-t-il avec une tendresse un peu railleuse. Et ces pauvres yeux sont donc toujours malades ?.. Ah ! le temps est un grand coupable de détruire d'aussi belles choses !... Tiens, j'ai faim... et vous, tante Berthe ?... »

Il déplaça lestement sa serviette et se rapprocha de sa compagne sous le prétexte du jour qui baissait et de son ombre qui l'empêchait de voir dans son assiette.

Tante Berthe se demandait, pendant ce temps, avec une sérieuse inquiétude, si le chagrin n'avait pas tourné la tête à son beau neveu, ou si sa passion n'avait point pris un caractère plus effrayant encore... Depuis tant de jours qu'elle le voyait s'asseoir en face d'elle, muet, absorbé, pâles, les cheveux en désordre, la toilette négligée, elle ne pouvait en croire ses yeux qui lui montraient un visage souriant, une raie bien faite et une tenue irréprochable.

Soudain une pensée aiguë frappa son esprit et amena sur son visage une chaleur intense. Elle venait de se rappeler subitement ce passage de la lettre de Daniel : "... Je me dis que c'était une frénésie dont la première courtisane venue aurait certainement raison..." Elle le regarda longuement dans les yeux et une sorte de colère lui fit jeter violemment son couteau sur la table.

— Il est joyeux, pensait-elle, donc il est guéri. S'il est guéri, c'est qu'il a trouvé le remède...

Où donc, êtes-vous allé aujourd'hui que vous soyez rentré si tard ? lui dit-elle d'une voix irritée.

— Comme toujours, à l'aventure, répondit Daniel en riant presque, quelque effort qu'il fit pour se contenir.

— Et... l'aventure a été belle, sans doute, car vous voilà redevenu joyeux...

— Très belle..., répondit le jeune homme, qui était loin de penser à quelle sorte d'aventure sa bonne tante voulait faire allusion.

— Elle vous a donné même un fort bon appétit !... Tant mieux, fit-elle en soupirant ; puis elle repoussa son assiette et se mit à jouer avec son rouleau de serviette, s'appliquant avec beaucoup d'attention à faire courir sur ses deux doigts ce cercle de vermeil.

— A propos, reprit-elle au bout d'un instant en fronçant le sourcil, avez-vous réfléchi à ma proposition d'hier pour un poste de secrétaire d'ambassade ?...

— Oui, ma tante.

— Et... qu'avez-vous décidé ?

— Que je resterai ici avec vous, près de vous, tant qu'il vous plaira de ne pas me chasser...

— Hein !... fit-elle en sursautant.

Le jeune homme éclata de rire.

— Voyez-vous ma tante, la jeunesse a ses fantaisies : il faut être indulgent pour

elle. Tous ces jours passés j'étais tourmenté de pensées vraiment fort originales, mais qui me rendaient passablement ennuyeux et maussade... Aussi comme j'avais conscience de mon état, j'avais formé le projet de partir. Mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui..., répéta fébrilement Mme Desgranges.

— Eh bien ! aujourd'hui tout cela s'est évanoui comme un mauvais rêve... Et je me retrouve tel que j'étais les premiers jours de mon arrivée ici, c'est-à-dire heureux de vivre près de vous, dans cette douce et riante retraite, et bien décidé à y rester le plus longtemps possible. Voilà.

— Plus de doute !... murmura Mme Desgranges en baissant la tête, sa jeunesse a trouvé à qui parler... la vieille femme ne le trouble plus.

— Comme je l'embarrasse !... pensait Daniel, elle me croyait déjà loin...

— Mais votre avenir ?... reprit-elle.

— Ah ! voilà bien les vieilles gens !... s'écria Daniel, — ce qui fit faire un geste de dépit à Mme Desgranges, — l'avenir ! l'avenir !...

...L'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu...

Moi, je m'attache au présent, car le présent, c'est la jeunesse, c'est la vie folle et joyeuse, c'est l'amour et ses rêves enivrants et ses réalités brûlantes... L'avenir, c'est la vieillesse, les infirmités, la dégradation physique et morale, la lèpre de l'ennui et du regret... fi ! ne parlez pas de l'avenir, ma tante... cela vieillit..., cela donne des rides...

Et Daniel passa sur son beau front sa main fine et nerveuse, sur laquelle il s'appuya, — c'était sa pose favorite, — en disant d'une voix languissante.

— Rappelez vos souvenirs, ma tante, vous verrez que dans votre heureux temps

vous pensiez comme moi... cherchez, cherchez..

— Les jeunes filles ne rêvent pas comme les garçons, soupira Mme Desgranges.

— Bah !... soyez donc sincère une bonne fois !... A votre âge, morbleu ! on peut avouer ces choses-là... Voyons, ne vous souvient-il plus de ces émois de ces tourments délicieux, de ces palpitations ineffables, de ces tendres inquiétudes qui vous donnaient la fièvre et rendaient vos yeux si doux, humides, et brillants ?... Ah ! si vous eûtes jadis un bel amoureux ardent et passionné, si vous l'avez eu tremblant à vos pieds et prêt à mourir de joie pour un mot tombé de vos lèvres charmantes, dites-moi, ma tante, s'il aurait été bien reçu celui qui serait venu dans ce moment-là, vous parler de l'avenir ?...

Mme Desgranges resta une grande minute sans répondre, après quoi elle s'écria en se levant :

— Déjà sept heures !... la lampe doit être allumée au salon ; venez-vous faire un peu de lecture, ce soir ?

Daniel se leva à son tour, un peu désappointé. Il s'en vint néanmoins tout délibérément prendre la main de sa tante, et, la serrant plus tendrement peut-être qu'il n'eût fallu, la passa sous son bras. Puis il la conduisit au salon en marchant à tout petits pas et le dos courbé, affectant de se plier à l'allure chancelante de la vieillesse débile qu'il soutenait, laquelle précaution exaspéra prodigieusement notre malheureuse petite veuve et lui occasionna des mouvements nerveux dont maître Daniel savoura délicieusement le contre-coup.

Il l'installa dans son fauteuil, comme aux bons jours, prit, l'un après l'autre, ses pieds mignons qu'il posa sur un tabouret, ramena son châle autour d'elle, mais il s'assit tout contre sa jupe après avoir

choisi un livre qu'il posa devant lui.

Toutes ces attentions qui obligeaient Mme Desgranges à se sentir effleuré de la tête aux pieds par les mains câlines du jeune homme, ne laissaient pas que de la troubler et de lui donner une sorte d'inquiétude qui, — c'est une pure supposition, — n'était peut-être pas sans quelque charme.

Elle baissa beaucoup le voile de la lampe et s'enfonça dans son fauteuil, les coiffes rabattues, les mains cachées dans ses longues manches, comme une religieuse.

— Rentre dans ta coquille, va, pensait Daniel en ouvrant son livre, je t'obligerai bien à en sortir. Puis il commença d'une voix claire :

“Lettres d'Héloïse et d'Abélard, introduction...”

— Qu'est-ce que vous avez donc pris là ? s'écria Mme Desgranges en se redressant subitement. Voulez-vous bien remettre ce livre en place et en chercher un autre ?

— Pourquoi ma tante ? demanda, effrontément Daniel en la regardant à pleins yeux. Vous l'avez déjà lu, peut-être ?

— Non, reprit vivement Mme Desgranges ; mais votre oncle m'avait interdit cette lecture, et, la sachant mauvaise, je ne veux pas l'entendre.

— D'abord, ma tante, c'est une pure calomnie ; ces lettres sont fort belles et peuvent être parfaitement lues par tout le monde ; l'introduction seule, dans laquelle on raconte l'accident qui...

— Je vous dis que je ne veux pas de cette lecture Daniel !...

— Mais, ma tante, je ne lis pas, je parle... Je dis que je comprends jusqu'à un certain point qu'une toute jeune femme ne lise pas ce livre en compagnie d'un jeune homme, par exemple, mais il serait puéril qu'une femme de votre âge refusât d'en écouter la lecture à cause du malheur

d'Abél...

— Oh !... vous êtes insupportable !...
cria Mme Desgranges ; taisez-vous !...

— Mais, ma tante, c'est de la pruderie !

— Tant qu'il vous plaira

— Je passerai, si vous voulez, les endroits où l'on raconte comment le chanoine Fulbert eut la cruauté...

— Avez-vous fini, Daniel, ou je me lève !...

— Non pas, non pas, ma petite tante, je vais prendre autre chose.

Et le malin garçon s'en alla remettre ce livre en place et revint avec un autre qu'il ouvrit aussitôt.

— Racine ; celui-là ne vous effraie pas, j'espère ?

— Non, répondit ingénument Mme Desgranges.

— Bon ; oh ! écoutez, ma tante, les beaux vers ! Phèdre...

Et la lecture commença.

Daniel adorait cette tragédie. Il ne trouvait rien au-dessus du rôle de Phèdre dans toutes les créations de l'esprit humain. C'était pour lui le chef-d'oeuvre par excellence.

Daniel exprimait comme il sentait ; sa voix était des plus émouvantes ; et lorsque cette voix était mise, comme ce soir, au service d'une oeuvre belle et passionnée, elle empruntait à l'oeuvre le souffle entraînant dont le génie de l'auteur l'avait imprégnée et lui donnait, en retour, l'accent, la flamme, l'éclat, la vie...

C'était Phèdre elle-même qui murmurait à l'oreille son aveu criminel, lorsqu'il prononça d'une voix sourde et voilée ces mots entrecoupés :

Athènes me montra mon superbe ennemi ;
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais
[parler ;

J' sentis tout mon corps et transir et brû-
[ler.

Je reconnus Vénus et ses feux redouta-
[bles...

Mme Desgranges qui s'était peu à peu soulevée invinciblement attirée par cette parole superbe, et se penchait inconsciemment vers le lecteur, l'oeil dilaté, buvant du regard cette poétique et brûlante vision qui voltigeait sur les lèvres entr'ouvertes de Daniel, Mme Desgranges se laissa brusquement retomber sur le dossier de son siège et ferma les yeux. Le souffle ardent du jeune homme avait effleuré son visage, et il lui semblait avoir reçu, en plein coeur l'atteinte des feux redoutables qui consumaient la Phèdre antique.

Lui, la voyant s'éloigner, se rapprocha d'elle sans interrompre sa lecture ; et comme il savait presque par coeur ces beaux vers qu'il avait tant de fois relus, c'est à peine si ses yeux consultaient le livre ouvert devant lui ; ils se fixaient plutôt avec une effrayante intensité de passion et de délire poétique, sur ce visage pâle et tremblant qui s'efforçait de se soustraire à ses regards.

Le silence régnait autour de ce couple étrange. Les trilles lointains d'un rossignol arrivaient parfois à ses oreilles ou le cri subit d'un oiseau de nuit, qui rasait la fenêtre close, et c'était tout. La voix de Daniel vibrait et palpait dans le calme saisissant de cette vaste salle remplie d'ombre, et lorsqu'il s'interrompait pendant quelques secondes, d'une scène à l'autre, on n'entendait plus que le balancier de la pendule qui mesurait impitoyablement le temps précieux tombant goutte à goutte dans le passé.

Il y a des moments et des situations où tout ce qui vous entoure agit sur votre organisme à la façon de l'air qu'on respire

et vous prédispose en conséquence. Peut-être qu'au grand jour et au grand air Mme Desgranges eût entendu lire Phèdre sans être autrement émue qu'on ne l'est devant une splendide et émouvante oeuvre d'art ; mais, en ce moment, elle défaillait réellement ; elle sentait sa tête tourner, son cœur se gonfler ; elle avait positivement peur de faire une scène, j'entends une de ces scènes de sensibilité nerveuse qui sont comme un exutoire pour les sensations refoulées de la nature féminine.

Aussi, lorsque le jeune homme, arrivé à ce passage admirable où la Reine jette à Hippolyte le magnifique défi de cet amour fatal que Racine a su rendre immortel, lorsqu'il s'écria :

Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur : J'aime.

Mme Desgranges se redressa et posa sa main, qui frémit sensiblement sur le bras de Daniel en lui disant :

— Assez !...

Il y avait une telle expression de souffrance pudique dans ce mot, plutôt murmuré que prononcé, que Daniel laissa tomber son livre et s'empara de cette main qu'il retint avec force dans les siennes toutes moites et brûlantes.

Et ils restèrent ainsi silencieux, éperdus, ivres, inconscients, heureux et malheureux autant qu'on peut l'être en ce monde. Qu'auraient-ils pu se dire ? Ni l'un ni l'autre ne le savaient. Daniel pensait : Je la trouble, si elle pouvait m'aimer ! Berthe songeait : Comme il sait aimer !... Pourquoi ne suis-je pas aussi pauvre que lui ?...

Tout à coup elle leva les yeux vers le jeune homme et ce qu'elle vit dans son regard lui parut si étrange qu'elle eut un frisson de peur et retira brusquement, par un coup sec, sa main emprisonnée, puis, la frottant vivement avec l'autre comme

pour la réchauffer, elle prit un petit ton aussi dégagé que possible pour lui dire :

— C'est très joli : mais cela fait mal à mes nerfs. Il faut songer que je n'ai plus la force que j'avais à vingt ans ; je suis aujourd'hui une vraie poule mouillée, la musique me fait pleurer et la poésie m'arrache l'âme. Bah ! je ne suis bonne qu'à faire du tricot...

Daniel se leva à ces mots ; son visage était bouleversé et l'amertume d'un sourire dédaigneux plissait sa lèvre. Il avait presque espéré un mouvement de franchise, un élan, une surprise même, et c'était une nouvelle raillerie qu'on lui jetait cruellement au visage.

— Vous avez raison, dit-il, en donnant à sa voix tout le mordant dont elle était susceptible ; une autre fois je vous lirai *La Cuisinière Bourgeoise*.

Puis il s'inclina et sortit.

— Impertinent !... s'écria Mme Desgranges en montrant le poing à la porte qui venait de se refermer sur lui. Attends un peu que je t'envoie dans l'Anjou, et tu sauras alors si c'est la *Cuisinière Bourgeoise* que je veux qu'on me lise... Oui, tu sauras que j'ai un cœur aussi ardent, aussi impressionnable que le tien ; que je suis femme et que je vibre... Mais à quoi cela servira-t-il ? Ta fierté ne veut rien de moi... C'est bon, c'est bon, j'irai au couvent.

Et la pauvre petite veuve s'en alla le cœur bien gros se débarbouiller et peigner ses beaux cheveux en attendant que les ciseaux monastiques les fissent tomber à ses pieds.

— Décidément, murmura Daniel en s'accoudant à sa fenêtre, et prenant les étoiles à témoin de sa douleur, décidément elle ne m'aimera jamais et je suis bien malheureux. Elle n'aspire qu'à se débarrasser de moi et je l'inquiète sans la troubler. Elle me déteste peut-être, qui sait ?..

Eh bien ! je la mettrai au supplice alors, car elle les subira, mes tendresses, soi-disant filiales !... Au reste, fit-il d'un ton farouche j'y trouve mon compte, moi... C'est lâche, c'est possible ; mais je l'aime après tout... Oh ! je l'aime comme un fou... et ma foi... qu'elle prenne garde à elle !...

Et sur ces belles résolutions, il alla se coucher.

* * *

Plusieurs jours se passèrent dans une extrême agitation de part et d'autre. Mme Desgranges avait proposé plusieurs fois le voyage dans l'Anjou qui avait été poliment ajourné par Daniel, et la pauvre petite veuve était excédée de son rôle. Martyrisée par les tendresses de son neveu, par ces caresses chastes mais vives qui troublaient profondément ses méditations religieuses, et ne voyant point d'issue à cette situation embarrassante, elle ne savait plus que faire d'elle et de ses soixante ans, lorsque les événements vinrent d'eux-mêmes lui imposer une solution.

Un soir, après dîner, elle s'était rendue au jardin seule et fort abattue. Toute sa pétulante gaieté l'avait abandonnée. Elle marchait languissamment, d'un pas inégal et rêveur. La lune qui se levait jetait son ombre devant elle et quelle ombre !... une masse épaisse, fagotée, au contour disgracieux, dont la vue lui arracha soudain un cri de colère. Elle l'aurait battue si on pouvait battre une ombre. Quoi ! c'était donc là ce qu'elle avait fait de cette silhouette élégante aux lignes fines et sveltes qui se dessinait jadis sur le sable blanc de l'allée et qui bondissait à ses côtés dans ses promenades folâtres !... Faudrait-il qu'elle gardât éternellement, comme une malheureuse princesse des contes de fée, la forme hideuse que son mauvais

génie lui avait donnée ?... Elle avait bien certainement perdu l'esprit le jour où il lui prit fantaisie d'enfermer sa belle jeunesse, comme on enferme un joyau précieux qu'on veut soustraire aux convoitises, dans cet écrin sombre et lourd qu'elle n'osait plus ouvrir ! Mais aussi que ne l'avait-il pas devinée, lui !... pensait-elle. Et je crois qu'elle pensait aussi en ce moment, qui s'il avait tenté l'effraction de cet écrin mystérieux, elle lui aurait peut-être pardonné cette violente délivrance.

Il est vrai que ce soir elle était fort troublée et ne raisonnait pas aussi sagement qu'à l'ordinaire. On a des jours comme cela, et ces jours-là, il est prudent à une femme de s'enfermer tranquillement chez elle et de n'ouvrir sa porte à quiconque, fût-ce même à l'ange Gabriel en personne séraphique. Malheureusement, au lieu d'être chez elle, Mme Desgranges était dehors et en pleine débauche de printemps. On touchait à l'été : c'est une saison fort dangereuse. Il y a dans l'air une avalanche de sève, de germes gonflés et prêts à éclore de poussière fécondante, de fluide vital, tout cela humecté de vapeurs attiédies, imprégné du parfum des fleurs en pleines exhalaisons amoureuses, roule, pèle-mêle, dans l'espace, comme un torrent à la fonte des neiges. Le soleil de juin précipite ces dégels et il est rare qu'il n'arrive pas, à ces époques-là, quelque accident mémorable.

Mme Desgranges, attaquée par tous ces ennemis invisibles, regardait vaguement autour d'elle ; elle aurait presque demandé : — Que me veut-on tant elle se sentait tourmentée. Quelque effort qu'elle fit pour se contenir, son cœur lui échappait ; il se dilatait, s'ouvrait, s'épanouissait largement comme ces belles roses à cent feuilles qui renversent éperdument leurs pétales empourprés.

Pour réagir contre cet épanouissement

intime, elle s'enveloppa étroitement dans sa robe noire et se blottit dans un coin du cabinet de verdure qui était au bout de la grande allée, sur la lisière du bois.

Mais voilà qu'un parfum se mêla aux senteurs pénétrantes des pins et vint faire tressaillir Mme Desgranges : on fumait non loin d'elle. Daniel qui semblait suivre ses traces ; car il marchait le long de l'allée qu'elle avait parcourue et se dirigeait comme elle vers le pavillon rustique.

Il parut surpris et joyeux de la rencontrer là.

— Je vous cherchais, tante Berthe, lui dit-il.

— Il fait très beau ce soir, s'empressa de dire Mme Desgranges d'une voix mal assurée.

— Très beau !... exclama le jeune homme ; il va faire une nuit endiablée... mon pouls marque déjà quatre-vingt-dix pulsations à la minute.

— Vous avez la fièvre ?... fit la jeune femme avec une apparente ingénuité.

— Oui, une fièvre pour laquelle Molière avait inventé un médecin.

— Vous aimez beaucoup Molière ?... se hâta de dire Mme Desgranges.

Mais Daniel n'était pas d'humeur en ce moment à faire de la littérature. Il prit un petit tabouret de jonc et s'installa tranquillement aux genoux de Mme Desgranges, appuyant sur elle ses bras, puis son front.

— Oh ! tante Berthe !... dit-il alors d'une voix qui, en effet, sentait terriblement la fièvre, j'ai soif de rêve, de folie, d'amour, de divagation ce soir... ma petite tante chérie, laissez-moi divaguer...

Mme Desgranges était tout éperdue : ses résolutions ne tenaient plus debout ; sa vaillance battait de l'aile... à la façon des colombes : son courage expirait...

Elle eut cependant une dernière convulsion de bravoure et si près du périlleux

aveu qu'elle sentait monter à ses lèvres, elle eut encore la force de crier avec une feinte colère qui n'était qu'un prodigieux effort :

— Eh ! monsieur !... on ne divague pas avec une vieille femme !...

— Je vous demande pardon, ma tante, riposta le jeune homme que froissait sensiblement cette cruelle ténacité ; on ne divague pas pour une vieille femme, mais on divague avec, ce n'est même qu'avec elle seule que l'on peut divaguer parce qu'on le fait sans ridicule et sans danger.

Cela dit, il saisit les mains de Mme Desgranges qui ne souffla mot, et les mit tout résolument à portée de ses lèvres, sur lesquelles il les appuya si fréquemment en commençant le chapitre premier de son discours, qu'il en perdit bientôt le fil et l'interrompit tout net.

La jeune femme était immobile la réponse de Daniel l'avait blessée, mais rassurée en même temps contre lui, sinon contre sa propre faiblesse.

Celle-ci grandissait, au contraire, en raison de la sécurité relative que lui inspirait le dédain du jeune homme pour sa prétendue vieillesse.

Elle s'abandonna donc avec une sorte de lassitude très douce à cette brûlante causerie à deux, lassitude dominée cependant par un vague sentiment de crainte.

La nuit s'avavançait ; le ciel était d'un bleu intense, presque flamboyant sous l'irradiation perpétuelle des étoiles.

Le calme se faisait dans le bois et dans les herbes, vaguement éclairées, ça et là, par les lucioles amoureuses.

Le silence était devenu si profond que Mme Desgranges, qui entendait palpiter le souffle irrégulier de Daniel, ne pouvait dissimuler au jeune homme les battements précipités de son propre cœur.

Encore une musique dangereuse que ce diable de rappel battu à une heure indue !

Cette agitation qui, d'après les idées de Daniel, révélait chez sa tante plus d'effroi que de trouble réel, l'agaçait, et, pour se venger, il voulut lui faire comprendre qu'il sentait qu'elle avait peur.

— On dirait que vous tremblez, lui dit-il, auriez-vous froid ?

— Non..., oui..., balbutia Mme Desgranges, peut-être bien...

— A moins..., fit-il en lui serrant les mains, que ce mouvement nerveux qui vous secoue en soit dû, à mon importunité...

— Oh ! non ! se récria la pauvre petite femme, pourquoi donc ?...

— Je ne sais pas, mais je crois que votre nature est réfractaire aux épanchements, aux caresses. Votre coeur semble les repousser comme votre main.

... Les caresses d'un enfant sont douces, il me semble à toutes les femmes... et ne suis-je pas un enfant pour vous, dites ?...

En achevant ces mots, il roula doucement sa tête sur les genoux de Mme Desgranges avec une véritable câlinerie enfantine et lui baisa les doigts, l'un après l'autre, sur l'arc poli de ses ongles roses.

— Un enfant terrible..., murmura-t-elle.

— Parce que vous ne m'aimez pas..., fit-il d'un air de maussaderie charmante. Si vous m'aimiez, je serais docile, soumis, obéissant, et je vous... je vous conteraï toutes mes folies !... s'écria-t-il subitement en changeant de ton, et que j'en aurais long à vous dire...

— Merci bien !... répliqua sèchement Mme Desgranges.

Mais lui, sans paraître avoir entendu et riant en dessous :

— Voyez-vous, tante Berthe si vous voulez, vous seriez ma confidente et je vous dirais tout... tout..., car une femme de votre âge peut tout entendre et doit tout

pardonner... Tenez, je vous dirais, par exemple.

— Mais je n'ai que faire de vos confidences !... cria presque la pauvre femme qui eut un brusque mouvement pour se dégager et se lever, mais sans le moindre succès, car le charmant gamin, qui était appuyé sur elle, la prit doucement par la taille et l'obligea fort bien à reprendre sa place.

Oh ! qu'elle souffrait et comme elle eût pleuré de bon coeur si elle eût été seule !

Mais elle n'était pas seule, hélas ! un bras souple et nerveux l'enlaçait, une haleine brûlante courait sur ses mains, des lèvres humides becquetaient ses poignets et quelque peu plus haut, sous les longues manchettes.

Quel supplice !... Et ne pouvoir s'enfuir, et n'oser pas se plaindre !... ,

— Oh ! c'est le dernier jour, pensait-elle, que nous passons ensemble... Il faut en finir à tout prix !... Qu'il aille donc à ses amours... l'ingrat !...'

— Hélas ! pensait Daniel, elle ne jettera pas son masque... elle me hait... je suis bien malheureux !...

Et le grillon chantait à leurs pieds dans les herbes en fleurs, et la nuit brillante les inondait de sa silencieuse lumière ; et la brise palpitait comme une aile doucement étendue, sous laquelle ils eussent été blottis.

Mme Desgranges fit un effort pour raffermir sa voix, où tremblaient des larmes refoulées :

— Il faut vous décider à partir pour l'Anjou, Daniel, il le faut... c'est urgent, et... demain...

— Oh ! pas demain, je vous en prie... je vous en supplie, s'écria le jeune homme en soupirant douloureusement, puis il ajouta, comme malgré lui : Encore quelques jours, et puis... tout sera fini à jamais !...

— Vous vous plaisez donc beaucoup à Haute-Combe ?... fit Mme Desgranges, un peu surprise de cet accent désolé.

Tout à coup, elle tressaillit :

— Au fait, c'est vrai, c'est ici le berceau de votre famille... C'est ici... chez vous !... Ne vous tourmentez pas, Daniel, ajouta-t-elle avec amertume, vous y reviendrez... quand je n'y serai plus..

Le jeune homme fit un mouvement.

Vous y reviendrez, continua Mme Desgranges d'une voix plus vibrante, et vous y conduirez sans doute, un jour, quelque jeune épouse chèrement aimée, vous l'amènerez ici... un soir...

Elle s'arrêta ; ses paroles étaient saccadées, brèves, mais si émues que le jeune homme surpris, leva les yeux vers elle : quelques larmes glissaient le long de ses joues et tombaient toutes brillantes sur ses mains enlacées aux mains de Daniel, qu'elle serrait sans en avoir conscience. Elle reprit :

— Vous la ferez asseoir là... Où je suis, vous vous mettrez sur ce même tabouret... et vous lui direz...

— Quoi ?... murmura le jeune homme haletant.

Mais Mme Desgranges ne parlait plus. Elle regardait fixement devant elle, comme si le tableau qu'évoquait son imagination eût été réellement devant ses yeux. Ses lèvres tremblaient.

Alors Daniel se laissa glisser à deux genoux et l'entoura de ses bras ; une sorte d'espérance venait de jaillir de son cœur comme une source vive ; il en était inondé et ébloui.

— Je lui dirai... continua-t-il doucement : Ma bien-aimée, je t'aime, aime-moi... et nous répèterons cette hymne éternelle tant qu'elle sera Elle et que je serai Moi... Elle vivra blottie dans mes bras comme dans un nid...

...Je l'envelopperai de mes caresses,

chacun de ses jours, sera une fête nouvelle...

...Et nous irons ensemble, la main dans la main, courir dans les bois et nous y oublier pendant de longues heures à jouer sur le gazon comme des enfants heureux, ou des amants éperdus !...

...Un jour, nous conduirons sur la mousse attiédie les pas chancelants d'un petit être nouvellement éclos, qui se sera éveillé à la vie au bruit charmant de nos baisers...

...Alors, ce lieu-ci sera l'Éden, et l'Ève...ce sera...

Mme Desgranges écoutait et ne respirait plus ; mais Daniel se tut... Le cœur de la pauvre femme se serra affreusement.

— Vous m'avez fait mal, monsieur... murmura-t-elle d'une voix éteinte, laissez-moi m'en aller...

Daniel se releva et s'écarta respectueusement, avec toute la courtoisie d'un duelliste qui vient de faire sauter l'épée à son adversaire.

Mme Desgranges passa rapidement devant lui et s'élança dans l'allée avec une telle vivacité, que Daniel, qui la suivait discrètement, la perdit presque de vue.

Alors il pressa le pas.

En l'entendant se rapprocher, la jeune femme affolée se mit à courir, quand soudain elle poussa un cri et tomba ; son pied avait tourné et elle s'était blessée.

Toute gémissante, elle essaya de se relever, lorsque Daniel l'enleva lestement dans ses bras et prit sa course par une allée latérale vers un bassin qui miroitait sous la lune à l'extrémité du jardin.

Arrivé là, il ploya un genou sur le bord, dans l'herbe haute, et s'assit doucement sur l'autre la pauvre petite créature qui se plaignait tout bas.

Puis en dépit de sa rétivité, il détacha délicatement sa pantoufle, tira discrète-

ment le bas qui glissa et mit à nu le plus délicieux petit pied qui ait jamais trotté dans la cervelle d'un amoureux.

Ce pied mignon, cambré, blanc, veiné de bleu, avait une longue déchirure produite par un caillou tranchant, qui traversait toute la cheville et traçait un sillon rouge d'où s'échappait un ruisseau de sang.

A cette vue, Daniel devint tout pâle, et il se pencha si fort pour examiner la blessure qu'on eût dit qu'il voulait l'étancher avec ses lèvres.

Mme Desgranges, confuse se raidissait contre cet examen et poussait de petits cris plaintifs pour se donner une contenance, tandis que d'une main elle tenait sa robe baissée et collée à sa jambe.

Mais l'autre — hélas ! les lois de l'équilibre l'exigeaient — était passée autour du cou de Daniel et s'accrochait à lui.

Doucement et avec une précaution infinie le jeune homme plongea peu à peu ce pied charmant dans l'onde brillante, où, sur un lit d'azur, dormaient toutes les étoiles.

Il la plongea jusqu'au-dessus de la cheville et le bord de la robe trempa dans l'eau. Mais elle devint toute frissonnante au contact de cette fraîcheur vive, et pour la réchauffer, le jeune homme la serra plus fort contre sa poitrine.

Il la tenait près de lui, comme on tient un enfant ; il la berçait presque et lui parlait tout bas ce doux langage câlin qui est à l'âme ce que le baiser est aux lèvres, une caresse et un apaisement.

Et Berthe, vaincue, et blessée, livrée sans défense à la magnanimité de son vainqueur, semblait oublier peu à peu les conditions et les péripéties de la lutte : tout s'effaçait dans sa pensée, comme dans une brume confuse.

Qui aurait pu dire la place que tenait à cette heure la sévère réalité dans son âme

charmée par le plus doux des rêves !. Ils pouvaient se croire et peut-être bien qu'ils se croyaient seuls dans la nature.

Le silence, l'espace, la solitude les environnaient. D'un côté, les bois, masse indistincte et noire ; de l'autre, une immense perspective noyée dans l'opaque vapeur des nuits, et sur eux, autour d'eux, le bleu profond de l'infini et le scintillement mystérieux des astres.

Au loin, la maison aux volets clos était silencieuse : près d'eux les fleurs endormies se penchaient mollement sur leurs tiges et ne les regardaient même pas ; ils étaient seuls, biens seuls, et si près l'un de l'autre, que leurs coeurs se confiaient tout bas leurs secrets mais ardents désirs.

Il y a une splendide sérénité dans une solitude aussi complète.

L'âme la plus craintive s'ouvre doucement ; les doutes, les regrets, les effrois, les remords, tristes bagages de l'homme dans la vie réelle, ne passent pas le seuil de cet infini.

Il semble que rien n'existe si ce n'est l'immensité où l'on est perdu et l'être avec lequel on vogue sur cette mer sans rivage.

On a un sentiment très vif de son infinité, du peu que l'on est ; on se sent écrasé, et cet écrasement est doux parce qu'il anéantit l'orgueil et ne laisse subsister que l'affinité, c'est-à-dire l'amour.

On sent que l'on n'est rien et que pour exister il faut s'unir et se compléter...

Daniel et Berthe se parlaient tout bas ; ils se disaient des mots dépourvus de signification apparente, mais qu'ils comprenaient sans se les expliquer.

— Vous souffrez !... disait-il.

— Oh ! oui...

— Moi, je suis bien heureux... n'est-ce pas ?

— Moi aussi... répondait-elle, le regard noyé...

Lui. - Rentrons, dis ?...

Elle, (en frissonnant.) — Oh ! non !..

Lui. — Si...

Elle. — Pas encore...

Lui. — Pourquoi ?...

Elle. (balbutiant.) — Je ne veux pas...

En conséquence, il se leva, et mettant dans sa poche la pantoufle et le bas, il souleva la jeune femme, qui cacha son visage dans sa poitrine, et prit doucement le chemin de la maison.

Il allait doucement pour ne pas l'éveiller de son beau rêve. Le pied blessé pendait tout ruisselant et semait des perles liquides sur le sable qui les buvait.

Les manches de la robe avaient glissé et étaient relevées jusqu'aux épaules parce qu'elle avait jeté ses bras autour du cou de Daniel, qui appuyait sa joue sur le satin éblouissant de l'un d'eux.

Et il marcha d'un pas très lent, cadencé comme une strophe et rythmé comme une phrase mélodique, jusqu'au vestibule qu'il franchit.

Il monta l'escalier sans faire crier aucune marche, il traversa un long corridor sombre et s'arrêta devant une porte sous laquelle filtrait un faible rayon de lumière.

Il poussa cette porte ; à l'aspect du nid rose et blanc doucement éclairé, par une veilleuse suspendue qui s'offrait à son regard encore tout rempli de la nuit d'où il sortait, il éprouva comme une subite défaillance et ses bras fléchirent.

La jeune femme effrayée de cette légère secousse se souleva craignant de tomber et l'étreignit plus vivement.

Ce mouvement était de l'effroi, Daniel le prit cette fois pour de l'amour et il entra.

Il hésita d'abord et regarda autour de lui dans ce fouillis de tentures et de chiffons, puis il alla droit à une chaise longue, sur laquelle était jeté un peignoir de

dentelles, constellé de noeuds de ruban pourpre, qu'il écarta en souriant, et y déposa doucement l'imprudente rêveuse.

Son bras encore passé autour de sa taille ne s'en éloigna pas ; il resta à deux genoux près d'elle, immobile comme la berceuse qui vient de coucher l'enfant bien-aimé et n'ose s'en éloigner dans la crainte qu'il ne s'éveille.

Il murmurait à son oreille la douce chanson qui appelle non pas le sommeil des sens, mais l'oubli, ce sommeil de l'âme et, comme un refrain, la délicieuse mélodie de baiser revenait sans cesse à ses lèvres... Berthe rêvait toujours...

Daniel se releva silencieusement et, sur la pointe du pied, s'approcha de la porte ; elle était largement ouverte et par cette baie noire et froide, toute l'ombre du dehors semblait faire irruption.

Déjà sa main poussait le battant et cherchant la clef, lorsqu'il se recule vivement et se jeta en arrière en s'écriant d'une voix basse et irritée :

— Trop tard !... ,

En ce moment une lumière émergeait de l'ombre ; protégée par les doigts écartés de Catherine, qui s'avança rapidement l'oeil inquiet, et entra résolument dans la chambre de sa maîtresse.

Dès qu'elle l'eut aperçue couchée sur sa chaise et sans mouvement, elle fit un grand geste ; mais quand ses regards rencontrèrent ce pied nu traversé d'une raie sanglante, la bonne femme poussa un cri et jetant sa lampe sur un meuble courut prendre ce pied dans ses vieilles mains tremblantes.

Mme Desgranges se souleva lentement, l'oeil alourdi, les joues brûlantes, et regarda vaguement autour d'elle. La porte de sa chambre était close et elle était seule avec Catherine...

La jeune femme passa les mains sur son front à plusieurs reprises, puis son regard

se dilata, prit une expression d'épouvante et un frisson secoua tout son corps.

— Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse ?... cria Catherine, qu'avez-vous ?

La poitrine oppressée, tremblante, hors d'elle, Mme Desgranges, qu'envahissait subitement un violent délire, arracha soudain ses vêtements, déchira ses coiffes, mit en lambeau, ses derniers voiles ; et, criant follement des choses étranges, elle vint tomber toute trébuchante sur sa couche, où elle s'étendit haletante et roulée dans sa magnifique chevelure dénouée...

Toute la nuit la fièvre persista, sans sommeil et sans répit ; mais, au matin, elle s'apaisa, puis disparut, et le calme de la fatigue vint engourdir et baigner d'un doux repos ce beau corps qu'une nuit d'orage avait brisé.

* * *

Catherine dormait la tête appuyée sur le pied du lit de sa maîtresse, les mains jointes dans l'attitude de la prière ou le sommeil l'avait surprise.

Le jour était haut, Mme Desgranges s'éveilla. Elle était extrêmement pâle et ses yeux semblaient agrandis par le cercle noir qui les entourait.

Son regard se posa sur la vieille femme, et, elle rougit en cachant son visage dans ses mains.

— Sans elle !... murmura-t-elle avec une confusion indicible...

Pour ne pas l'éveiller, elle glissa doucement hors du lit et essaya d'appuyer son pied blessé.

La douleur était faible ; elle chaussa ses mules de satin et fit quelques pas autour de sa chambre.

— Je pourrai partir, fit-elle d'un air résolu, et je partirai...

Elle s'enveloppa dans un très long peignoir de mousseline que s'attachaient le

cou jusqu'aux pieds des noeuds de satin rouge.

Elle peigna ses cheveux qui bouclaient naturellement lorsqu'ils étaient libres, et ramena autour de son front une multitude de boucles folles qu'elle attacha avec un ruban de même nuance que ses noeuds.

Sa chevelure resta flottante et se tordit en lourds anneaux sur ses épaules.

Après quoi, elle plongea son visage et ses mains dans une eau parfumée ; et lorsqu'elle s'arrêta devant sa glace où elle se contempla longuement, il ne lui restait d'autre trace du passage de la fièvre que l'éclat intense de son regard et un peu de pourpre aux lèvres.

Elle se trouva très belle et sourit tristement ; Catherine dormait encore.

Lorsqu'elle s'éveilla, midi sonnait, et Mme Desgranges était entourée de cartons épars, de tiroirs ouverts de chiffons qu'elle pliait et rangeait dans des malles déjà presque remplies.

Sur un fauteuil, une toilette de ville et un petit chapeau entouré d'un voile de gaze blanche annonçaient un prochain départ.

— Madame va en voyage ?... s'écria la vieille femme en se frottant les yeux que troublaient aussi fort la surprise qu'un restant de sommeil.

— Oui, ma bonne.

Et Mme Desgranges se détourna pour ne pas laisser voir l'émotion que lui causait cette séparation qui devait être éternelle.

— Mais madame est malade !...

— Cela est passé.

— J'accompagnerai madame ?

— Non, articula faiblement la jeune femme dont les yeux se remplirent de larmes.

La vieille bonne la regarda et secoua silencieusement la tête ; elle tournait son pouce et ouvrit la bouche pour poser une

question qui semblait la tourmenter ; mais elle n'osa pas et quitta la chambre en essayant furtivement ses joues où quelques pleurs avaient coulé.

Restée seule, Mme Desgranges soupira.

— Oh ! oui, je pars, fit-elle avec une énergie qui semblait bien vive pour n'être pas factice... Il était visible qu'elle excitait son courage, sentant peut-être au trouble de son cœur que la défaillance était proche.

“Certes, il faut que je parte ! malheureuse, j'étais perdue !.. Oh ! quelle nuit ! qu'il était doux... et quel charme dans sa voix caressante.. Rêves bruyants !.. non, non, je ne m'exposerai plus à vos dangereuses ivresses !..

“Que me disait-il donc ?... se prit-elle à penser tout à coup en laissant tomber dans ses mains son front troublé...

Il revenait à Mme Desgranges le souvenir d'un mot murmuré fréquemment, d'une exclamation passionnée, d'une phrase interrompue... ; mais elle ne pouvait parvenir à se rappeler si Daniel lui avait dit qu'il l'avait devinée sous ses coiffes et son masque...

Qu'il l'eût devinée ou non, elle était bien certaine qu'il ne lui avait pas dit : Voulez-vous être ma femme ? Tout, excepté cela...

Elle frissonna de colère, cette fois.

— Impertinent... audacieux !.. cria-t-elle dans son indignation honnête ; oh ! oui, va, je mettrai un abîme entre nous... car...

Et elle ajouta avec une ingénuité adorable :

— Car je t'aime trop pour te revoir...

— Madame !... s'écria Catherine toute suffoquée en se précipitant dans la chambre, voilà M. Daniel qui part aussi ; vous ne voyagerez pas ensemble, j'espère !..

— Daniel part !... s'écria Mme Desgranges ; où va-t-il ?..

— Madame ne le sait donc pas... exclama la vieille avec une satisfaction visible ; elle ajouta alors plus tranquillement :

“Monsieur fait demander à Madame si elle veut bien le recevoir ; il a fait descendre ses malles et a dit à Giraud d'atteler... On attelle...

Le jeune femme fléchit et s'appuya sur l'épaule de Catherine.

— Où va-t-il ?... répéta-t-elle.

— Est-ce qu'on peut savoir !.. Il a l'air d'un fou !... quand il a sonné et que je suis entrée chez lui, j'ai cru qu'il allait me jeter par la fenêtre... son lit n'est pas défait, il est blanc, comme un linge, avec des yeux, des yeux !..

On entendit dans la cour le roulement d'une voiture ; Mme Desgranges jeta un cri déchirant :

— Il part, il part !... courez, dites-lui l'attendre, je veux le voir !..

En disant ces mots, elle poussa hors de la chambre la vieille bonne qui se précipita dans l'escalier en criant du haut de sa tête :

— Monsieur !... Monsieur !... ah ! je savais bien, moi, que tout cela finirait mal.

Mme Desgranges s'élançait pour la suivre, lorsqu'elle s'arrêta, s'apercevant qu'elle était à peine vêtue ; et elle songea rapidement que si par hasard Daniel ne l'avait pas devinée, il lui fallait s'expliquer immédiatement si elle s'offrait à sa vue dans son costume habituel.

Elle hésitait cependant et le cœur lui sautait à l'idée de s'affubler encore.

Elle parut même y renoncer ; un éclair brilla dans ses yeux ; elle regarda ses bras et ses épaules nus sous la fine dentelle, et toute frissonnante de son audacieuse pensée, elle franchit la porte le front haut et le défi aux lèvres.

Quand soudain elle rentra dans son appartement avec un singulier sourire, et,

prenant un ample et long vêtement de voyage, elle s'en enveloppa lestement de la tête aux pieds, rabattit le capuchon sur son visage et jeta sur le tout un châle de dentelle qu'elle noua sous son menton en descendant rapidement l'escalier.

Lorsqu'elle entra en courant dans le salon, Daniel, un manteau sur le bras, son petit sac passé en sautoir autour de lui, l'attendait, debout et sombre, au milieu de l'appartement.

En s'apercevant, les deux jeunes gens rougirent et détournèrent les yeux. Mme Desgranges passa toute chancelante devant son neveu et elle alla se jeter dans son grand fauteuil, sans force et sans voix.

Le jeune homme l'examinait avec attention et souriait imperceptiblement.

Je prends congé de vous, madame, lui dit-il avec une solennité dans l'accent qui fit tressaillir la jeune femme.

Elle murmura :

— Où allez-vous ?

— Je ne sais... le plus loin possible..

— Vous reverra-t-on... balbutia-t-elle.

— Jamais !

— Pourquoi?... dit-elle alors en le regardant avec désespoir.

Lui ne répondit pas ; mais il la regarda à son tour, et son regard était bien expressif, car Mme Desgranges baissa la tête avec une inexprimable confusion.

— Vous voyez bien qu'il faut que je m'éloigne... dit-il alors avec sa douce voix de charmeur qui alla bouleverser la pauvre petite créature.

Elle reprit d'un ton qui suppliait :

— Ne pourrai-je au moins savoir où vous serez ?...

— Le saurai-je moi-même !... aujourd'hui, ici... demain, là !..

— Alors, fit-elle en prenant son courage à deux mains, il faut que je vous parle en ce moment même ; écoutez-moi, Daniel.

Le jeune homme se rapprocha un peu, et une vive émotion courut sur son visage.

Non moins émue que lui, Mme Desgranges ne savait par où commencer ses aveux.

Elle hésitait, elle cherchait un mot, une phrase, elle pâlisait et rougissait ; ses lèvres entr'ouvertes se refermaient soudain. Elle semblait prête à parler, puis se taisait encore.

Et Daniel crispait ses mains, en se retenant au bord de la table ; il faisait de violents efforts pour rester calme ; tout son cœur s'élançait au-devant des paroles si longtemps attendues et qu'il voulait lui arracher. C'était là sa vengeance.

Tout à coup, Mme Desgranges parut changer de résolution : elle devint plus tranquille et regarda son neveu presque froidement.

— Vous ne savez peut-être pas, Daniel, dit-elle enfin, que, lorsque votre oncle m'épousa, j'étais orpheline et sans fortune.

Il me donna tout son bien et déshérita ainsi pour moi, une étrangère, sa véritable famille, c'est-à-dire votre père et vous.

J'avoue que cette circonstance me toucha peu alors : je ne vous connaissais pas, et c'est à peine si j'avais entendu parler de vous.

— Mais depuis que je vous ai vu, j'ai compris que je ne pouvais rester en paix moi-même si je ne restituais au moins une partie de ces biens, que je considère comme indûment acquis du caprice amoureux d'un vieillard...

Elle débita cela tout d'un trait, et n'aurait point interrompu son discours, si Daniel n'avait fait un mouvement de colère et d'indignation en frappant du pied.

Mais Mme Desgranges lui imposa silence d'un geste, et, élevant la voix :

— J'espère, fit-elle avec hauteur, que je suis seule juge des susceptibilités de ma conscience.

Chacun entend l'honneur à sa façon ; celle-ci est la mienne. Je le répète, je ne saurais garder la propriété de Haute-Combe, qui, depuis tant d'années appartient à la famille Desgranges et doit passer, de père en fils, à chacun de ses descendants.

Cette maison est à vous, j'y suis en étrangère, en intruse, et, je veux en sortir !... J'ai donc fait rédiger un acte de donation de ce domaine, et cet acte n'attend plus que votre acceptation...

— Au reste, ajouta-t-elle vivement, en voyant que Daniel se dirigeait vers la porte sans lui répondre, au reste, vos scrupules tomberont vite quand vous aurez entendu ce qui me reste à vous dire, si toutefois vous voulez bien m'écouter encore.

Le jeune homme s'arrêta, à demi tourné, d'un air de résignation polie.

— On ne refuse pas l'héritage d'un mort... ; continua Mme Desgranges d'une voix un peu tremblante.

Et comme Daniel se retournait vivement en faisant un pas vers elle, la pauvre petite veuve ajouta en soupirant :

— Et c'est presque une morte qui vous supplie d'accepter ce legs, monsieur Desgranges, car, si vous le refusez, il ira avec le reste à la communauté, où je me rends aujourd'hui même pour prendre le voile.

— Vous !... s'écria le jeune homme avec explosion.

— Que voulez-vous... murmura-t-elle tristement, je n'ai pas de famille je n'ai plus d'amis. Je suis exposée, seule, à tous les ennuis et... à tous les dangers, ajouta-t-elle plus bas. Personne ne m'aime... Je disparaîtrai de ce monde sans y laisser l'ombre d'un souvenir...

Daniel se taisait ; mais sa pensée courait, brûlante, autour de ce petit être bizarre et charmant, dont il essayait en

vain de pénétrer la nouvelle fantaisie.

Il était loin de croire que la jeune femme était sincère ; mais ce qu'il ignorait surtout, c'est qu'elle lui supposait l'absurde dessein de repousser une union qu'il appelait au contraire de tous ses vœux.

Il se rapprocha de la table qui les séparait et commença, d'un ton un peu léger :

— Voyons, ma chère tante, je ne veux pas que nous nous séparions brouillés. Comprenez-moi bien, et ne me gardez pas rancune. Vous avez votre fierté, j'ai mon orgueil. Or, je n'admets pas, et le monde est d'accord avec moi pour ceci, qu'un homme se laisse offrir par une femme, à titre de... cadeau, une fortune comme celle dont vous voulez me gratifier, sous l'apparence d'une restitution dont je conteste absolument l'obligation. Chacun est libre de son bien ; mon oncle a disposé du sien en votre faveur ; il vous appartient légitimement ; c'est donc une charité que vous voulez me faire...

... Oh ! ne vous fâchez pas pour ce mot ; je vous sais gré de votre bonne intention, mais, franchement, je ne puis accepter.

— Vous me direz, mais on voit souvent dans le monde une femme riche, fort riche, faire la fortune d'un homme intelligent, mais pauvre.

... D'accord ; mais c'est en l'épousant. Le mariage seul permet à l'homme qui apporte, lui, en dot, ses qualités intellectuelles qui sont productives, d'accepter d'une femme des richesses dont il est momentanément dépourvu...

— Eh quoi !... s'écria Mme Desgranges, qui écoutait de toute son âme et tremblait d'une joie immense, eh quoi !... n'avez-vous pas dit un jour, ici même, à M. du Repaire, que vous n'épouseriez jamais une femme riche, ne l'étant pas vous-même ?... que vous ne voulez pas vendre votre jeunesse...

— ...A une vieille femme, c'est vrai, riposta le jeune homme, car c'est de vous, ma tante, et je vous en demande pardon, qu'il était question en ce moment.

— Ainsi donc, murmura-t-elle en tordant son fichu de dentelle dans ses doigts impatients, ainsi... vous... épouseriez..

Daniel écoutait avec un suprême ravissement cette voix dont le trouble lui promettait toutes les joies rêvées.

— Oh ! qu'il se contenait pour ne pas courir à elle et lui crier : Je t'aime... et je ne t'ai pas vue... et je veux te voir!..

Mais elle balbutiait et n'achevait pas.

Alors il se pencha et lui dit avec passion :

— Cela est si vrai, tante Marthe, que si vous, par exemple, vous n'aviez pas soixante ans... eh bien !...

—Eh bien? fit-elle en le regardant, surprise de n'être pas encore devinée.

— Oh ! ma chère femme, s'écria-t-il tout éperdu, comme je vous aimerais !...

Comme il achevait ces mots, épiait d'un oeil avide les mouvements de Mme Desgranges qui fourrageait sa toilette, celle-ci se débarrassa d'un mouvement rapide de son enveloppe sombre et s'élança vers lui pâle, échevelée, toute froissée dans sa robe transparente, mais radieuse et belle à rendre fou.

Daniel s'attendait à cette apparition. Cependant, à la vue de cette divine créature, toute palpitante, qui lui jetait dans les bras sa jeune et splendide beauté avec un si fougueux abandon, il chancela tout ébloui et tomba à ses pieds en criant sa joie comme un insensé.

— F I N —

CHANSON SERBE

L'esclave d'hier redresse la tête,
Il a pris le fer contre son tyran;
Hardi les enfants! C'est la grande fête!
Contre l'ennemi, serrons tous les rangs!

Que s'il faut mourir, mourons tous ensemble!
Mais c'en est assez des sombres douleurs!
Que le lâche seul se lamente et tremble!
Déployons au vent nos vives couleurs!

Contre l'étranger, que rien n'assimile,
Canons et fusils partiront tout seuls,
Tant pis si nos morts se comptent par mille,
Nos femmes sauront tisser leurs linceuls!

L'esclave d'hier redresse la tête,
Il a pris le fer contre son tyran;
Hardi les enfants! C'est la grande fête!
Contre l'ennemi, serrons tous les rangs!

FERNAND HAUSER.

PAYSAGE d'HIVER

Que représente la photo ci-jointe ? Sans doute un paysage des Vosges ou de la Lorraine où combattent actuellement, contre les Boches, les vaillants soldats de France. On voit de profonds ravins dominés par des rochers couverts de neige, véritables glaciers d'une immense étendue.

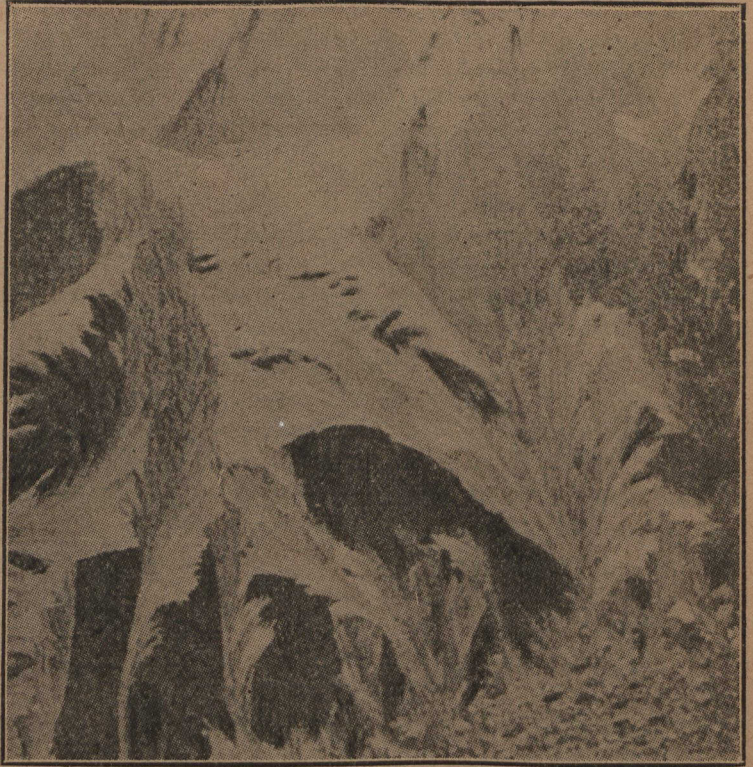
Eh bien ! Vous n'y êtes pas du tout et ce tableau n'a jamais représenté cela. Cherchez encore.

Les malins, après un instant de réflexion, croiront avoir trouvé la clef de l'énigme et retourneront la gravure à l'envers. On y voit, alors, affirmeront-ils, une forêt de sapins à demi engloutie sous la neige.

Ce n'est pas cela non plus; cherchez toujours!

On fera alors les suppositions les plus fantaisistes et s'il y a dans la société des peintres futuristes ou des amateurs de cette école étonnante, vous entendrez de réjouissantes réflexions. Les uns iront même jusqu'à y voir le portrait de leur belle-mère...

Or, ne cherchez pas plus longtemps : c'est tout simplement le coin d'une vitre ordinaire qui a été photographié. La tem-



pérature froide que nous avons eue il y a quelque temps a suffi pour décorer les chassis de dessins aussi variés que jolis et d'arabesques gracieuses dignes du pinceau du meilleur peintre.

— o —

Une singulière sentence a été récemment rendue par un juge par le tribunal du comté de Hull. Une veuve, mère de sept enfants, y était poursuivie pour avoir négligé de payer \$6 de loyer. Les circonstances étaient telles cependant que le juge n'a condamné la femme qu'à payer deux sous par mois, ce qui fait que la dette ne sera éteinte qu'en 1944.

Pour Marcher Sur l'Eau

Il est sans doute assez peu de nos lecteurs qui connaissent un genre tout particulier de petit bateau que l'on appelle le "podoscaphe". Il a une légèreté invraisemblable, un tirant d'eau réduit au minimum, de la rapidité qu'on peut lui donner à l'aide d'une pagaie, et de la facilité pour le tirer au sec, précisément à cause de sa légèreté.

Ce podoscaphe est composé de deux petits bateaux pontés, absolument insubmersibles, d'une très grande longueur, très étroits. Ils sont réunis l'un à l'autre par deux barres de fer qui les solidarisent à bonne distance; le passager monte un pied sur l'un, un pied sur l'autre, avec le vide, c'est-à-dire l'eau, entre ses deux pieds.

C'est en somme le bateau réduit à deux sortes de souliers flottants.

Ce podoscaphe rappelle beaucoup par son apparence extérieure le nouvel engin de locomotion que nous mettons sous les yeux du lecteur.

A la vérité, le nouvel engin dont il s'agit, et que les inventeurs ont appelé du nom que nous adoptons de "Soulier aquatique", se différencie considérablement du podoscaphe; celui-ci a cet inconvénient qu'il est en bois (en bois léger il est vrai) et fort encombrant pour qui veut le transporter.

D'autre part, pour se mouvoir avec le podoscaphe, il est absolument indispensable d'avoir la pagaie dont nous parlions;

alors qu'avec les souliers aquatiques on peut se déplacer, marcher réellement sur l'eau, même sans cette pagaie.

Ils sont constitués de cylindres en caoutchouc, entourés d'une enveloppe de toile à voile qui a pour but de protéger le caoutchouc des frottements et des chocs.

En fait, ces cylindres ne prennent leur forme et leur apparence extérieure caractéristique, ne peuvent porter la personne qui les conduira, que s'ils sont dûment remplis d'air comprimé, un peu comme des bandages de voitures automobiles.

Dès qu'ils sont gonflés, ils ont une force portante très notablement supérieure au poids d'une personne même de forte taille. A la partie supérieure du cylindre, que montre très bien notre photographie, se trouve un plateau muni de courroies analogues à celles qui attachent les souliers d'un patineur au patin.

Cette plate-forme pour le pied est rattachée au cylindre par une sorte d'enveloppe métallique, cylindrique elle-même, dans laquelle on glisse le cylindre porteur, un peu avant qu'il soit complètement rempli d'air comprimé.

Nous n'avons pas besoin de dire, comme on le voit d'ailleurs, que l'on a ménagé à la partie supérieure du cylindre une valve de gonflement semblable à celles que l'on trouve sur les bandages pneumatiques.

En dessous du cylindre, on a disposé une quille en bois, d'ailleurs en plusieurs

morceaux, qu'il est facile de monter en faisant glisser une partie dans les deux lames métalliques solidaires du collier à la partie supérieure duquel se place le patin doté de courroies.

On arrive de la sorte à munir le cylindre porteur d'une véritable quille, qui l'empêchera de se déverser, ou du moins qui rendra le déversement extrêmement difficile.

teaux ainsi constitués, bateaux pneumatiques peut-on dire; la chose se fait en un court instant, après qu'on a ouvert la valve et laissé l'air comprimé commencer de s'échapper.

On retirera le cylindre du manchon métallique, on le dégonflera complètement et on en aplatira la toile; on mettra d'autre part les morceaux de la quille à l'intérieur du manchon métallique.



Comment on navigue avec les souliers aquatiques

La chose est absolument nécessaire pour éviter que chacun des souliers ne vienne s'incliner sous les pieds du passager, au risque d'entraîner ce passager à l'eau.

Bien entendu des courroies convenables sont ménagées à la partie inférieure du cylindre, de manière à fixer complètement la quille en bois dont nous avons parlé.

Mais rien de plus simple que de démonter chacune des espèces de petits ba-

Au besoin on prendra sous son bras ce qui reste de cette quille.

Nous n'avons pas besoin d'insister longuement, pour expliquer comment on armera ce double bateau d'un nouveau genre; la mise à l'eau en est très simple.

Il est vrai que, pour que le passager puisse prendre place sur les deux souliers aquatiques, il faut qu'il dispose d'un banc établi au-dessus de l'eau, et lui permettant de fixer ses propres souliers dans les cour-

roies dont nous avons parlé, alors que les deux cylindres sont déjà immergés.

Nous disions tout à l'heure que l'on pouvait avancer avec ces souliers aquatiques sans avoir recours à une pagaie. Le fait est que, si on regardait bien en dessous des cylindres, on s'apercevrait que leur quille comporte des espèces de petits ailerons articulés.

Chaque fois que le passager portera en avant un de ses souliers, les ailerons se replieront sous l'influence de la résistance de l'eau; au contraire il prendra appui sur ce soulier pour porter l'autre en avant, dans le mouvement même que l'on fait dans la marche, ou un peu dans le patinage: les ailerons s'ouvriront, trouveront une résistance dans l'eau, et fourniront point d'appui au navigateur improvisé.

Nous devons dire qu'on avance beaucoup plus rapidement en se servant d'une pagaie, c'est-à-dire de cette espèce de ra-

me couramment utilisée par les Indiens de notre pays et même par les gens qui font du sport dans les "canoés", rame double qui est très facile à manoeuvrer d'un mouvement alternatif quand on est debout sur l'eau.

En dépit de la présence de la quille stabilisatrice dont nous parlions, on a pris des précautions pour qu'une personne venant à tomber de côté et dans l'eau avec ses deux souliers aquatiques, puisse rapidement sortir ses pieds des courroies qui les maintiennent sur la plate-forme des cylindres. Ceux-ci lui serviront alors de bouées de sauvetage pour regagner la rive.

L'idée est tout à fait originale; elle a été bien réalisée dans la pratique; et il est certain que ces souliers aquatiques constituent un sport amusant, en même temps qu'un instrument de locomotion souvent utile.

— o —

Si les Monstres Antédiluviens Revenaient sur la Terre

Dès le jour où le premier aéroplane fendit l'azur, on se plut à le comparer à un oiseau. Il eût été beaucoup plus juste de l'assimiler à ces grands sauriens ailés qui, voici quelque vingt millions d'années, s'ébattaient au-dessus des forêts géantes de notre vieux monde. Il suffit, en effet, d'étudier la géologie pour constater que le privilège de s'élever dans les airs n'appartint pas au début à des oiseaux, mais à des êtres bizarres et, pour la plupart, énormes, que les savants ont rangés, avec raison, dans l'ordre des sauriens. Et l'aéroplane, le monoplane surtout, ressemble

beaucoup plus à ces monstres antédiluviens qu'aux oiseaux dont nous pouvons, chaque jour, admirer le gracieux essor.

Certes, il ne saurait être question d'établir un parallèle entre la vitesse de nos engins de locomotion aérienne et celle de ces sauriens volants qui devaient être assez lourds dans leurs mouvements. L'air plus dense à ces époques reculées, leur permettait seul de voler. Mais, s'ils existaient encore et s'il leur était possible d'évoluer librement comme jadis, nos aviateurs devraient certainement compter avec eux, car beaucoup étaient féroces, et

on assisterait à des combats aériens épiques dignes de ceux que Wells a décrits dans ses amusantes fictions.

Si le Dimorphodon, dont un spécimen fut trouvé en 1858 par le géologue Owen et qui peut être considéré comme le premier saurien ailé, n'avait que 1 m 40 d'envergure, ce qui était déjà respectable, d'autres, dans la suite, atteignirent de formidables dimensions.

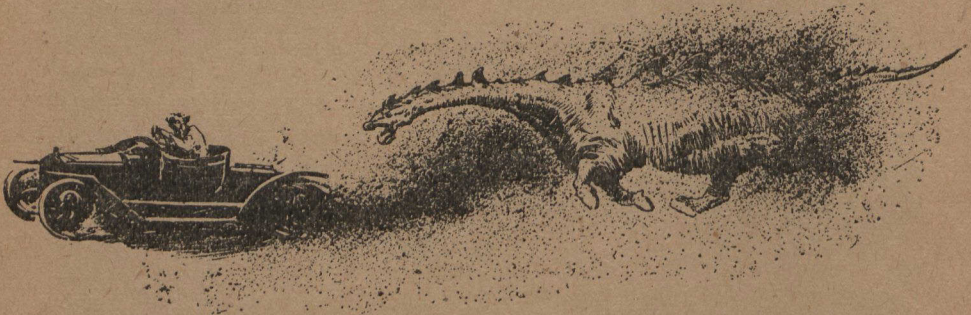
Les Ptérodactyles dont le corps trapu rappelle celui d'une oie, furent aussi des animaux comparables à l'aéroplane. Leur tête était allongée et pourvue de mâchoires redoutables.

Après eux vinrent les Ramphorynques

vraient souvent fuir devant le Plésiosaure, géant aquatique au corps de lézard, au cou de cygne, aux mâchoires de crocodile, armées de dents pointues et longues. Le terrible Ichtyosaure et le Téléosaure, sorte de gavial long de 20 mètres, les attaqueraient aussi.

Le Dorygnatus et le Dimorphodon qui vivaient aussi dans l'eau, pouvaient, de plus, s'élever dans les airs à l'aide de leurs ailes puissantes et c'est eux, en somme, que s'efforcent d'imiter aujourd'hui les hydroaéroplanes. On voit que ceux-ci n'évolueraient pas très librement si ces monstres vivaient toujours.

Les routes ne seraient guère plus sûres.



plus divers et dont l'envergure atteignait au moins un mètre et demi. Ils possédaient une queue mince comme un bâton et terminée par une espèce de nageoire.

L'Archéoptéryx, qui, lui, fut un véritable oiseau, sillonnait les airs de son vol rapide, à la même époque.

À l'époque secondaire, vécurent des sauriens encore pourvus de dents et d'autres, comme les Ptéranodons, qui en étaient privés. Ces animaux apocalyptiques, à la queue courte, au bec allongé, aux ailes énormes, avaient jusqu'à "huit mètres" d'envergure. De véritables aéroplanes, comme on voit.

Si les monstres antédiluviens vivaient encore, nos bateaux les plus rapides de-

À côté de paisibles herbivores comme le Diplodocus et le Brontosaurus, longs de plus de 25 mètres, nous aurions à redouter des carnivores féroces, comme les Cératosaures et les Loelaps, monstres fabuleux auxquels échapperaient les automobiles, mais que les chevaux ne pourraient fuir...

Heureusement que des millions et des millions d'années nous séparent de ces êtres de cauchemar qui habitèrent notre planète bien longtemps avant l'homme.

Beaucoup de marins affirment que le grand serpent de mer vit toujours. Si cela est vrai accordons-lui ce mérite qu'il ne nous inquiète pas souvent. Il est timide et modeste.

— o —

LA DEROUTE

Après la bataille de Kara-Urgan

Il y a vraiment une vision plus effroyable que la vision d'une bataille. C'est celle d'une déroute comme celle des Turcs après la bataille de Kara-Urgan dans la région du Caucase.

L'armée turque, vaincue, décimée, a fui éperdue, domptée surtout par la famine. Le pays tout entier n'est qu'un immense borbier, gluant, dans lequel hommes et bêtes enfoncent à mi-jambe. Rien de plus lamentable, de plus triste, que ces gens s'en allant pêle-mêle, la plupart sans armes, couverts de boue, les vêtements déchirés.

Résignés pourtant. Se hâtant, autant que leur permet l'ignoble fange dans laquelle ils pataugent, ils fuient droit devant eux, par les routes, les chemins, à travers champs, au hasard, dans un encombrement, parfois, de chariots et de caissons en panne, enlizés jusqu'au moyeu et abandonnés là, comme des épaves, sans attelage, les bêtes s'en allant, elles aussi, au milieu des soldats.

Rien ne saurait donner une idée de cette foule, s'écoulant par toutes les voies praticables, bigarrée de soldats de toutes armes, de tous uniformes, de boeufs dételés, de chevaux sans cavalier, les uns errant presque : ce sont les plus valides ; les autres se traînant à peine tant bien que mal, se soutenant mutuellement, faisant parfois, de lamentables grappes humaines, où chaque homme, livide, exténué,

étréint convulsivement son voisin, soutenu lui-même.

De temps en temps, une masse sombre et inerte se détache et s'affale. Approchez-vous, c'est un soldat ; quelquefois, ce n'est plus qu'un cadavre.

Effroyable débâcle que celle de cent mille hommes, épouvantés, malades, sans pain depuis plusieurs jours.

Des journées entières, ils avaient résisté aux assauts furieux, dans des tranchées glacées, s'acharnant contre le sort, s'entêtant contre la fatalité, confiants toujours, eux les éternels vainqueurs, en leur Croissant, qui jamais n'avait failli.

Quand, enfin, ils comprirent que c'était bien fini, que c'était la défaite et que la Destinée avait irrévocablement dit "non !", le courage leur manqua soudain et ils n'eurent plus de force que pour un dernier sursaut de rage, qui les poussa dans la fuite à quelques milles en arrière.

Dans ce premier élan, dans lequel ils usèrent leurs dernières forces, ils brûlèrent tout, là où ils passèrent.

Ce fut le dernier effort. Cette foule, alors, s'égrena, les plus forts prenant les devants, en quête, chacun pour soi, d'un morceau de pain. Inconscients, terribles, dans leur désespoir farouche, ils laissèrent derrière eux des villages anéantis où, pour trouver à manger, ils avaient tout brûlé et tout assassiné. Quelquefois, ainsi, quinze ou vingt pouvaient calmer pour un mo-

ment, leur faim. Hélas ! ils étaient cent mille ! Triste, bien triste chose que la guerre !

Le choléra était venu ; et la route, la campagne se jalonnaient de cadavres, soldats qui étaient morts, là où ils étaient tombés.

Parfois, on en voyait une dizaine en tas, les uns sur les autres. Chose épouvantable : ceux du dessous n'avaient pas, quelque fois, tout à fait achevé de mourir, et, sous leurs convulsions d'agonie, le tas de cadavres s'éboulait avec un bruit mat et

apparaissent parfois en troupes, traversant silencieusement la plaine, comme une troupe de fantômes ; ou filant dans le ciel noir, vers un festin ignoré. Le lendemain matin, en vous remettant en route, soyez sûrs que vous rencontrerez sur votre chemin quelque carcasse de cheval, après laquelle pendent encore, sanguinolents, quelques lambeaux de chair sur lesquels s'acharnent deux ou trois gros chiens qui s'en vont lentement et comme à regret, en vous voyant venir. Quand vous approchez davantage, vous voyez s'enfuir de dessous



La déroute des Turcs après leur défaite par les Russes.

s'éparpillait dans la boue. O l'horrible, l'horrible chose que cette chevauchée dans cette campagne désolée, où, à chaque pas, on rencontre un mourant, à côté d'un cadavre ! Livides, épouvantables, la face verte, se tenant le ventre de leurs mains crispées, quelques-uns vous regardant passer de leurs yeux creusés par la fièvre et vous suivent d'un regard lointain. Quelques-uns râlent, d'autres sont silencieux. Et rien, rien à faire, pour soulager leurs souffrances !

Les chiens, les corbeaux, une foule innumérable d'animaux de toutes sortes,

ce squelette quelques oiseaux, tout élaboussés de sang, qui se sauvent effarés en un vol lourd de repus. Autour, la terre est toute rouge de sang coagulé.

De temps en temps, un bruit de fusillade lointain et fugitif. On ne sait d'où cela vient et cela ne dure pas. C'est pourtant probablement, quelques victimes de plus. Hécatombe terrible, beaucoup plus terrible et bien moins sublime que la fournaise des batailles ! L'horreur paraît plus grande, parce qu'on la voit plus en détail, moins en grand, moins héroïque et moins grandiose !

Les Allemands a Mulhouse

Un de nos amis a pu se rendre à Mulhouse, au cours de l'occupation allemande, entre les deux attaques qui ont mis la ville alsacienne entre les mains des armées françaises. Il nous a envoyé les impressions suivantes, qui, pour être vieilles de près de deux mois, n'en présentent pas moins un vif intérêt :

Le séjour à Mulhouse est lugubre. On ne sort jamais avec la certitude de rentrer. On comprend bien qu'après l'accueil fait aux Français, les Allemands soient hors d'eux. Ils avaient l'intention de brûler la ville de fond en comble et il paraît que ce n'est que par suite de l'intervention du prince Max de Saxe que le projet a été "remis à plus tard". C'est néanmoins le régime de la terreur. On tiraille par les rues à tout bout de champ. Au premier coup de feu tous ces hommes sortent dans la rue et tirent sur les maisons mêmes qui leur donnent asile. C'est à n'y rien comprendre. Mais la chose la plus atroce que j'ai vécue s'est passée le surlendemain de mon arrivée. Après une nuit fort agitée, après l'alarme sonnée dans la cour même de notre maison (1000 hommes étaient parqués dans les écoles voisines) une fusillade nourrie se fait entendre du côté de Burtzwiller, suivie d'une lueur d'incendie. Le matin de bonne heure je vais à bicyclette voir de quoi il retourne et je suis témoin de la destruction systématique de Burtzwiller.

Toujours sous prétexte qu'on avait tiré sur eux (l'enquête du maire de Mulhouse a révélé que c'était un dragon qui avait tué son cheval blessé de trois coups de re-

volver), ils ont fait sortir tout le monde (il était environ trois ou quatre heures du matin), et les malheureux étaient en chemises ou demi vêtus, et froidement ils ont mis le feu aux maisons, une à une. Toute la partie de Burtzwiller située au nord de la route de l'Arneth a été détruite. Puis, au hasard, ils ont pris six des habitants qu'ils ont fusillés. Je les ai vus couchés là, c'était affreux ! Et ils ont eu la main si malheureuse ! Ce sont des gens les plus honnêtes du pays qu'ils ont mis à mort.

Il y avait là, entre autres, un M. N... qui a deux fils à l'armée allemande, et ils l'ont tué avec son troisième fils. Un autre un anabaptiste, qui se serait plutôt fait mettre en prison que de toucher une arme à feu, a été tiré en présence de sa femme à qui, pour corser la plaisanterie, on a ensuite enjoint de rentrer chez elle tandis que sa maison flambait. Mais ce n'est pas tout. Ils ont brûlé l'usine B... dont le patron est dans leurs rangs. Quant à la belle filature de laines K... qu'on voyait du pont de la Doller et qui était construite selon les règles les plus modernes, il a fallu cinq heures de patients efforts avant qu'elle prit feu. Ils sont arrivés pourtant à la détruire totalement. Voici 1200 ouvriers et ouvrières sur le pavé. L'usine était entourée d'un cordon de troupes et de toute la police afin d'empêcher que le feu ne fût éteint.

Mais bientôt ce fut la défaite allemande dans toute sa gloire. Quel spectacle ! Tous ils avaient retrouvé une merveilleuse agilité et ils couraient à toute vitesse vers le Rhin, par toutes les routes possibles. Ils

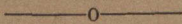
couraient, sans leurs fusils, l'air hagard. . De temps à autre, six superbes chevaux d'artillerie française passaient, traînant un avant-train, mais les artilleurs avaient oublié leur pièce. Cela paraît invraisemblable, et il faut l'avoir vu pour bien le croire. Détail caractéristique ; "tous" les officiers fuyaient à pied, près de leur monture, jusqu'au général, qui a passé le fossé à pied tenant un revolver à la main et rasant les murs des maisons. Ils semblaient avoir peur de leurs propres hommes et ils ont raison.

Puis, le soir, c'est l'arrivée des Français. Je n'avais pas assisté à la première occupation. C'était la première fois que je voyais nos troupes à Mulhouse. . . Il y a des émotions qu'on ne peut rendre par des mots.

Ce rêve a duré quatre jours.

Et voilà qu'un matin plus rien ! Les Français sont partis, abandonnant les superbes travaux de fortifications qu'ils avaient exécutés. Ils étaient rappelés dans le nord où ils étaient plus nécessaires que chez nous. . . Nous restions seuls de nouveau. . .

Quand les premiers casques à pointes ont reparu, le sentiment fut si horrible que nous sommes partis pour Bâle. A Mulhouse, maintenant, tout attroupement de plus de trois personnes est immédiatement fusillé. Pauvre ville ! Dans quel état la reverrons-nous ?



LES RUSES LACHES DES BOCHES

Les ruses sont admises en temps de guerre, à condition cependant ne pas utiliser la Croix-Rouge comme intermédiaire car cela devient alors de la basse lâcheté.

Cette considération, on le sait ne retient pas les soldats-assassins de Guillaume comme le prouve une fois de plus la véridique aventure ci-après racontée par un brancardier français.

Laissons-lui la parole :

J'étais donc envoyé, avant-hier, à B. . . et à B. . . pour y prendre six malades assis et un blessé couché.

J'avais chargé mes malades à R. . . et j'arrivais à B. . . pour y prendre mon blessé.

A peine entré dans le poste de secours (une cave, car les maisons n'existent plus), je fus entouré par les infirmiers qui me dirent ceci : "Nous allons vous donner un blessé qui n'est pas banal ; il nous revient d'une tranchée boche, où il est resté trois jours sous la pluie, sans boire ni manger. Ce matin, les Allemands ont tiré un coup de fusil en l'air pour attirer notre attention et sont sortis de la tranchée, en portant jusqu'à nos lignes le blessé en question.

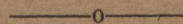
J'ai amené mon blessé jusqu'à l'ambulance où il est mort ce matin.

Or, comme un infirmier le fouillait pour chercher ses papiers, il vit une ficelle qui pendait de sa poche. Il l tire légèrement, elle résiste ; il met la main dans la poche, et il y trouve. . . une grenade explosive

Une traction un peu plus forte l'eût fait éclater, blessant ainsi ou tuant tous ceux qui étaient dans la salle.

Ce fait se passe de commentaires.

Quel est le Français, quel est même l'homme vraiment digne de ce nom qui aurait imaginé un piège aussi satanique ? Les Allemands seuls devaient avoir l'honneur d'une telle invention.





De l'Influence des Aliments sur la Mentalité



Si nous en croyons feu le professeur Frederich Nietzsche, un philosophe de renom, le genre de nourriture d'un peuple serait la cause directe de sa mentalité. Ainsi, le bouddhisme des Hindous serait la conséquence d'un régime presque exclusif de riz. Une telle nourriture, nous dit le savant philosophe, porte à l'énerverment et à l'usage de l'opium et des narcotiques, de même que l'abus de la pomme de terre conduit à l'ivrognerie.

La pomme de terre ne serait pas d'ailleurs le seul aliment dont l'abus peut conduire à l'ivrognerie, il faudrait, paraît-il, y ajouter la viande.

Parce que nous avons dit que la consommation du riz conduit à une sorte d'état maladif du cerveau, il n'en faut pas conclure que le riz est une nourriture dangereuse, mais bien remarquer que l'abus seul en est pernicieux.

Il est mauvais de faire un usage constant du même aliment, quel qu'il soit. Pour le bon équilibre des facultés mentales aussi bien que pour le développement de la force physique, une nourriture variée et abondante est nécessaire.

Comme exemple des bienfaits d'une nourriture variée et abondante, on cite les Indiens de l'Amérique du Nord, qui tous étaient si bien développés.



Or, ces Indiens ne vivaient pas seulement de chasse et de pêche, mais encore ils cultivaient le maïs, les pois, les potirons et d'autres légumes. Des graines de l'hélianthe ils extrayaient de l'huile. Qu'on les compare maintenant ces Indiens robustes et intelligents aux Esquimaux qui, eux, ne vivent que de chasse et de pêche et ont bien souvent à souffrir les affres de la faim, et la comparaison ne pourra manquer de tourner au détriment des Esquimaux. A la place des Esquimaux, nous pourrions mettre les nègres de l'Afrique, lesquels ne se procurent pas toujours facilement de quoi manger, d'autant plus que, en Afrique, la chaleur a vite fait de gâter la viande et les autres denrées périssables. On nous fera peut-être remarquer que le nègre est néanmoins bien bâti, ce qui est vrai, mais n'empêche qu'il est terriblement indolent.

Le végétarisme, malgré les dires de ses partisans, ne semble pas le régime idéal pour l'homme. Le célèbre écrivain Herbert Spencer qui en fit l'essai durant une année entière, dut y renoncer, car il s'apercevait que, rapidement, les qualités littéraires de son style avaient baissé d'une façon incroyablement.

Il serait bien difficile, pour mieux dire, impossible, de faire un tableau exact de la pro-

portion à observer dans l'usage des divers aliments qui servent à notre nourriture, car cette proportion dépend beaucoup de l'individu, certaines personnes digérant plus ou moins bien tel ou tel aliment. En plus, ne permettons pas à la Science de commander à notre table; suivons les conseils qui nous sont donnés en les dosant d'un grain de bon sens, mais ne transformons pas notre cuisine en laboratoire, car, mourir pour mourir, mieux vaut que ce soit d'avoir mangé à son goût que rongé par l'incertitude et la crainte.

— o —

L'ECLAIRAGE AUX VERS LUISANTS

De nombreux animaux possèdent la faculté de devenir lumineux à volonté. On peut citer à cet égard quantité de poissons qui vivent dans les profondeurs de la mer. L'exemple le plus généralement connu est celui des "lampyres" ou vers luisants.

Les savants ont pendant longtemps tenté d'expliquer le mécanisme de cette luminosité. On savait seulement, dans le cas des vers luisants, qu'elle émanait de taches situées sur le dessus des deux ou trois derniers anneaux de l'abdomen.

Cette lueur persiste quelque temps après qu'on a placé l'insecte dans le vide, dans la plupart des gaz non respirables, mais elle s'éteint dans l'eau froide.

Le Professeur Armand Gauthier vient tout récemment de communiquer à l'Académie des Sciences une notice de MM. Ville et Denien, qui semble devoir donner enfin la clé du mystère, en attribuant la production de la lumière à l'oxydation d'une substance organique azotée, sécrétée par l'animal, et appelée "lophine".

La lophine, donc, devient lumineuse

sous l'action de l'oxygène.

L'humble ver luisant a plus de rapports avec notre éclairage qu'on ne le suppose communément. On l'étudie aujourd'hui, en effet, avec l'espoir qu'il permettra un jour de découvrir une "lumière froide".

La grande objection que l'on peut faire à toutes les formes de lumière électrique consiste dans la chaleur qu'elles dégagent. Et dans son adresse à la Société Nationale d'Electricité, le président Daniel Berthelot n'a pas craint de dire que le ver luisant est la perfection même, en tant que "machine pour la production de la lumière".

Par cent unités d'énergie qu'il dépense, le ver luisant donne cent pour cent d'illumination. Tandis que le gaz n'en donne que 1,2 pour cent; l'électricité 1,5 pour cent et le soleil 14 pour cent.

En attendant que les lampyres nous mettent sur la voie de la lumière rêvée, il nous faut envisager ces petits animaux avec une sympathie croissante.

Le plus commun, en Europe, est le "lampyre splendide", dont la femelle est privée d'ailes et répand une lumière vive, tandis que le mâle qui est pourvu d'élytres noirâtres et d'ailes, n'est pas lumineux.

— o —

Un Australien a trouvé un excellent moyen de se débarrasser des rats dont il était importuné. Chaque soir il dépose quelques huîtres sur le parquet de son magasin. Ces huîtres, en raison de la chaleur, ne manquent pas d'entr'ouvrir leurs coquilles, mais quand un rat, désireux de se régaler, vient y introduire sa tête, l'huître concernée ne manque pas de se refermer, emprisonnant et étouffant ainsi l'imprudent et gourmand rongeur.



Les Missionnaires en Afrique

Dans l'Oubanghi. -- Sur l'Alima. -- Chez les Anthropophages

Le 2 août 1881, après un mois de pénible voyage à travers les abruptes montagnes qui surplombent la rive droite du Congo, le P. Augouard, traînant derrière lui depuis la côte atlantique une caravane de trente-deux porteurs, faisait halte enfin à Ntamo, sur les bords de la magnifique nappe d'eau du Neouna, aujourd'hui Stanley-Pool "lac de Stanley", au point précis où le fleuve équatorial en sort pour s'engager dans le chaos rocheux de ses dernières cataractes.

Ntamo, c'est le plateau superbe sur lequel Brazzaville aligne pittoresquement aujourd'hui, à plus de 120 pieds au-dessus du lac, ses factoreries et ses allées de manguiers, de citronniers et de palmiers. Ce n'était alors qu'un mamelon nu et absolument désert, sauf un groupement de cases indigènes sur lesquelles—et cette vue fit battre le coeur du missionnaire, ancien légionnaire de Charette, ancien combattant de 1870,—sur lesquelles flottait le drapeau tricolore... Des Français avaient déjà passé là et pris pied..

En effet, depuis que Stanley, par sa mémorable "trouée" de huit cents jours (1874-1877) à travers le centre inconnu

de la terre de Cham, avait révélé au monde les mystères géographiques du grand fleuve africain, la France n'était pas restée inactive; elle avait mis en campagne l'élite de ses voyageurs: de Brazza, Dr Ballay, Mizon de Chavannes, Dolisie, Fourneau, de Lastours..



Hippolyte Augouard.

C'était l'âge d'or des explorations.

Oui, en 1880, tandis que le Christophe Colomb du Pays Noir entrait au service du roi des Belges, prenait la direction d'une expédition nouvelle en sens inverse de sa première, remontait vers le cœur du massif continent par la rive droite du Congo en se frayant à coups de dynamite un chemin à travers les rochers dans la région des cataractes du fleuve, Savorgnan de Brazza, lui aussi, se met en route par le "raccourci" du Gabon, qui lui fait gagner une belle avance sur son illustre compétiteur; il pagaie tout le long de l'Ogooué, contourne ou franchit ses rapides, change de temps en temps, reconnaît à nouveau le Ngounié, l'Ivindo et la Passa, fonde Franceville, lie connaissance avec les Achicouyas qui peuplent le plateau entre Ogooué et Congo, arrive chez les Batékés, se concilie les bonnes grâces de leur chef Makoko, conclut le traité fameux qui place à perpétuité tous les Etats de ce potentat sous le protectorat de la France, "enterre la guerre" en signe d'éternelle amitié avec lui, descend le Congo en pirogue jusqu'au lac Néouna, débarque sur sa rive droite et, le 3 octobre (c'est-à-dire plus d'une année avant la fondation de Léopoldville sur la rive gauche), jette à Ntamo, les bases d'une station à laquelle la Société de géographie de Paris devait plus tard donner son nom (Brazzaville). Puis, laissant la garde de ce poste, embryon d'une grande cité future, au sergent sénégalais Malamine et à une escouade de deux tirailleurs (en tout trois hommes), il était retourné à Libreville.

La petite garnison avait presque épuisé ses provisions de bouche et de guerre, lorsque le P. Augouard arriva bien à point pour la ravitailler en vivres et en cartou-

ches. Elle fit donc bon accueil au missionnaire.

Makoko, lui aussi, fit bon visage au missionnaire et l'invita, moyennant indemnité, à camper à côté de sa tente royale. Mais, strictement fidèle à la consigne imposée par M. de Brazza, Sa noire Majesté refusa toute concession, toute vente de terrain.

Le P. Augouard, reprit donc tristement le chemin de la côte, sans avoir eu la joie de planter l'arbre du salut sur les berges du Stanley-Pool.

Il devait y revenir... six ans plus tard.



Le 19 juillet 1887, droit de cité lui était enfin octroyé sur le plateau de Ntamo. Fort du bienveillant concours du résident français, M. de Chavannes, muni de subsides gouvernementaux, doté d'une concession de 50 acres, il entreprit aussitôt le défrichement, terrassement, assainissement nécessaires et, sous son impulsion, sortirent bientôt du sol, s'élevèrent peu à peu pour, finalement, se couronner de la croix deux hôpitaux, deux écoles, un "presbytère" et une chapelle, à laquelle s'est aujourd'hui substituée une spacieuse cathédrale.

C'est là que, le 12 avril 1903, grand et saint jour de Pâques, il célébra ses "noces d'argent" africaines. Ce fut une solennité inoubliable. Sur cette esplanade de Brazzaville, d'où, pauvre missionnaire, il avait été évincé en 1881, il apparaissait en triomphateur, avec le prestige dont l'Eglise entoure ses évêques (car, depuis le 14 octobre 1890, il avait pris rang parmi l'état-major de la milice sacrée). Mitre au front, crosse en main, "in plenis pontificalibus", le vénéré jubilaire venait ren-

dre grâce à Dieu, "ad Deum qui laetificat," à Dieu qui comble de tant de joies et renouvelle perpétuellement l'éternelle jeunesse d'âme de ses prêtres.

Et tandis que sa "Maîtrise" au teint d'ébène chantait à plein gosier le glorieux "Resurrexi!" de l'introït pascal, il fit son entrée dans le sanctuaire bâti de ses mains. Là tout rayonnait: et l'autel et l'abside somptueusement parés, et les co-

courtoisie, pour faire honneur au sympathique doyen des "colons" français du Congo.

Après l'Évangile, le P. Rémy monta en chaire:

"Au printemps de 1878, s'écria-t-il, un vaillant zouave pontifical, devenu zouave du bon Dieu dans les rangs de la Congrégation du Saint-Esprit, débarquait à Libreville, s'initiait rapidement aux condi-



Sur les rives du Congo.—Le P. Augouard, nègres et négriillons.—Belles pièces de gibier.

lonnes de bois précieux festonnées d'inscriptions symboliques, et les coeurs de l'assistance. Et le soleil! Lui aussi était de la fête: il pénétrait à flots dans l'enceinte sacrée par les vitraux des dix-sept fenêtres. Les trois nefs étaient combles, car, outre les noirs "paroissiens" de la localité (plus de mille), tout ce que Brazzaville possédait d'Européens était venu à la messe, moins, hélas! par dévotion que par

tions de la vie équatoriale et allait jeter à l'embouchure du Congo les fondations de deux stations, à Saint-Antoine et à Mbo-ma. C'était l'heure où enfin se déchirait le voile enveloppant les mystérieuses profondeurs du coeur de l'Afrique. Tout aussitôt notre "zouave" sollicite et obtient l'honneur d'aller y porter, le premier, la bonne nouvelle de l'Évangile. Il arrive au Stanley-Pool. Repoussé par les

Batékés, il se replie chez les Balalis, il s'installe sur les bords du Congo, à Linzolo d'abord, à Kouamouth ensuite. Quel sera son premier travail? Ce sera de planter côte à côte la Croix et le pavillon de la France, parce que ce sont là ses deux inséparables amours. Ce missionnaire, c'était le P. Augouard.

“Vingt-cinq années se sont écoulées depuis qu'il a mis le pied dans cette portion du domaine colonial de la France. En France, vingt-cinq années passent inaperçues ou à peu près. Mais, dans un pays neuf comme celui-ci où tant de choses doivent être, soit modifiées, soit supprimées, soit créées, que de transformations s'accomplissent, en ce court laps de temps, sous les yeux de ceux qui arrivés en pleine jeunesse, y achèvent leur demisiècle d'existence! Que de changements, que d'améliorations, que de progrès réalisés!... Depuis que notre évêque bien-aimé est le pasteur des âmes de toute la partie orientale du Congo français, il a eu la douleur d'ensevelir “trente-quatre” de ses collaborateurs. Trente-quatre des nôtres, déjà tombés sur le champ de bataille, ont payé de leur vie les résultats que nous constatons aujourd'hui.”

“En résumé, conclut l'orateur, grâce à notre vaillant évêque, la civilisation chrétienne s'est avancée de plus de 1,200 milles dans cette partie de l'Afrique. Les centres des missions qu'il a établis sont autant de foyers qui répandent les bienfaits de la religion et de la civilisation : plusieurs milliers d'esclaves ont été rachetés et, à l'heure actuelle, plus de 1,200 enfants sont dans nos écoles...”

Brazzaville, qui lui reste et où il a établi son quartier général, s'est fortifié et développé. Là résident en permanence, à côté de lui, quatre Pères, quatre Frères et

sept religieuses (des Soeurs de Saint-Joseph de Cluny).

Lorsqu'en 1892, désireux d'enrichir sa mission d'une phalange de ces vaillantes filles de la vénérée Mère Javouhey, Mgr Augouard se présenta à la maison-mère de l'Institut, il exposa avec une poignante éloquence, devant la communauté assemblée, le triste sort de la femme indigène au Congo, mais sans rien cacher des dangers et des souffrances qui sont le pain quotidien des pionniers apostoliques dans l'Afrique équatoriale. Bref, la peinture des misères auxquelles devaient s'attendre les recrues volontaires qu'il invitait à s'enrôler sous sa bannière était si impressionnante que la supérieure générale se récria :

—Oh! Monseigneur, vous faites le tableau trop noir; personne ne voudra partir!

Elle se trompait. D'un merveilleux élan, au fond duquel était le sacrifice sans arrière-pensée de la vie, trente-deux religieuses demandèrent à former la mission nouvelle. Il fallut faire un choix parmi cette élite d'héroïnes.

M. l'inspecteur général Dybowski, visitant la mission de Brazzaville en 1889, en constatait avec admiration la prospérité au point de vue agricole :

“Elle possède, écrivait-il, un potager qui ferait honneur à un riche maraîcher de France. Tous nos légumes s'y trouvent et sont superbes : radis, salades bien pomées, carottes, tomates, aubergines et, en même temps, tous les fruits exotiques, goyaves, papayes, barbadines, etc. J'ai vu là des essais de culture de café qui montrent tout ce que l'on peut en attendre, plants vigoureux, robustes, aux branches absolument couvertes de fruits mûrisants.”

Depuis le passage de M. Dybowski, le verger de la mission brazzavilienne s'est enrichi d'ananas, d'orangers, de mandariniers, d'avocatiers, de manguiers, de corossoliers, de pommiers cannelles, de pommiers roses, de néfliers du Japon et de cinq espèces de bananiers. Tout le long des routes que les missionnaires ont tracées dans le domaine de 268 hectares qu'ils possèdent, court un triple cordon

tsétsé, qui règne dans la forêt équatoriale, disparaît dans la région des bananes et sur les bords du fleuve.

En octobre 1898, la berge de Brazzaville se transforma en un chantier de construction navale. La maison Cail, de Saint-Denis, avait construit pour la mission un bateau à vapeur de 20 mètres de long sur 3 m. 50 de large et les 2,000 pièces composant ce vaste jeu de patience étaient en-



Bergerie et poulailler de Brazzaville.

de plantations. Aux cultures ils ont ajouté l'élevage des animaux de ferme, petits et grands. Les poules, les lapins, les cabris, les pores, forment une partie intéressante de l'exploitation. Les moutons sont plus difficiles à élever. Les boeufs et les ânes sont d'une introduction relativement récente et encore peu nombreux : 25 bêtes à cornes, 21 ânes, 1 cheval. La mouche

fin parvenues au Stanley-Pool.

“Grande était notre joie, raconte Mgr Augouard, mais grand aussi notre embarras devant le mystérieux monceau de ferraille qui s'étalait devant nous. Il s'agissait, en effet, de monter entièrement un bateau avec ses chaudières et ses machines de 50 chevaux sans le secours d'aucun ingénieur. Par-dessus le marché, beaucoup

de pièces avaient leurs numéros enlevés et étaient déformées d'une façon inquiétante. On me décerna le titre d'ingénieur en chef, diplôme qui eût bien étonné mon professeur de sciences s'il avait été encore de ce monde.

“On se mit à l'oeuvre. Pendant quatre semaines, ce fut un vacarme effroyable. Les coups de marteau résonnaient à l'envi sur la vaste coque en fer. Mais aussi que de coups sur les doigts! “Malheureusement, disait quelqu'un, ce sont précisément ceux-là qui ne comptent pas!” Au bout d'un mois, la coque était terminée.

“Une grosse difficulté restait encore : celle de la mise à l'eau : opération fort délicate avec les moyens primitifs que nous avions à notre disposition. Elle réussit parfaitement. Les derniers soutiens enlevés, le bateau descendit de lui-même au fleuve sur la glissière en pente douce et savonnée, et bientôt le “Léon XIII” flotta coquettement sur les eaux, tandis que la brise agitait triomphalement le pavillon blanc à croix bleue de la mission et le drapeau de la France.”

Outre le “Léon XIII”, les missionnaires possèdent une chaloupe à vapeur, la “Diata-diata”, et toute une flottille de pirogues.

“Léon XIII” et “Diata-diata” ont plus d'une fois servi les intérêts français. Ainsi, en 1897, le “Diata-diata” fut prêté pendant quatre mois à la colonie pour le transport des troupes destinées à l'expédition Marchand et, en 1898, au moment où le brave commandant allait atteindre Fachoda, des renforts arrivés à Brazzaville ne pouvant, faute de bateaux, atteindre la région de Bahr-el-Ghazal, Mgr Augouard embarqua sur le “Léon XIII” dix Européens avec des tirailleurs sénégalais et tout un ravitaillement et, s'improvisant

pilote, conduisit le tout jusqu'à Banghi. En 1899, M. Gentil repartait au Congo avec la mission d'achever la conquête du Tchad et du Tchad où, le premier, il avait fait flotter le pavillon français. On venait d'apprendre le massacre de la mission Bretonnet par l'armée de Rabah ; mais les moyens de transport manquaient pour aller venger le sang français. Le “Léon XIII” et l'évêque, son capitaine, sont aussitôt prêts. M. Gentil part avec son expédition ; Rabah est battu deux fois, et sa mort ouvre à la France ces contrées désormais pacifiées. Le Gouvernement a, du reste, reconnu les services exceptionnels du prélat, en lui décernant la croix de la Légion d'honneur en 1896 et la médaille coloniale en 1902.

Une tournée dans l'intérieur du diocèse de Mgr Augouard nous procurera des émotions de plus d'un genre.

A 200 milles en amont de Brazzaville, débouche sur la rive droite du Congo un magnifique cours d'eau, l'Alima. Navigable pendant près de 400 milles pour les bateaux à vapeur, il présente toujours des fonds suffisants, même aux plus basses eaux ; malheureusement, son cours est embarrassé par une foule de gros troncs d'arbres et de coudes très brusques qui rendent la navigation dangereuse. C'est sur cette rivière, à une trentaine de milles du confluent, que les Spiritains ont fondé, en 1897, la mission Sainte-Radegonde. De gracieuses constructions s'élèvent sur la colline de Sambikio à la place de l'impénétrable forêt d'autrefois. Les indigènes, d'abord d'une timidité extrême, sont devenus plus confiants et déjà la bonne semence fructifie dans cette terre sauvage.

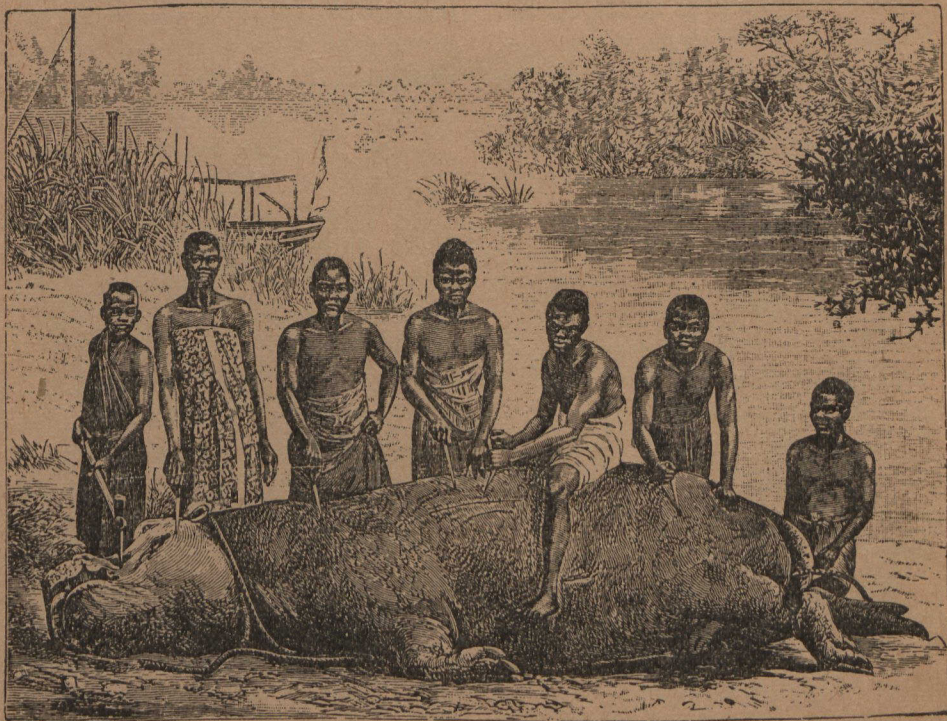
Cent vingt-cinq milles plus loin encore, un deuxième groupe d'édifices surmontés de la croix et du drapeau aux trois cou-

leurs nous apprend que là encore des prêtres français se dévouent à la régénération des races les plus déshéritées. C'est Saint-François-Xavier de Boundji.

Enfin, plus haut encore à 60 milles de là, à Lékéti, où l'Alima cesse d'être navigable, les missionnaires sont venus s'installer au milieu de peuplades affreusement sauvages et favorisées de bien étran-

semblée. Comme il faisait mine de parler, on se précipita sur lui à coups de bâton, et ses parents eux-mêmes furent les premiers à l'étreindre pour le forcer à se recoucher dans sa tombe.

“Pendant ce temps, le féticheur était appréhendé et brûlé sur un bûcher. Sa tête fut gardée et suspendue au-dessus de la tombe du vrai ou pseudo-ressuscité, et



Dépècement d' un hippopotame.

ges phénomènes, témoin le fait suivant raconté par Mgr Augouard, dans une lettre datée du 25 décembre 1899 :

“Il y a peu de temps, un féticheur rapela du tombeau un homme enterré depuis plusieurs années. A la grande stupéfaction de l'assistance, le sol se souleva, et le mort, se dégageant de la terre qui le recouvrait, se dressa en regardant l'as-

e c'est là que les missionnaires la virent quand l'histoire leur fut racontée par des témoins qu'ils croient dignes de foi.”

Jonglerie? sorcellerie? diablerie? choisissez. Mais des “paroissiens” chez qui se passent des aventures de ce genre-là sont, vous me l'accorderez, des gens peu ordinaires.

Passons de l'Alima à l'Oubanghi. Là,

pas de revenants, mais des vivants beaucoup plus à craindre, des gaillards terriblement bien endentés : des anthropophages !

C'est sur les bords de l'Oubanghi que le cannibalisme africain fleurit dans toute sa sauvagerie. Les habitants de ces parages ont pour la chair humaine un goût si vif qu'ils dévorent non seulement les prisonniers faits à la guerre, mais encore leurs propres compatriotes morts de maladie. Ils parlent de ces festins avec joie, comme d'une chose naturelle et agréable : les hommes, chose étonnante, sont, paraît-il, meilleurs à manger que les femmes : ils sont moins fades, plus savoureux. Mais la friandise, par excellence, ce sont les enfants, et, là-bas, on a des troupeaux d'enfants, comme ailleurs on a des moutons ou des oies pour alimenter le marché.

Léon XIII fit lui-même une plaisante allusion à la vicieuse gastronomie de ces ouailles de Mgr Augourd, la première fois qu'il le reçut en audience :

— Nous ne fêtons pas encore de martyrs qui aient été mangés par des hommes, lui dit le pape en riant.

— Eh bien, répondit le brave évêque, je suis admirablement placé pour terminer mes jours de cette façon originale, et je le souhaite. "Sic itur ad astra."

— Non, non, vos diocésains sont trop voraces ; ils mangent tout ! ils ne nous laisseraient pas de reliques !

Il y a quelque mérite, on l'avouera, à s'en aller passer sa vie et fraterniser avec des particuliers pourvus d'appétits aussi inquiétants. Trois stations ont déjà été établies au milieu de ces fauves à face humaine : à Liranga, à Banghi et chez les Banziris.

La mission de Saint-Louis de Liranga, au confluent de l'Oubanghi et du Congo,

à 400 milles de Brazzaville, fait vraiment bon effet au milieu des touffes de palmiers qui l'encadrent d'un original bouquet de verdure.

C'est là que, le 3 avril 1889, vinrent planter leur tente les PP. Allaire et Paris. Tous deux sont morts ! Mais là fleurissent aujourd'hui, à l'abri de la croix et du drapeau français, deux "villages de liberté", peuplés d'esclaves rachetés ou fugitifs. La jeunesse de l'endroit trouve un excellent enseignement à l'école, et l'humanité souffrante des soins non moins excellents à l'hôpital, que ces deux missionnaires ont bâtis en briques, pétries, moulées, cuites par eux-mêmes.

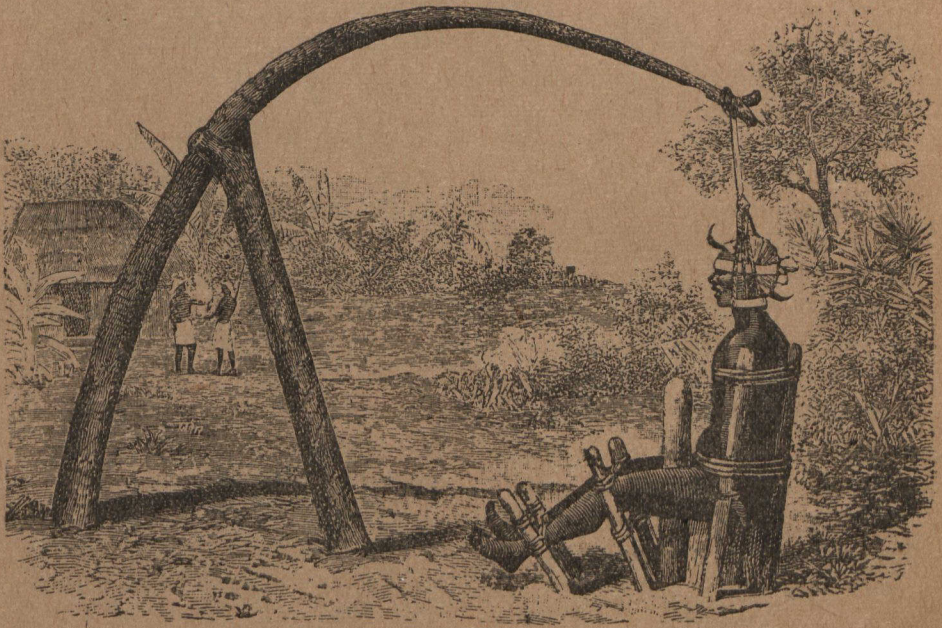
Le "clergé" de Liranga ne se contente pas de la clientèle locale ; son zèle embrasse les alentours dans un rayon fort étendu. Les villages sont visités à de grandes distances. Ah ! dame, la réception n'est pas toujours enthousiaste de la part des pauvres sauvages, dont l'intelligence ne saisit pas tout d'abord le motif qui amène les Blancs parmi eux. Durant les trajets par eau, les tornades viennent quelquefois rafraîchir et effrayer le voyageur dont le frêle esquif est obligé de se réfugier sous les branches des arbres de la rive. Les hippopotames protestent alors contre les intrus qui troublent leurs ébats aquatiques, et les crocodiles n'attendent que le moment du chavirage pour s'offrir un quartier de viande fraîche. Mais, fatigues, privations, dangers, le missionnaire oublie tout quand il peut catéchiser un malade ou envoyer au ciel un enfant moribond régénéré dans les eaux du baptême.

D'excellents résultats ont été déjà obtenus à Saint-Louis. Les horreurs qui s'y étalaient autrefois au grand jour ont, sinon totalement disparu, du moins consi-

dérablement diminué.

“Lorsque, en 1889, nous sommes arrivés à Liranga, écrivait le P. Allaire, les indigènes offraient chaque semaine deux ou trois sacrifices humains. Deux ou trois cents indigènes, hommes, femmes, enfants se rassemblaient; on dansait, on chantait, on vidait lesalebasses de vin de palme. Et la victime était là, ligottée, témoin de cette joie que sa mort allait porter à son

fortement tendu. L'exécuteur, d'un seul coup, tranchait la tête que la perche élevait en l'air en se redressant. La foule en délire se précipitait sur le cadavre; chacun cherchait à se procurer un peu de sang pour se frotter le corps; puis, tous rentraient dans leur case pour recommencer le lendemain... Les autorités européennes ne négligent rien pour abolir ces sacrifices: Il y a peut-être encore des vic-



La décapitation à Liranga.

comble. Le moment venu, on la déliait; on la faisait asseoir sur une bûche ne dépassant le sol que de quelques pouces. Les bras tirés le long du corps, on clouait pour ainsi dire ses mains au sol à l'aide de bâtons fourchus enfoncés solidement dans la terre. Quatre autres fourches semblables lui serraient également les genoux et les pieds. Sa tête était attachée par des lianes à une longue perche qu'on avait recourbée, qui faisait ressort et qui tenait le cou

times, mais en nombre infime comparativement au passé.”

Le progrès des idées humanitaires est beaucoup moins sensible à la mission Saint-Paul des Rapides, fondée en janvier 1894, à Banghi, à 400 milles en amont de Liranga, à 1,000 milles de la côte. Là on se trouve en un véritable repaire de bêtes féroces, au centre de quatre tribus d'anthropophages. Les Bandjos, les Bouzerous, les Baghas et les Ndris se nourrissent de

chair humaine autant que de poisson. Là, pas de jour qui ne soit signalé par quelque horrible festin dont les prisonniers capturés dans les razzias font les frais. Pour attendrir la chair des victimes, on les soumet toutes vivantes, les jambes rompues, au courant de l'eau : vingt-quatre heures après, l'épiderme s'enlève comme une pelure, la viande est à point.

“Dans les villages bondjos, raconte le P. Allaire, les esclaves sont amenés sur le marché pour être vendus comme viande de boucherie. Celui qui ne peut se payer le luxe d'un corps entier, achète seulement un membre à son goût. S'il choisit le bras, il y fait une marque longitudinale avec de la craie blanche; le propriétaire attend qu'un autre client jette son dévolu sur l'autre bras et lui fasse le même signe. On réserve ainsi les bras, les jambes, la poitrine, etc.; lorsque tous les membres ont été retenus, on coupe simplement la tête de l'esclave qui est immédiatement débité et dévoré sur place.

“Quelquefois, avant d'occire le prisonnier, on attend qu'il ait pris un embonpoint appétissant. Mais “le mieux est l'ennemi du bien”; si le système a un bon côté, il offre aussi des inconvénients. La surveillance trop prolongée se relâche et le captif peut profiter indiscrètement d'un moment d'inattention pour mettre entre lui et la marmite qui l'attend une distance raisonnable. C'est ce qui arriva à un jeune Noir qui prit la clef des champs et vint se réfugier et raconter ses malheurs à la mission.

“On lui avait permis de se promener librement, accompagné cependant, toujours, d'un ami inséparable (tels Oreste et Pylade) : un gros billot de bois était fixé à sa jambe droite : histoire d'interdire les courses lointaines ! Et de temps en

temps les guerriers lui caressaient la gorge : “Man gaillard, c'est ici que le cou-teau passera.” Et les vieux lui tapotaient amicalement le ventre : “Ça va bien, ça va bien, sous peu, il sera gras et dodu à souhait.” Et les petits, les tout petits, sous l'oeil bienveillant de leurs mamans, venaient lui tâter délicatement le mollet, de leurs doigts potelés et menus, lui disant, avec un encourageant sourire : “Moi, voilà mon morceau !” Ne croyez pas, je vus prie, que j'exagère ou que j'invente : tout cela est absolument vrai.”

Aucun raisonnement n'a de prise sur ces monstres.

—C'est horrible, ce que vous faites là, disait-on un jour à quelques cannibales.

—Au contraire, c'est délicieux, ... avec du sel et du piment !

—Vous comprenez la différence qui existe entre un homme et un animal. L'homme est intelligent il vous parle au moment où vous allez le manger ; il ne vous a fait aucun mal. Et puis, vous aussi, l'on pourra vous manger si vous tombez un jour entre les mains de vos ennemis.

—C'est le sort de la guerre, cela. Tout ce que vous dites prouve combien il est distingué de manger de la chair humaine : une viande qui avait un nom et qui parlait !

—Tiens, dit un jour un chef bondjo au P. Allaire : tu vois cette tête ?—il caressait un crâne décharné, encore sanglant, qu'il avait planté sur un pieu comme un trophée devant sa case,—c'est la tête d'un tel. Tu l'as connu !

—Oui, parfaitement.

—Nous l'avons mangé il y a trois jours. Que n'es-tu venu plus tôt ? tu en aurais goûté, et toi, qui nous dis de ne pas manger de cette viande, tu l'aurais trouvée si bonne, qu'après tu en aurais tou-

jours voulu.

Voilà l'état lamentable et abrutissant des indigènes de l'Oubanghi! Peut-on imaginer rien de comparable à ces troupeaux d'enfants élevés et engraisés comme un vil bétail! Y a-t-il rien de plus horrible que ces razzias où tout est massacré, où le vainqueur se gorge du sang et de la chair des vaincus! Y a-t-il rien de plus hideux que ces monstres humains torturant leurs

journallement chez les Bondjos, sans parler de mille autres actes de barbarie de ces anthropophages.

Hélas! plus d'un des braves soldats glorieusement tombés en guerroyant dans le Haut Oubanghi a passé par la marmite de ces indigènes. Tués et mangés en 1888, tous les tirailleurs du poste de Sétéma; tués et mangés, en 1889, à Banghi, M. Musy et ses douze hommes; tués et man-



Dans les rapides de l'Oubanghi.

victimes, leur brisant les membres un jour à l'avance, les exposant ensuite à la trempette pendant une nuit dans les eaux du fleuve, afin d'avoir un mets plus friand. Imagine-t-on quelque chose de plus atrocement sauvage que de faire cuire la cervelle d'un homme dans son propre crâne et de l'y manger ensuite comme dans une assiette! Voilà cependant ce qui se passe

gés, en 1892, M. de Pommeyrac et ses miliciens, sur la rivière Koto. Et combien d'autres!...

Les Bondjos vont jusqu'à déterrer les morts pour s'en repaître; telle expédition militaire a dû apposer des sentinelles armées aux bords des tombes fraîchement creusées ou incinérer les cadavres afin de les soustraire aux dents des cannibales.

Que faire pour réformer de pareilles mœurs? Les missions scientifiques et d'exploration ouvrent les voies; les missions militaires et de conquête établissent la sécurité; les missions commerciales et de gouvernement affermissent les bonnes relations; les missions chrétiennes éclairent, convertissent et sauvent. Sans ces dernières, les autres échoueraient misérablement.

— o —

LE PEUPLE RUSSE VEUT LA GUERRE

A OUTRANCE

Le peuple qui pourtant supporte la plus grande part du faix de la guerre est étranger à toute défaillance et à la sensibilité de certains salons.

Je citerai à ce propos, trois traits stypiques qu'on me rapporte.

Il y a quelques jours, une grande-duchesse visitait une des nombreuses ambulances de la capitale, et, en quittant les blessés à qui elle avait prodigué des paroles de réconfort, elle ajoutait : Priez Dieu, mes amis, pour que les forces vous reviennent et que cette guerre prenne fin!

Comme elle venait de quitter la salle, un soldat s'approcha d'un personnage de sa suite lequel n'était autre qu'un ancien président du conseil :

— Tu connais cette dame, lui dit le paysan, avec le tutoiement usuel chez ceux de sa classe : eh bien, toi qui sais t'exprimer comme elle, dis-lui donc que, quand elle reviendra, elle ne nous parle pas de la fin de la guerre. C'est inutile. Nous la ferons aussi longtemps qu'il le faudra. Nous parler autrement ne nous fait nullement plaisir.

Le même personnage se trouvait récem-

ment dans une de ses propriétés sise dans le gouvernement d'Orel. Il rencontra un jour sur les routes un paysan de sa connaissance qui lui demanda naturellement des nouvelles de la guerre.

— Ne souhaites-tu pas que cela finisse bientôt ? lui dit l'ancien premier ministre.

— Moi ? Et pourquoi ? Vois-tu, j'ai mes deux fils là-bas, mais qu'ils y restent tout le temps nécessaire pour en terminer une fois pour toutes. Si nous ne venons pas à bout de l'Allemagne maintenant, ce sera à recommencer. Ils se prépareront encore mieux à la guerre et ils viendraient alors jusqu'ici à Orel ! Ils nous mettraient tous les deux à la charrue, toi et moi, pour nous faire travailler pour eux. Non, il faut en finir pendant que nous y sommes !

Et cette troisième réplique, d'un cosaque, cette fois.

Le malheureux venait d'être amputé de la main droite à la suite d'une horrible blessure de sabre. Guéri, on lui demande ce qu'il va faire.

— Je vais prendre du service au Caucase, répond-il. Après l'Allemand, je veux tâter du Turc. Je puis encore conduire et manier les armes de la main gauche. D'ailleurs, pour notre vieil ennemi, c'est largement suffisant.

Voilà comment parlent aujourd'hui les paysans débonnaires de Russie. Ils ont compris la nécessité de la guerre à outrance. Ils sentent qu'elle peut être longue, mais ne s'en plaignent pas.

— o —

En traitant la pomme de terre par l'acide sulfurique et en la soumettant à l'action d'un appareil compresseur, on obtient une matière suffisamment dure pour faire des billes de billard.



Le Tunnel Sous-Marin entre la France et l'Angleterre

Au pied de la falaise de Sangatte, non loin de l'endroit où Blériot s'envola pour effectuer la première traversée aérienne de la Manche, il existe, depuis 1883, une galerie creusée sous la mer, par l'ingénieur Breton, jusqu'à une distance du rivage de 1,840 mètres; une excavation identique, d'environ 1,800 mètres de longueur, a été pratiquée, par les Anglais, au voisinage de Folkestone. Ces deux essais ont démontré l'imperméabilité de la couche de craie continue qui s'étend sous le détroit du pas de Calais, entre la France et l'Angleterre, et la possibilité d'y établir un tunnel sous-marin.

Ce résultat n'a, d'ailleurs, rien de surprenant, attendu que le détroit n'a pas toujours été un détroit et qu'à l'époque miocénique, — il y a quelques milliers d'années, — un isthme franco-anglais unissait la Grande-Bretagne au continent. Cet isthme a été rongé peu à peu par les vagues, d'un mouvement incessant, qui se continue encore de nos jours, puisqu'on constate que, de chaque côté du détroit, la mer gagne sur la terre environ vingt mètres par siècle.

L'idée de construire un tunnel entre la France et l'Angleterre n'est pas nouvelle. Dès le commencement du siècle dernier,

un ingénieur des mines, Mathieu, vint proposer au premier consul Bonaparte d'établir une route souterraine, éclairée par des quinquets à l'huile, et par laquelle pourrait être acheminée la malle-poste. Ce projet, mal conçu, était, d'ailleurs, inexécutable.

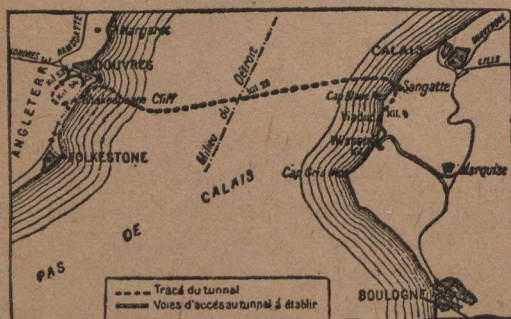
Plus tard, on préconisa divers autres moyens de communication. On avait songé à un pont gigantesque, dont les soixante-douze piles auraient singulièrement gêné la navigation, sans compter les dérangements que sa masse métallique pouvait occasionner aux compasses des navires; on a proposé, enfin, l'établissement d'un service de ferry-boats ou bateaux porte-trains. Mais aucune solution ne semble plus pratique ni plus complète, à tous les points de vue, que celle du tunnel.

On sait comment l'exécution de cette conception grandiose s'est trouvée arrêtée, depuis plusieurs années, par la campagne d'opposition menée en Angleterre. Les arguments mis en avant par les adversaires du tunnel sont d'ordre militaire, commercial et sentimental.

Ceux d'ordre militaire ont paru d'abord le plus toucher l'opinion. Le fameux antagonisme de lord Wolseley, des articles sensationnels, des interviews de gé-

néraux célèbres, des pamphlets humoristiques, ont concouru à faire croire à l'invasion possible de l'Angleterre par des troupes ennemies.

On y représentait Douvres envahi par une troupe de touristes aux allures des plus paisibles. Puis, la nuit, à un signal convenu, ces touristes, qui n'étaient autres que des soldats déguisés, se coulant furtivement vers le port et s'emparant d'un approvisionnement de fusils apportés par des vapeurs auxquels personne n'avait pris garde. Pendant ce temps, le tunnel vomissant sans relâche des hommes de toutes armes. C'en est fait! Douvres



Ensemble du tracé du tunnel.

est pris; Londres tombe, quelques jours après, aux mains de l'ennemi, et l'Angleterre paie une indemnité de quinze milliards qui lui fait regretter amèrement le tunnel!

Ceci s'écrivait en 1880. Il a été fait aisément justice de ces fantaisies, car, pour transporter ainsi en Angleterre un corps d'armée, il ne faudrait pas moins de 150 trains et de 7,000 wagons, tandis qu'il suffirait de quatre hommes et un caporal pour faire sauter l'entrée du tunnel et en obstruer l'accès.

Au point de vue commercial, un certain nombre de bons esprits se sont imaginés

que la marine anglaise souffrirait beaucoup de la concurrence du tunnel. Un seul chiffre permet de réfuter cet argument : l'activité de la marine anglaise dépend exclusivement de la houille, qui forme les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'exportation de tous les ports anglais pour toutes les destinations. Or, jamais l'idée ne viendra à un propriétaire de mines de Cardiff, par exemple, d'exporter ses houilles par voie ferrée, et la marine anglaise n'a rien à craindre.

Reste l'argument d'ordre moral, assurément le plus important et le plus difficile à vaincre. Les Anglais sont très jaloux de se splendide isolement insulaire auquel ils attribuent les qualités fondamentales de leur race. Il y a là un sentiment très respectable, fermement ancré dans beaucoup d'esprits, mais qui tend, cependant, à s'atténuer en présence des avantages évidents que leur offrira l'existence d'une liaison directe, par voie ferrée, avec le continent.

— 0 —

L'Angleterre Attend les Allemands

Le grand romancier anglais H.-G. Wells envisage, au cours d'un article du "Times", l'hypothèse d'une invasion allemande en Angleterre. Si l'on en croit le célèbre écrivain, et on peut l'en croire, la population tout entière s'affirmerait digne, à l'occasion, de la "méprisable petite armée" du général French.

Mais supposons qu'un beau matin nous trouvons des soldats allemands en Angleterre. Que nos experts ne se fassent aucu-

ne illusion sur ce que nous, la population, nous ferons. Nous nous battons. Si nous ne pouvons pas nous battre avec des fusils, nous nous battons avec des cannes à vent, et si nous ne pouvons pas nous battre conformément aux "règles de la guerre", apparemment faites par les Allemands pour gêner les experts militaires britanniques, nous nous battons conformément à notre propre conscience. Beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes aussi descendront dans la rue pour tirer sur les Allemands. Après les histoires de Belgique, rien ne pourra les en empêcher. Si MM. les experts tentent pédantesquement d'intervenir, nous fusillerons les experts et si les envahisseurs, coupés de leurs bases par la mer, mal équipés comme ils le seront certainement et placés dans une situation désavantageuse, sont assez malavisés pour tenter de nous terroriser par le moyen de représailles sur le modèle de celles de Belgique, nous, les irréguliers, nous massacrerons naturellement tous les traînards allemands sur lesquels nous pourrions mettre la main. Parfaitement. Ce procédé peut être sanguinaire, mais c'est celui qui découle du sens commun en pareille situation. Nous pendrons les officiers et fusillerons les hommes. Un corps expéditionnaire allemand en Angleterre ne sera pas combattu, il sera lynché. La guerre est la guerre et les représailles, les manoeuvres terroristes sont un jeu qu'on peut jouer à deux. Quand ils sont en butte à une provocation suffisante, les Anglais sont capables de devenir extrêmement dangereux et nos experts se trompent quand ils se figurent qu'une expédition allemande pourrait circuler, par exemple, dans le comté d'Essex sans rencontrer d'autre opposition que celle des forces organisées.

Femmes d'Autrefois

Marie de Mancini

Il n'est pas de conte de fées plus merveilleux que la très véridique histoire des nièces de Mazarin, les demoiselles Mancini et Martinozzi,

Les Mancines, les Martinozzes,
Illustres matières de noces...

chantaient les poètes du temps. En effet, l'une épouse le duc de Mercoeur, petit-fils d'Henri IV ; une autre, le prince de Conti ; une troisième devient princesse de Modène, ce qui la fait, plus tard, belle-mère du roi d'Angleterre ; et si la belle Hortense n'épouse pas Charles Stuart, ou le duc de Savoie, ou le prince régent de Portugal, qui sont parmi ses soupirants, c'est que son oncle, dont elle est la favorite, se réserve d'en faire l'héritière de son nom et de ses immenses richesses sous le titre de duchesse de Mazarin. Ce n'était pas mal pour les petites filles de ce Piétro Mazarini dont on ne savait trop ce qu'il avait été à Rome.

La plus célèbre des "Mazarines" est, sans contredit, la troisième des demoiselles Mancini, Marie, qui faillit devenir reine de France.

Elle n'était pourtant pas la plus belle. Voici le portrait que Mme de Motteville nous fait d'elle aux environs de la quinzième année : "Ses yeux grands et noirs n'ayant point encore de feu paraissaient rudes ; sa bouche était grande et plate et, hormis les dents qu'elle avait belles, on la

pouvait dire laide alors.”

Était-elle vraiment si laide ? La bonne Motteville, en suivante fidèle, avait peut-être fait siennes les rancunes de sa maîtresse, Anne d'Autriche, qui a eu, en effet, d'assez sérieuses raisons de n'aimer pas Marie. Quoi qu'il en soit, la jeunesse, l'amour, le désir de plaire sont des enchanteurs merveilleux qui éclairent le teint, font briller les yeux, et même rapetissent la bouche, ainsi qu'il appert d'un joli portrait de Marie peint par Lély.

Ce que ne dit pas Mme de Motteville, c'est que Marie était très intelligente, et que son esprit, tantôt vif et enjoué, le plus souvent passionné donnait à ses discours un agrément infini.

Depuis la mort de leur mère et ses plus jeunes soeurs, les futures dames de Mazarin et de Bouillon, faisaient partie du cercle familial de la reine. Ce cercle d'ailleurs, avait été, un certain temps, une chose assez ennuyeuse, dont Louis XIV, alors âgé de vingt ans, avait cherché à s'émaniciper le plus possible. Le charme et l'esprit de Marie l'y ramenèrent, et lui, qui n'avait aimé jusque-là que les ballets et les carrousels, avec quelques plaisirs plus grossiers, découvrit, à écouter l'éloquente jeune fille, les hautes jouissances de l'esprit.

Marie prit peu à peu sur lui une influence considérable, et, à la suite d'une maladie qu'il eut, qui mit ses jours en danger et durant laquelle Mlle de Mancini ne sut mettre aucune mesure à l'expression de sa douleur, elle devint la favorite autour de laquelle la cour évolua, obséquieuse et servile. Pas de fêtes, de ballets, de chasse dont elle ne fût la reine. Elle-même, dans ses "Mémoires," nous conte ce joli épisode d'une promenade à cheval, à Bois-le-Vicomte.

“Un jour, dans une allée d'arbres où,

comme je marchais avec assez de vitesse. Sa Majesté me voulut donner la main, il m'arriva de heurter de la mienne, assez légèrement, contre le pommeau de son épée ; et lui, avec une colère toute charmante, la tira du baudrier et la jeta au loin. Je n'entreprends point de dire de quel air il fit cela ; il n'y a point de termes pour l'exprimer.”

Voilà ; par parenthèse, un joli tableau de genre : de beaux arbres. Marie fringante et heureuse sur son cheval lancé au petit galop et Louis, avec un geste chevaleresque, jetant son épée dans les taillis.

Le cardinal Mazarin songea qu'il était temps d'intervenir. Aussi bien, le roi ne cachait pas son désir d'épouser Mlle de Mancini. C'est à cause d'elle qu'il avait rompu son mariage avec Marguerite de Savoie.

On s'est demandé pourquoi Mazarin s'était refusé à faire sa nièce reine de France. La raison la plus plausible en est dans l'intérêt véritable qu'il a toujours porté aux affaires du royaume. Certes, il avait des défauts, mais on ne peut lui dénier, pour la vraie gloire de l'Etat et du roi, un zèle constant et éclairé, dont le traité du Pyrénées a été le magnifique couronnement. Le mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie-Thérèse lui paraissait devoir porter à leur comble le bonheur et la prospérité de la France.

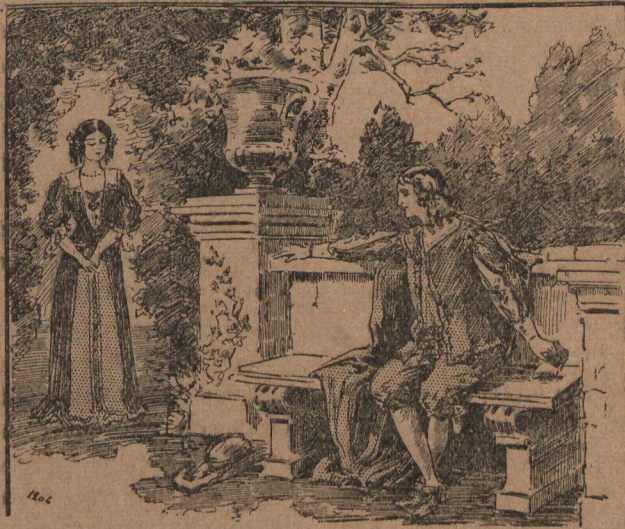
Le roi tenta de fléchir le tenace cardinal, il s'agenouilla devant lui pour obtenir le droit de couronner Marie. Le cardinal fut inflexible, vraiment superbe en cette circonstance (on a de lui au roi des lettres admirables) et menaça sa nièce du couvent si elle ne renonçait pas à des ambitions déraisonnables. Pleurs, scènes dramatiques entre les deux amoureux, promesses de se revoir, de ne s'oublier jamais et enfin séparation cruelle avec ces mots,

que Racine a pris à Marie pour les mettre sur les lèvres de sa Bérénice :

Seigneur, vous êtes roi, vous pleurez et je pars.

Mazarin envoyait sa nièce à Bouriage, dans un site désolé, au bord d'une mer sauvage et déserte, non loin de la Rochelle, long exil de huit mois dont il ne la rappela que lorsque l'irréparable eut été accompli. Quand Marie revint à Paris, ce fut pour assister au "Te Deum" chanté

société romaine alors très brillante, essaie d'oublier ses infortunes au milieu des fêtes et des galanteries, échappe à son mari dont elle redoute la brutalité, fait naufrage, échoue sur les côtes de Provence où les Grignan sont assez embarrassés d'elle et finit par le couvent, où elle passe, malgré ses protestations, la plus notable partie de ses jours, soit en France, soit en Suisse, ou encore en Espagne, car le prince Colonna a partout des cousins qui règnent et de qui il obtient que Mme la connétable soit enfermée.



La première entrevue.

à Notre-Dame pour célébrer la définitive conclusion du traité des Pyrénées, dont une clause expressive était la ruine de son bonheur, et pour voir passer d'une croisée de l'hôtel de Beauvais — voisin d'une autre croisée où s'accoudait Mme Scarron — l'entrée triomphale de Marie Thérèse, dans une pompe dont elle avait jadis pu rêver l'éclat pour elle-même

A partir de ce moment, la vie de Marie ressemble à un roman d'aventures. Elle épouse le connétable Colonna, règne sur la

"C'est la meilleure femme du monde, écrit Mme de Villars qui la voit à Madrid, à cela près qu'il n'est pas au pouvoir humain de lui faire prendre les meilleurs partis ni de résister à tout ce qui lui passe dans la fantaisie."

En somme Marie Colonna, ainsi que ses soeurs, la comtesse de Soissons compromise dans "l'affaire des poisons", les duchesses de Mazarin et de Bouillon, qui finirent leurs jours en exil, font assez bien figure d'aventurières de haute allure, mais

enfin d'aventurières. C'est que leur oncle, qui leur avait donné tant de choses : la richesse, des titres, de nobles alliances, avait négligé l'essentielle : une forte et religieuse éducation. Quand Marie avait du chagrin, il lui conseillait Sénèque. Ce qui n'est pas mal pour quelqu'un de qui on se fût plutôt attendu qu'il patronnât la "Vie dévote" ou "l'Imitation."

Le désir passionné de Marie était de revoir cette cour de France où elle avait régné jadis et dont rien au monde n'avait pu atténuer en elle la nostalgie. Suppliques, démarches auprès des ministres, lettres et doléances, tout fut malheureusement inutile. Louis XIV, occupé d'ailleurs et si merveilleusement dur pour ceux qu'il n'aimait plus, n'avait aucun souci de rappeler la comtesse.

"Ma cousine désirant vous donner une abbaye commode pour vous y retirer et demeurer en toute sûreté pendant le temps que vous voudrez demeurer dans mon royaume, je n'en ay point trouvé qui convint mieux à tout ce que vous pouvez désirer que celle de Saint-Pierre, de ma ville de Reims, dont la dame d'Orval est abbesse ; et pour cet effect aussitost que j'auray une dernière réponse à cette lettre, j'envoyeray le sieur Goberti pour vous y aller conduire. Sur ce, je prie Dieu, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde."

Tel est le dernier billet doux de Louis à celle que, douze ans auparavant, il avait voulu faire reine de France.

Plaignons cette pauvre Marie et sachons-lui gré d'une chose : c'est d'avoir éveillé le roi à la vie intellectuelle. Peut-être lui devons-nous que Louis XIV n'ait pas été Louis XV, fermé à tout ce qui était en dehors de son égoïsme immédiat. Et quand nous le voyons, plus tard, encourager d'un mot, toujours bien choisi, les

poètes et les artistes de son temps, ou, devant le petit théâtre de Saint-Cyr, rendre hommage à "l'esprit de M. Racine", rappelons-nous que Marie Mancini a été son premier professeur de belles-lettres et de bon goût.

— o —

JUSTICE FEROCÉ

— — —

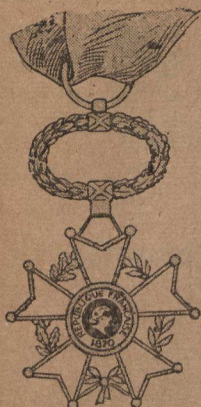
La punition pour la lâcheté, dans l'armée allemande, au temps de la guerre de Trente Ans, était sévère au point d'être féroce. Dans l'année 1642, le général Suédois Torstensson attaqua Leipzig. Une troupe sous le commandement du Grand Duc Léopold, l'atteignit aux portes de la ville, mais pendant l'engagement, le régiment Madlonische fut soudainement pris de panique et s'enfuit.

La punition suivit immédiatement. Quand le régiment s'assembla de nouveau, six autres régiments l'entourèrent et le jugèrent par une cour martiale en plein champ. Le verdict fut que le Colonel et les Capitaines mourraient par l'épée, et qu'un homme sur dix parmi les sous-officiers et les autres combattants serait pendu.

Ce verdict sévère fut suivi à la lettre excepté qu'à la demande du Grand Duc Léopold, les hommes furent fusillés au lieu d'être pendus ; le Colonel George Madlonische fut décapité, après avoir demandé en vain son pardon. Les survivants furent transférés aux quartiers avec d'autres ordres et le régiment ne recouvra jamais son nom ou son prestige antérieur. Dans ces jours, il n'y avait aucune autre alternative que d'être brave. La lâcheté signifiait, ou la mort, ou la disgrâce éternelle.

Quelques Décorations

Leur origine et leur signification



Croix de la Légion
d'Honneur
(France)



Croix Victoria
(Angleterre)



Croix St-Georges
(Russie)

Dès l'antiquité, les mérites civils et militaires furent l'objet de récompenses diverses, croix et rubans, colliers-médailles, etc. Les Grecs donnaient des couronnes, les Romains des armes à leurs guerriers qui s'étaient particulièrement distingués et la tradition d'honorer ainsi les braves s'est perpétuée au travers des siècles.

Une étude détaillée de tout ce qui s'est fait en ce sens serait longue et compliquée, aussi ne sera-t-il question ici que des principales décorations modernes accordées par les peuples actuellement en guerre.

En France, la principale décoration et la plus convoitée est celle de la Légion d'Honneur établie par Napoléon Ier en l'an 1802.

Elle comprend cinq grades: chevalier, officier, commandeur, grand officier et grand-croix. La croix de chevalier est en argent, les autres sont en or; elle a cinq branches surmontées d'une couronne de laurier et s'attache à la poitrine au moyen d'un ruban rouge.

La première croix de la Légion d'Honneur décernée au cours de la guerre actuelle a été conquise par le lieutenant Bruyant, du 12e dragons, pour un magnifique fait d'armes dès le début des hostilités.

La France donne encore, pour récompenser ses braves, la médaille militaire destinée spécialement à récompenser les sous-officiers et simples soldats. Fait à signaler: pour qu'un officier puisse obtenir cette médaille, il lui faut accomplir des actes de valeur extraordinaire et avoir épuisé toute la série des croix de la Légion d'Honneur. La médaille militaire qui est la première décoration qu'un simple soldat puisse avoir est donc, en même temps, la plus difficile à conquérir même pour un général.

Un décret du Président de la République l'a



Croix de l'Ordre de
Léopold
(Belgique)



La croix de fer prussienne.

attribuée au généralissime Joffre et au Roi de Belgique pour reconnaître leur valeur militaire exceptionnelle.

En Angleterre, la Croix Victoria est l'équivalent de la Légion d'Honneur française. C'est une croix de Malte en bronze attachée par la lettre V à une barre également en bronze et décorée d'une branche de laurier. La Croix Victoria porte, comme légende, l'inscription "For Valour" et s'attache au moyen d'un ruban rouge.

Elle a été instituée par la Reine Victoria pendant la guerre de Crimée.

La Russie donne à ses braves l'ordre de St-Georges institué par l'Impératrice Catherine II. Cet ordre comporte cinq classes; la première et la deuxième attribuées aux généraux, la troisième et quatrième aux colonels et la cinquième aux autres officiers et aux simples soldats. Cette dernière classe fut créée par l'Empereur Alexandre Ier.

La Belgique récompense également ses braves par l'attribution d'une croix spéciale: l'Ordre de Léopold. Cette décoration porte, comme légende "L'Union fait la Force". C'est la devise belge qui sera justifiée par l'union des alliés.

Voici maintenant une autre croix. Toutes les précédentes sont synonymes d'Honneur, de Loyauté et de Bravoure mais celle qui suit paraît, à de rares exceptions, récompenser surtout le pillage, le vol et l'incendie. C'est la croix de Fer instituée par Frédéric Guillaume III de Prusse pour reconnaître les mérites militaires.

Le Guillaume actuel paraît l'avoir singulièrement détournée de son usage si l'on en juge par la facilité avec laquelle il la donne à ses équipes d'incendiaires et de bandits.

S'il croit stimuler ainsi le courage défaillant de ses troupes, il fait une grosse

erreur. Sans doute une décoration jouit d'un certain prestige mais les boches trouvent peut-être que cela ne leur suffit pas. Un tonneau de bière et un collier de saucisses ferait bien mieux leur affaire...

— o —

AVIATEURS ENERGIQUES

—

Le correspondant du "Times" dans le nord de la France note que les aviateurs anglais ont enduré de dures souffrances et qu'à une hauteur de 6,000 pieds, ils ont supporté un froid de 50 degrés.

Ils font, dit-il, de longues randonnées sous une tension nerveuse constante. Le vent qui balaie les grandes hauteurs où ils sont obligés de se tenir diminue leur vitesse et les expose davantage au feu des canons ennemis.

Un de nos avions portait les marques de 60 balles. Le pilote n'avait pas été atteint dans son abri blindé.

Les aviateurs allemands — c'est du moins notre impression — ne font pas preuve du même courage et de la même endurance.

Le même correspondant note qu'un avion ennemi tomba récemment dans les lignes indiennes et que les soldats furent surpris de la grandeur de cette machine volante qu'ils avaient prise jusqu'alors pour un énorme insecte.

— o —

Un ingénieur viennois a fabriqué un yacht à voiles entièrement en papier. Le yacht a 15 pieds de longueur et 3 de largeur. On assure qu'il vogue à merveille.



LAURENT

Nouvelle Italienne

1790

I

On voit dans la ville des Césars, dans la capitale du monde chrétien, au milieu des monuments de tous les âges et des ruines de tous les siècles, des maisons, j'ai presque dit des chaumières, habitées par des ouvriers, des cultivateurs ou des marinières du Tibre... mélange grandiose et singulier qui ne se trouve que dans la ville éternelle : ici, un portique majestueux à côté d'un humble toit ; là, des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres rustiques sont pratiquées ; ailleurs, un tombeau séculaire servant d'asile à une famille de paysans.

Dans une de ces maisons de modeste apparence, à demi-couvertes de lierre, habitait une veuve avec ses deux enfants. Son mari, ouvrier intelligent et laborieux, avait gagné, pendant vingt-cinq années de travail assidu, une fortune honnête et était mort à la peine ; aussi, sa mémoire était-elle vénérée et son exemple souvent cité par la mère à ses fils.

L'aîné, qui avait aidé son père dans ses travaux, avait à coeur de suivre son ex-

emple : levé avec le jour, il allait à son atelier de mouleur et n'en revenait qu'à la nuit ; les soirées et les jours de fête étaient consacrés à sa mère. Il ne connaissait pas de plus douces jouissances.

Le plus jeune, né au milieu de l'aisance déjà acquise, aimait le plaisir et se laissait volontiers entraîner par de mauvais amis. La mère, faible comme toutes les mères, grondait un peu et pardonnait vite. Scipion faisait parfois de la morale à son frère, mais la morale d'un frère impatienté souvent et est toujours sans autorité.

Dans une de ces longues soirées d'hiver, où ce n'eût pas été trop de trois pour animer la conversation de famille, Maddalena et Scipion étaient seuls ; Junius s'était échappé à la fin du souper sous un prétexte quelconque et on ne l'avait plus revu.

— Mauvais enfant ! disait la mère en soupirant avec un peu d'amertume, je suis certaine qu'il est dans la cité Léonine, à boire et à se disputer dans quelque cabaret avec ces transtévérins qui l'ont perdu.

Scipion aimait son frère ; mais, partageant l'idée de la mère, il la défendait mollement.

— Quelque jour, il lui arrivera malheur ! reprenait celle-ci ; il est emporté, violent ; il ne craint pas les coups et porte, plus vite qu'il ne faudrait, la main à son cou-teau.

— Pourquoi, bonne mère, vous livrer à ces suppositions ? Junius est vif, c'est vrai, et supporte peu la raillerie, mais il faut qu'on l'excite... Hors de là, il est bon compagnon et ne commence jamais une querelle.

— Bah ! faut-il tant d'histoires pour amener une querelle et le vin seul ne suffit-il pas ? Tiens, Scipion, je suis ridicule peut-être, mais quand il n'est pas là, j'ai peur ; et ce soir plus que jamais, je suis triste, je pense à la mort de ton père ; j'ai comme un pressentiment de quelque malheur.

Scipion employa toute son éloquence pour calmer et rasséréner la tête de sa vieille mère ; mais, voyant que ses efforts étaient inutiles, il lui offrit d'aller à la recherche de Junius et de le lui ramener.

— Oh ! que tu es bon et que je te reconnais bien là, mon Scipion bien-aimé ! je grillais de te le dire et je n'osais t'en prier. Je sais que tu n'aimes pas ces réu-nions...

— Si ce n'était que cela et si Junius m'écoutait, j'irais bien sans me faire prier, mais vous savez qu'il ne supporte pas volontiers les remontrances.

— Oui, mon pauvre enfant, le bien-être et ma faiblesse l'ont perdu. S'il eût été obligé de travailler pour soutenir sa maison, il aurait pris goût à ce travail de chaque jour, de chaque heure, mais il est venu le dernier ; il n'a pas vu la pauvreté du logis ; il n'a pas eu, comme toi, l'exemple de son père ; il a été choyé, fêté, gâté par nous tous, par moi la première, et ne croyant pas à la nécessité, à la sainteté de

ce travail quotidien, il s'est livré aux plaisirs de son âge et à de si mauvais amis qui l'ont perdu. Tant qu'il a été jeune, ce n'était rien ; mais avec les années les vices deviennent plus mauvais et plus dange-reux : et chaque fois qu'il me quitte, il me semble que je ne le reverrai plus.

— Allons, allons, mère, ce n'est pas raisonnable, ce que vous dites là ; mais, puisque vous avez de ces mauvaises idées dans la tête, je sors et ne reviendrai qu'avec lui, je vous le promets.

Là-dessus, Scipion essuya deux grosses larmes qui coulaient sur les joues amaigries de sa mère, l'embrassa et sortit.

II

A peine était-il à cent pas de la maison que la pauvre veuve, cédant à une tristesse involontaire et à quelque noir pressenti-ment qu'elle ne pouvait parvenir à chas-ser, se mit à fondre en larmes ; sa pensée se reportait tour à tour sur son mari si bon, si courageux, sur la perte immense qu'elle avait faite et le vide que cette fin prématurée avait laissé dans son logis désolé, enfin sur ses enfants dont la nature si diverse était pour elle une nouvelle source de préoccupations, lorsqu'elle entendit ouvrir violemment la porte que Scipion, suivant la coutume italienne, n'avait pas entièrement fermée, et vit un étranger entrer chez elle comme un ouragan, l'oeil hagard, la figure livide et la main armée d'un poignard ensanglanté.

Frappée d'étonnement et de terreur, Maddalena recula, et n'ayant près d'elle aucun de ses fils, songeait à fuir les coups de cet homme dans lequel elle ne pouvait voir qu'un de ces voleurs qui font métier de dévaliser les habitants des quartiers isolés, les assassinant au besoin à la moin-

dre résistance.

Mais l'étranger, au lieu de se jeter sur elle pour lui arracher les clés de son petit trésor, se précipita à ses pieds en s'écriant :

—Au nom du Christ, sauvez-moi, sauvez un malheureux poursuivi par la police romaine.

A ces mots, à cette invocation toute-puissante sur l'esprit et le cœur, de la pieuse veuve, Maddalena s'arrêta et regardant désormais avec plus de pitié que d'effroi l'homme qu'elle voyait à ses genoux :

—Poursuivi par la police ! lui dit-elle et pour quelle faute ? Qu'est-ce que cette arme que je vois dans votre main ? N'est-elle pas teinte de sang ?

—Hélas oui ! ma bonne dame, et c'est là mon malheur. Je ne puis dire : mon crime, ajouta l'étranger en se redressant avec une certaine noblesse, Dieu merci ! je n'en ai jamais commis.

—Si vous n'êtes pas coupable, pourquoi fuir au lieu de vous justifier ?

—Les apparences sont contre moi. J'ai été provoqué, insulté, réduit à la nécessité de défendre ma vie. En me débattant contre cette fatalité, j'ai sorti mon poignard, j'ai frappé. Je suis poursuivi, et si vous ne me donnez un asile chez vous, je paierai de ma liberté ou de ma tête ce crime bien involontaire.

Maddalena était saisie d'horreur et de pitié, mais elle savait à quoi elle exposait ses enfants et elle-même en donnant sa maison pour refuge à un assassin recherché par la police, et elle hésitait, combattue entre ces deux sentiments. La commisération l'emporta enfin. "Si c'était mon Junius qui fut là à sa place, se dit-elle, combien je bénirais la femme qui l'aurait soustrait à l'infamie et au supplice !"

—Levez-vous, dit-elle à l'étranger, avec une dignité calme et douce ; rassurez-vous et suivez-moi dans ce cabinet. Si vous êtes innocent, le Christ que vous y voyez vous fortifiera, vous consolera... Si vous êtes coupable, priez-le de vous pardonner.—Restez-là jusqu'à ce que je revienne, nul ne saura que vous êtes chez moi.

III

Les pressentiments de la pauvre mère ne l'avaient pas trompée : quelques moments après cette scène émouvante, elle entendit un nouveau bruit à la porte de son logis. Elle se précipita dans l'escalier et vit devant elle le corps inanimé de Junius, de son fils, recouvert d'un drap inondé d'un ruisseau de sang coulant encore d'une plaie béante.

Elle jeta un cri terrible. Junius, en l'entendant, leva sur sa mère un regard éteint, et, rassemblant ses forces, il lui dit :

—Mère, c'est un châtement du ciel. Je n'ai pas voulu écouter vos conseils, j'ai désobéi à vos ordres, j'ai été puni. Pardonnez et bénissez-moi, car je sais que je m'en vais...

Les hommes qui portaient le corps étaient suivis de plusieurs agents de la police romaine chargés de suivre les traces de l'assassin et de le conduire en prison.

Maddalena, ne pouvant douter que l'étranger auquel elle venait de donner asile ne fût le meurtrier de son fils, court éperdue vers la porte du cabinet, et, dans ce premier mouvement, bien concevable dans une mère au désespoir et surtout dans une italienne, l'ouvrit pour livrer le coupable à la justice et venger ainsi son fils mourant.

—Viens, misérable ! lui cria-t-elle en se jetant sur lui comme une furie, viens voir

expirer ta victime et recevoir en même temps la juste punition de ton abominable crime.

En disant ces mots, elle vit l'étranger évanoui, la main encore levée vers le Christ qu'il semblait invoquer comme elle le lui avait conseillé.

Elle rentra aussitôt : un combat terrible se livrait en elle, car il y a, dans toute italienne, la foi à côté de la colère ; elle avait mis elle-même ce jeune homme sous la protection divine et elle allait, au mépris des lois de l'hospitalité et des lois plus saintes de l'Évangile, livrer son hôte au bourreau.

—Non ! se dit-elle après un moment d'hésitation ; non, cela ne sera pas. Il n'a pas, m'a-t-il dit, été l'agresseur ; s'il a menti, les tribunaux sauront bien le punir, mais ce n'est pas à moi à le vendre. Ce serait une détestable action devant Dieu."

Prenant alors une résolution hardie et prompte, elle jeta de l'eau sur la figure du jeune étranger qui semblait empreinte d'une profonde douleur, et aussitôt qu'il eût repris connaissance, elle ouvrit la croisée qui donnait sur la campagne et lui dit avec autant de calme que pouvait en comporter son affreuse position :

—C'est mon fils que tu as assassiné. Je pourrais, je devrais peut-être te livrer à la justice, mais je t'ai mis moi-même sous la protection du Dieu de toute bonté ; je suis chrétienne, même avant d'être mère, et je te donne une vie que tu as mis sous ma sauvegarde. Sors par cette fenêtre, le lierre t'aidera à descendre dans la campagne, gagne le Tibre, et sors de Rome cette nuit même... Après... que la justice de Dieu s'accomplisse ! J'aurai fait mon devoir.

Mais l'étranger, au lieu de s'enfuir, tomba à genoux devant cette sainte fem-

me et lui dit, en versant un torrent de larmes :

—Non, ma noble bienfaitrice, non, je ne fuirai pas ; je n'ai point été l'agresseur, je le jure encore devant cette image du Christ, mais je n'en ai pas moins porté à votre fils bien-aimé un coup qui peut être mortel. S'il en est temps encore, si ma malheureuse victime expire, laissez-moi faire, pour la sauver, tous les efforts humains. Je ne sortirai pas de Rome, mais je consacrerai le reste de mes jours à lui et à vous qui me sauvez quand vous pourriez me perdre.

En disant ces mots, il jette son manteau qui pouvait le trahir, revêt à la hâte un vêtement d'ouvrier qu'il voit sur une chaise, et saisissant le lierre qui couvrait la fenêtre, il se laisse glisser jusque dans le jardin, et se dirige, non dans la campagne, mais vers l'église Saint-Pierre.

IV

Arrivé au milieu de la nef, il se prosterna sur les dalles, et après avoir prié Dieu de lui pardonner son crime presque involontaire, il lui demande du fond du coeur, la vie de sa victime et une bonne inspiration pour lui porter secours le plus promptement possible.

Il se releva ensuite plus calme et plus fort et se dirigea vers la demeure d'un célèbre médecin qui l'avait soigné dans une maladie grave et l'avait sauvé lui-même. Il eut le bonheur de le trouver et le sollicita avec tant d'ardeur que, laissant là ses occupations multipliées, il le suivit et entra avec lui chez la pauvre veuve.

Elle était seule avec ses enfants ; les agents de la police romaine étaient sortis avec la foule pour continuer leurs recherches. Scipion était rentré près de sa mère

en apprenant le fatal événement que sa tendresse fraternelle n'avait pas eu le temps de prévenir. En entendant frapper, il descendit, et il introduisit bientôt après, le docteur et le jeune étranger.

Maddalena, en apercevant ce dernier, n'en croyait pas ses yeux; elle sentit son coeur bondir dans sa poitrine et toute sa colère se ralluma.

— Misérable! s'écria-t-elle, encore toi ici! C'est lui, ajouta-t-elle imprudemment en s'adressant à Scipion, c'est lui, c'est l'assassin de Junius.

Scipion, saisi à son tour d'une sorte de rage, se jeta sur un couteau et s'élança pour en porter un coup à l'étranger, qui l'attendit sans faire la moindre démonstration et sans songer à sa défense. Mais Scipion, prévenu par le médecin qui lui arrêta le bras, ne put exécuter son dessein.

Junius, dont l'oreille n'avait été frappée jusque-là que des sanglots de sa mère, ouvrit les yeux à ces éclats de voix et reconnaissant son adversaire, au lieu de s'irriter et de le maudire, il lui tendit la main.

Tous les spectateurs de cette scène étrange, étonnés de ce mouvement et de cet accueil, écoutèrent religieusement les paroles qui sortaient avec peine de la bouche du blessé.

— Je te remercie, dit-il à l'étranger, d'avoir eu assez de confiance en moi pour venir recevoir mon pardon et mes adieux. Ma mère, ajouta-t-il d'une voix tout-à-fait éteinte, ne lui en veuillez pas, c'est moi qui avais tort et qui l'ai provoqué. Le vin avait troublé ma raison.

Et sa main cherchait celle de l'étranger dont les larmes coulaient silencieusement en entendant cette précieuse justification.

— Merci à mon tour, dit-il à Junius, ce

que vous faites est d'une âme noble et généreuse; mais tout ne finira pas là; j'amène avec moi l'une des lumières de l'Italie à qui je dois l'existence et à qui je devrai, je l'espère, celle de mon ami.

Ici le rôle du docteur commençait: il imposa silence à tous, exigea le calme le plus complet autour du malade; il sonda la plaie et ausculta la poitrine avec la plus grande attention; il compta les pulsations, examina la figure, et, après cet examen, prescrivit les remèdes nécessaires.

Toutefois, malgré les regards interrogateurs des témoins de cette visite, il ne voulut pas se prononcer: "Tout dépendra, dit-il, de la manière dont il sera soigné."

A ces mots, l'étranger respira plus librement, Junius n'était pas condamné, sa victime pouvait vivre encore, et la mère, sentant sa colère tomber peu à peu et ses yeux se mouiller de larmes, tendit à son tour à l'étranger sa main amaigrie.

Celui-ci, encouragé par le changement qui s'était opéré à son égard, sollicita la faveur de passer le reste de la nuit près du malade et de le soigner comme un frère.

Maddalena se rappela que c'était à lui qu'elle devait les soins du docteur, sans lesquels son fils eut certainement été perdu; elle avait vu et compris son repentir et sa douleur sincère; elle savait d'ailleurs par Junius que les premiers torts n'étaient pas de son côté. Elle accepta.

V

Dès ce moment, l'étranger fut considéré dans la maison comme un enfant de plus: les soins, les repas, les veilles, tout devint commun entre ces trois êtres. Bien des nuits se passèrent au chevet du lit de Junius sans que personne se plaignit de la fatigue.

Le docteur venait plusieurs fois par jour, et chaque fois il laissait un peu plus d'espoir. Enfin, il put répondre de la vie de son malade.

Ce fut une immense joie pour tous, mais ce ne fut point pour Laurent le signal de la retraite; il tenait à compléter son oeuvre.

—Mère, dit-il un jour à Maddalena, qui en était venue, elle aussi, à l'aimer comme un de ses enfants, en voyant ses soins si assidus et si tendres, mère, tout n'est pas fini entre nous: vous savez maintenant que dans cette malheureuse rixe de cabaret je n'ai fait que me défendre, vous m'avez rendu justice; mais cela même vous dit que le caractère de votre fils est violent, emporté, agressif.

—Hélas! répondit Maddalena.

—Eh bien, mère, le voilà à peu près guéri; bientôt il pourra sortir, il faudra changer tout cela et en faire un exemple, un modèle.

—Que vous êtes bon! dit la vieille femme en lui prenant la main avec effusion, si vous avez eu des torts, vous les rachetez au centuple depuis un mois. Ce que vous semblez désirer est aussi mon voeu le plus cher, le plus ardent, mais comment y parvenir?

—Par l'influence de l'exemple. Les paroles sont impuissantes, les exemples seuls produisent des effets merveilleux.

—Mais ces exemples, Scipion les donnait à son frère...

—Oui, mais Scipion était un frère, et un frère a peu de puissance pour lutter contre l'amour des plaisirs et une nature ardente.

—Mais alors, cet exemple... où le trouvera-t-il?

—En moi.

—En vous! dit Maddalena avec un cer-

tain étonnement; mais, tout ce que vous avez fait pour nous jusqu'à présent, ne me répond-il pas de l'avenir? Seulement, je ne vous connais pas; je sais que vous vous appelez Laurent, voilà tout. Quel mobile si puissant peut vous faire agir?

— Ne m'avez-vous pas sauvé la vie au plus fort de votre colère, et quand il suffisait d'un mot, d'un signe de vous pour me perdre? Ne m'avez-vous pas placé sous la protection du Christ? Eh bien! c'est Lui c'est ce Dieu si bon qui m'a tracé ma ligne de conduite et m'a dit de ne quitter Junius que guéri et meilleur qu'avant. J'obéis à cette voix intérieure, voilà tout. Laissez-moi faire, bonne mère, confiez-moi votre Junius, et vous verrez que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Maddalena répondit en pressant dans les siennes la main de Laurent.

—J'avais deux fils, lui dit-elle, l'un doux et bon, l'autre violent, paresseux et emporté; j'en aurai maintenant trois à souhait et je serai une bien heureuse mère!

VI.

Quelques mois se sont écoulés; nous retrouvons Laurent et Junius unis par les liens de l'amitié la plus tendre et la plus dévouée; nous les voyons ensemble au travail, à l'étude, dans les promenades, au sein de la famille, mais non plus au cabaret. Laurent a fait connaître à son élève les vraies jouissances de la vie de l'ouvrier, il lui a appris le travail et désappris l'ennui; il l'a fait doux, bon, appliqué, reconnaissant et jamais colère. C'est un homme transformé.

Un jour enfin, quand il eut son éducation complète, il annonça à la famille réunie son prochain départ pour Florence.

—Pour Florence! s'écria Junius en pâ-
lissant, pour Florence! Frère, tu veux nous
quitter?

—Il le faut, dit Laurent avec une digni-
té douce qu'on avait déjà remarquée quel-
quefois en lui, il le faut absolument: j'ai
là aussi des devoirs à remplir, non, certes,
aussi impérieux que celui que je viens
d'accomplir ici, mais toutefois je ne puis
m'y soustraire plus longtemps. Seulement
je veux vous faire une prière.

—Une prière de vous est un ordre! di-
rent-ils tous trois à la fois; vous avez été
si bon que nous ne pouvons rien vous re-
fuser.

—Oh! ne vous effrayez pas trop; ce que
je veux vous demander n'est ni difficile,
ni pénible: jusqu'à présent, vous m'avez
reçu chez vous, je désire vous avoir un
jour chez moi.

—Chez toi? dit naïvement Junius, mais
ce n'est pas du nouveau, cela; j'y suis allé
vingt fois, et chaque fois nous avons gai-
ment vidé la coupe de l'amitié.

—Cette fois, je viendrai vous chercher.

—Et à quand le festin? dit Scipion en
riant.

—Après demain, si vous voulez, c'est le
jour de la Fête-Dieu. Nous nous trouve-
rons réunis pour la fêter aussi.

—Accepté, dirent les deux jeunes gens

—Et vous aussi, mère? dit Laurent.

—Je suis bien vieille, mon ami, et je ne
bouge plus guère de chez moi.

—Vous ferez une exception pour votre
troisième fils. Je viendrai vous prendre en
voiture.

—En voiture! fit Junius en riant; en
voilà du luxe!

—Une fois n'est pas coutume, répondit
Laurent sur le même ton, et vous me fe-
rez tant de plaisir!

—Allons, soit! dit Maddalena, je vien-
drai, c'est convenu.

—Bon, cela!

Et Laurent l'embrassa sur les deux
joues.

VII

Le jour de la Fête-Dieu est un grand
jour à Rome; la ville catholique se pare de
ses plus beaux atours, et tout le peuple est
en liesse. Le catholicisme, à Rome plus en-
core qu'ailleurs, anime les arts, inspire les
poètes et fait partie de toutes les jouissan-
ces de la vie; il est une source inépuisable
de spectacles et d'émotions.

Vers huit heures du matin, un brillant
équipage s'arrêta à la porte de la modeste
habitation de Maddalena, et un valet de
pied descendit du siège pour la prier de
prendre place dans le carrosse avec ses
fils; la bonne vieille femme, étonnée de ce
cérémonial inaccoutumé, demanda si son
fils Laurent n'était pas là, le valet répon-
dit en souriant qu'il l'attendait à la mai-
son.

Au bout de quelques minutes, le carros-
se s'arrêta devant un hôtel somptueux et
ce fut Laurent lui-même qui vint ouvrir
la portière.

—C'est bien, dit-il à ses trois convives,
d'être fidèles au rendez-vous. D'ici nous
verrons admirablement la fête et nous y
resterons toute la journée. Vous savez,
mère, qu'aujourd'hui on ne travaille pas.

Maddalena stupéfaite de cette réception
et du luxe de ce palais, se laissa, ainsi que
ses fils, conduire dans une magnifique ga-
lerie de tableaux dont les croisées don-
naient sur le cours du Tibre. Elle n'osait
plus parler.

Junius prit, le premier, la parole:

—Frère, dit-il à Laurent, quelle surpri-
se nous as-tu ménagée? et chez qui som-
més-nous ici?

—Chez moi, répondit simplement Lau-
rent.

—Chez toi!... chez vous! s'écria Junius en rougissant jusqu'au blanc des yeux, mais alors, quelle est cette énigme à laquelle j'avoue ne rien comprendre?

—Le mot en est bien simple, mon cher Junius; ton ami Laurent ne t'a fait connaître que la moitié de son nom; l'autre moitié te dira tout: ce n'est plus Laurent seulement qu'il faut m'appeler, mais Laurent de Médecis.

—Laurent de Médecis! s'écrièrent les deux ouvriers, mais qu'est-ce alors que cette rixe au cabaret, ce coup de poignard, ces soins vigilants et assidus?... Tout cela n'est-il qu'un rêve?

—Tout cela est bien réel et quelques mots l'expliqueront facilement; venu de Florence à Rome où j'avais racheté ce palais, autrefois habité par ma famille, j'ai eu la curiosité de connaître dans tous leurs détails les moeurs de la ville éternelle; pour cela, j'ai pris un déguisement et me suis promené sur les places au milieu du peuple; je suis allé aux spectacles, aux fêtes; enfin, j'ai voulu tout voir, même les cabarets, où se peint, mieux qu'ailleurs, l'esprit de la classe ouvrière... Mais mal m'en a pris: oubliant mon rôle, j'ai été probablement trop grand seigneur pour le citoyen Junius qui m'a remis à ma place; je me suis fâché et j'ai pris de grands airs peu en harmonie avec ma nouvelle condition; j'ai reçu un coup de poing très bien appliqué et j'ai riposté par un coup de poignard... Irrité alors contre moi-même, j'ai senti trop tard ma faute qui pouvait, sinon me conduire à l'échafaud, on n'y fait guère monter les Médecis, mais faire honte à ma famille; j'ai compris d'ailleurs, aux pieds du Christ, que j'avais commis un crime. La sublime action de votre mère m'a montré combien ce crime était odieux, et j'ai pris la résolution de

l'expier. Ai-je réussi? C'est à vous à le dire. Si vous m'avez pardonné, je suis content.

Laurent cessa de parler, et tous trois se jetèrent à ses pieds; il les releva avec vivacité:

—Non, leur dit-il, c'est dans mes bras que je dois presser ma mère et mes frères, car vous l'êtes toujours, je veux que vous le soyez. J'ai peut-être fait un peu de bien à Junius, mais vous m'en avez fait un plus grand sans le savoir; vous m'avez appris que le vrai bonheur de cette vie est dans la foi, la simplicité, la bonté et le pardon des injures.

— o —

COMMENT LES ALLEMANDS TRAITENT LES BLESSES ANGLAIS

Un ami du XXe Siècle nous narre cet accident qui montre de quelle manière abominable les Allemands se conduisent vis-à-vis des blessés anglais en Belgique.

A l'hôpital de X... (nous taisons le nom par peur de représailles), on venait d'amputer d'une jambe trois soldats anglais. Les malheureux étaient anéantis, tremblants de fièvre, lorsque le major allemand donna l'ordre de les faire transporter sur l'heure en Allemagne.

Un médecin belge voulut intervenir, s'écriant :

— Mais vous allez les faire mourir ! ,

— Eh ! qu'est cela, riposta le Prussien, laissez-les mourir !

Notre ami, témoin, d'une honorabilité parfaite, affirme l'authenticité absolue de cet incident.

— o —



LA FIN D'UNE ILLUSION

Un phénomène étrange et plus commun qu'on ne le croit consiste à "reconnaître" quelque chose que l'on est pourtant certain de n'avoir jamais vu.

On visite une ville, par exemple, pour la première fois; tout est nouveau pour le regard et intéresse pour ce seul motif. On finit, néanmoins, par n'accorder aux rues ou aux monuments que l'attention distraite d'un touriste un peu blasé quand tout-à-coup on tombe en arrêt devant un édifice dont l'aspect éveille en nous des souvenirs, confus peut-être mais indubitablement réels.

On examine alors avec plus d'attention le monument évocateur et les souvenirs se précisent davantage... on reconnaît nettement telle sculpture ou tel détail de construction... A n'en plus douter maintenant on a "déjà vu", non pas quelque chose de semblable, mais exactement ce qu'on a sous les yeux à l'instant même!

Et pourtant c'est bien la première fois que l'on vient dans cette ville... Comment expliquer ce mystère?

Les savants et les philosophes, qui ne doutent de rien—pour ne pas avoir l'air de douter de tout—n'ont pas été embarrassés pour trouver une et même plusieurs solutions à ce délicat problème.

Les uns n'y vont pas par quatre chemins et vous déclarent avec un sérieux

imperturbable que c'est au cours d'une existence antérieure que nous sommes venus contempler le monument qui nous intrigue, comme nous reverrons peut-être, dans quelques siècles, au cours d'une douzième ou quinzième existence nouvelle, des choses dont la contemplation nous charme aujourd'hui.

C'est sans doute une théorie facile mais le malheur est qu'elle ne tient guère debout: se souvenir de choses vues au cours d'une existence précédente alors qu'on a perdu tout souvenir d'avoir vécu, indiquerait une mémoire passablement capricieuse et capable des pires fumisteries...

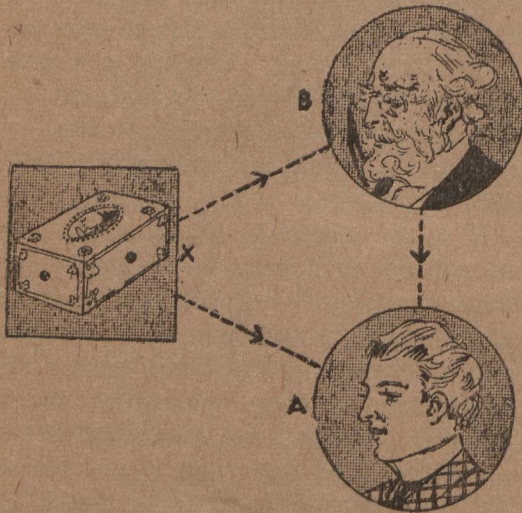
D'autres font intervenir le phénomène de "l'hérédité". Au premier abord, ça paraît plus sérieux, mais, au deuxième "rabort", comme disait un de mes amis, cela ne supporte pas davantage l'analyse.

Ces philosophes de la nouvelle école citent par exemple le cas d'un fils appelé à recueillir l'héritage de son vieux père décédé. On suppose que le fils, absent depuis de longues années, devait entrer en possession de mobilier et de bibelots acquis depuis son départ et qui lui étaient donc parfaitement inconnus.

Le jeune homme procède avec un peu d'indifférence à l'inventaire quand le phénomène, cité plus haut, du "déjà vu" se reproduit à propos d'un coffret dont la

ciselure toute spéciale exclut l'idée d'un article pouvant se rencontrer communément dans la vitrine d'un marchand.

Certainement, la boîte est d'un modèle unique et le fils ne l'a jamais vue; pourtant il la "reconnait!"... C'est très simple selon nos philosophes; le père n'a pas seulement transmis un héritage matériel à son fils mais il lui a légué un peu de son caractère, de ses aspirations, de ses goûts et aussi de ses souvenirs. Ce que le fils croit avoir vu l'a été en réalité par le père



Le fils croit reconnaître un objet qu'il n'a jamais vu; en réalité, d'après certains savants, il "voit" avec la mémoire paternelle.

re; voilà pourquoi la sensation, quoique réelle est néanmoins impossible à préciser comme date et comme lieu pour le deuxième qui l'éprouve.

Ce raisonnement serait parfait au point de vue de la vraisemblance en quelques cas mais il n'explique pas que l'on puisse parfois reconnaître ce que le père n'a jamais vu lui-même parce que cela n'existait pas ou que l'on ne se souvienne pas du

paradis terrestre puisque notre arrière-grand-père Adam y était...

Une troisième explication reste: on a vu, sans y prêter grande attention, une peinture, une photo, un tableau quelconque d'un monument ou d'un paysage; le cerveau a enregistré cette sensation machinalement et l'a reléguée dans la case aux souvenirs sans importance à laquelle nous ne faisons que rarement appel.

Qu'un jour, le paysage ou l'objet lui-même vienne à frapper nos yeux et brusquement le souvenir surgit, mécaniquement pour ainsi dire, fait simplement d'impression visuelle et non émotive ce qui en noie l'origine dans l'inconnu.

En somme, dans le phénomène du "déjà vu" il y a surtout beaucoup d'illusion que nous aggravons par notre penchant au merveilleux.

Peut-être même, souvent, n'y a-t-il rien d'autre...

— 0 —

LE GENERAL ANGLAIS SHRAPNELL

Jusqu'en 1784, époque à laquelle le général anglais Henry Shrapnell, l'inventeur des obus à balle, fit exécuter ses premières expériences, on se servait de projectiles creux sphériques remplis de substances explosives.

Shrapnell eut l'idée d'incorporer dans les obus des balles sphériques et juste assez de poudre pour provoquer leur éclatement. Il agglomérait les balles avec du soufre fondu, en ménageant au-dessus un certain espace pour recevoir la charge explosive. L'armée anglaise ne tarda pas à adopter ces obus à balles, qui présentaient encore bien des imperfections, mais dont

nos soldats éprouvèrent néanmoins pour la première fois, les effets meurtriers au cours des campagnes d'Espagne et de Portugal. Dans une lettre à Sir John Sinclair, (13 octobre 1808), Wellington atteste effectivement le grand bénéfice que les troupes britanniques retirèrent de l'adoption de ces projectiles dans deux combats, et il demande que Shrapnell soit amplement récompensé "de son habileté et de la science qu'il apporta dans le perfectionnement de son invention".

Naturellement depuis cette époque, on a grandement perfectionné son invention. Dans les shrapnells du modèle le plus récent que tirent nos canons de 75, on noie les balles dans la poudre, et on additionne celle-ci d'une substance spéciale qui évite la rupture du corps de l'obus au moment du tir.

Chaque engin renferme près de trois cents balles d'un tiers d'once confectionnées avec du plomb durci à l'antimoine et recevant de la charge intérieure une augmentation de vitesse de cent verges environ.

Aussi, grâce, à eux, nos pièces de campagne font quotidiennement d'"excellente besogne".

—o—

LA BONNE ETOILE DE JOFFRE

Comme tous les soldats heureux, le général Joffre est confiant dans sa chance, et la chance lui a toujours souri dans les grandes comme dans les petites choses. Les circonstances servent son énergie et sa valeur. Ecoutez l'anecdote suivante :

Chacun sait, pour l'avoir vu sur des

photographies ou pour l'avoir entendu dire que le général Joffre a quelque chose d'étrange, d'un peu anormal dans le regard, quelque chose comme un voile sur l'oeil gauche. En voici l'origine :

Dans son expédition sur Tombouctou, en Afrique, Joffre alors commandant, fut piqué à l'oeil par une mauvaise mouche. Le médecin attaché à la colonne craignait que l'officier qui la dirigeait ne perdît la vue et il lui ordonna de mettre un bandeau sur les yeux, à quoi le commandant répondit :

— Je ne puis pas exercer mon commandement les yeux bandés.

Dans tous les cas protégez-vous des ardeurs éblouissantes du soleil en portant des lunettes bleues.

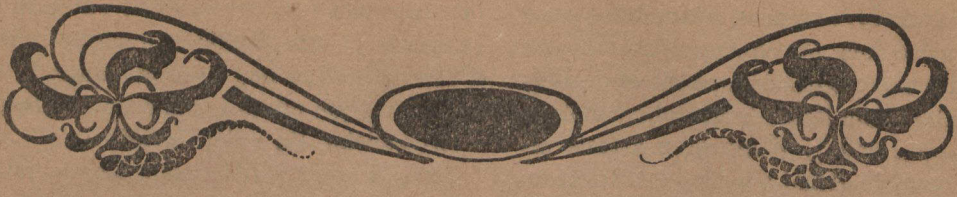
Inutile de dire qu'on s'en procure difficilement dans le désert et qu'au risque de devenir aveugle le commandant Joffre dut continuer de diriger la colonne.

Après l'attaque et le "nettoyage" des Touareg, les relations avec l'arrière ayant été rétablies, un courrier apporta divers paquets destinés à des soldats de l'expédition entre autres une petite boîte envoi du général Loyre à son neveu. Le jeune soldat étant retenu à l'arrière par la maladie, le commandant se permit, étant donné ses bonnes relations avec le général Loyre d'ouvrir la boîte. Hasard inconcevable, l'oncle plein de sollicitude envoyait à son neveu des lunettes bleues.

Le commandant Joffre profita naturellement de l'aubaine. Il faut avouer, en face de cette anecdote aussi invraisemblable que rigoureusement vraie, que souvent la légende est plus vraisemblable que la vérité.

—o—

Patience et succès marchent toujours ensemble.



UNE TORPILLE EN PLUMES

Quelle est cette ombre à l'aspect terrible, élancée quoique massive, se précipitant en droite ligne, à travers l'onde transparente, à deux ou trois pieds de la surface de l'eau ?

Le martin-pêcheur, à la robe élatante, voltigeant au-dessus du lac, dans l'espoir de surprendre quelque petit poisson imprudent se chauffant au soleil, trop près du niveau, voit cette ombre qui glisse rapide comme l'éclair. Avec dépit il reconnaît un rival détesté et redouté, le grand plongeon noir. Poussant des cris courroucés, il s'enfuit promptement et va reprendre sa pêche journalière dans les eaux plus profondes, le long du rivage.

Sans se soucier de lui le plongeon, telle une torpille bien dirigée, continue sa course effrénée et, son bec redoutable comme une dague effilée en avant, il fonce à toute allure sur une énorme truite qui, immobile, agitant seulement avec nonchalance ses ouïes écarlates, se repose à l'ombre d'un rocher surplombant les eaux du lac.

Mais les yeux cerclés d'or de la truite découvrent le péril à temps, juste à temps, et, d'un coup désespéré de sa queue puissante comme une hélice, elle se jette brusquement de côté, pour disparaître aussitôt dans les noires profondeurs du lac. Les tourbillons produits par sa brusque disparition lancent hors de sa route

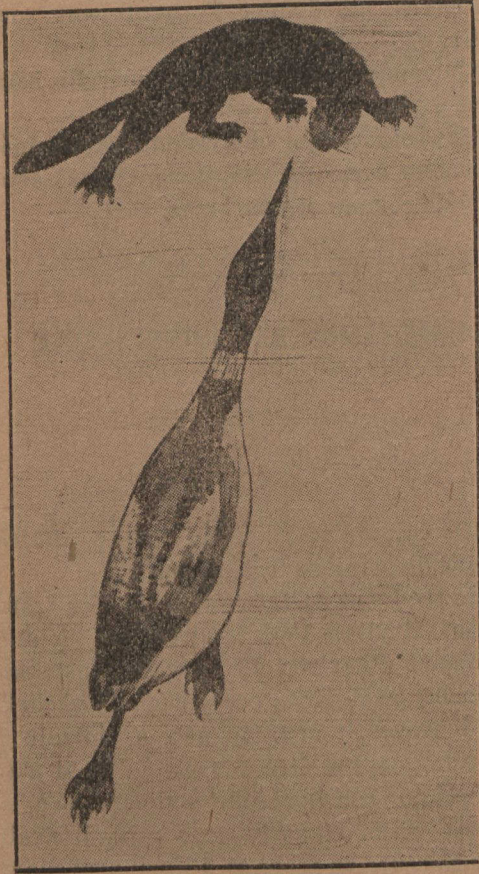
un gros vairon, à la recherche de quelques larves ou vermisseaux, sa nourriture quotidienne.

Pauvre vairon qui, non revenu encore de son émotion, se sent pris, comme dans un étau, entre deux mandibules de fer, et, malgré ses efforts, tiré brutalement hors de l'eau ! Impossible d'échapper à cette horrible étreinte. D'ailleurs, d'un coup sec, le plongeon fait tournoyer sa victime dans l'air, la saisit par la tête au moment où elle retombe et l'avale glouonnement.

Puis, scrutant de ses petits yeux durs et singulièrement perçants, les eaux, dans toutes les directions, il fait entendre tout à coup un cri sauvage qui sonne comme un amer éclat de rire. Ce cri se répercute le long de la rive et, quelques secondes après, le même cri déconcertant lui répond, tandis que, sortant d'un îlot perdu dans ce grand lac, la femelle s'avance lentement à la rencontre de l'oiseau pêcheur.

Arrivée auprès de son seigneur et maître, elle nage plusieurs fois autour de lui, comme pour lui témoigner sa soumission. Celui-ci lui rend d'ailleurs sa politesse en répétant son cri étrange à de courts intervalles, puis, la femelle s'en retourne rapidement vers l'îlot, où l'attire une bien douce occupation, celle de couvrir ses deux gros oeufs oblongs gris vert, marqués de taches brunes et noires, sur le point d'éclaire.

L'îlot où le couple a élu domicile est trop loin du rivage pour qu'il ait à craindre les visites des renards, des pêcheurs ou des branconniers. Confiants dans leur



Inquiète, la loutre penche doucement la tête...

force, les plongeurs semblent ne pas avoir peur non plus des redoutables maraudeurs de l'air. Et pourtant, il est un ennemi qu'ils redoutent effroyablement : la loutre.

La haine qu'ils lui ont vouée est implacable, c'est leur souci permanent.

Voyant une loutre rôder sur le rivage

opposé, ils sont tous les deux mal à l'aise.

Malheur à la curieuse, si elle choisit pour excursionner ce jour où la femelle joyeuse a senti les premières manifestations des futurs rejetons qui commencent à piquer les coquilles. Le mâle a compris il en oublie ses repas quotidiens et reste pendant des heures entières auprès d'elle dans une attente anxieuse.

Brusquement la loutre bondit dans le lac.

Pour sa perte, elle ne possède pas la vue perçante du plongeon. Elle voit bien l'îlot, les buissons qui le couvrent, mais sans rien pouvoir distinguer, tandis que le mâle, debout auprès du nid, a de suite découvert l'approche de l'ennemi abhorré qu'il signale à la mère.

Celle-ci serre encore de plus près les oeufs, en fixant avec colère le sillage que trace sur la surface de l'eau le museau pointu de la nageuse.

Quant à son époux, commé frappé de stupeur par l'audace de la loutre il reste immobile durant quelques secondes, puis subitement, il s'avance jusqu'au bord du lac, glisse dans l'eau et plonge au loin.

Le lac est très profond à cet endroit. et le plongeon descend jusqu'au fond pour ne pas être découvert. Avec une rapidité foudroyante, il file en avant.

Deux ou trois truites, voyant passer cette ombre menaçante, s'enfuient avec terreur. Mais la pensée du plongeon n'est pas aux poissons !

A quelque distance devant lui, il voit la silhouette de la loutre qui s'approche de plus en plus.

La surface de l'eau éelatante comme un miroir lui envoie avec une remarquable netteté l'image du corps noir à la rencontre duquel il se lance. Il continue sa route, tout en se maintenant à la même profondeur, jusqu'à ce que la loutre l'ait dé-

passé quelque peu, puis il se retourne et se précipite vers le haut.

Pendant ce temps, la loutre nage tout droit vers l'îlot. Elle se rend peu à peu compte des détails.

Déjà elle découvre la silhouette de la femelle du plongeon assise sur son nid.

Juste à ce moment-là, elle a la sensation que quelque chose d'anormal se passe au-dessous d'elle. Inquiète, elle penche doucement la tête, pour voir ce qui peut ainsi troubler le fond du lac. Mais elle n'a pas le temps de rien distinguer, car, tout à coup, un fer chauffé à rouge lui transperce le bas de la gorge. Il lui semble que sa tête éclate, puis la nuit complète se fait en elle.

Secouant la tête comme un fox-terrier en rage, le plongeon retire son bec de la blessure mortelle qu'il vient d'infliger au ravisseur évincé et s'en retourne, en toute hâte, pour rassurer la femelle, tandis que le corps de la loutre s'enfonce lentement, très lentement, dans l'eau calme du lac...

LE BREVIAIRE DU SOLDAT ROMAIN

Voici, d'après Vopiscus, historien du quatrième siècle, la traduction du bréviaire imposé aux soldats romains en campagne :

Défense de prendre à autrui un poulet, de lui tuer une brebis.

Défense d'enlever le raisin, de nuire aux récoltes, de détruire les moissons.

Défense d'exiger du paysan l'huile, le sel et le bois.

Que chacun fourbisse ses armes et montre des chassures en bon état.

Que chacun garde dans son baudrier la

solde qu'il a gagnée et ne la dépense pas au cabaret,

Que chacun serve son voisin comme un esclave.

Les médecins devront soigner gratuitement les malades.

Défense de donner l'argent aux sorciers.

Quiconque suscitera une querelle sera battu.

Ces soldats, qui obéissaient assez généralement à ces prescriptions, étaient considérés comme des barbares.

L'ETRANGE PARCOURS D'UNE

BALLE

Un volontaire allemand vient d'être blessé de manière fort curieuse.

Se trouvant en face des tranchées françaises, il visait l'adversaire situé à une distance d'environ 70 verges. Juste au moment où il allait presser sur la gâchette, il ressentit une commotion violente à la tête ; après être revenu à lui, il s'aperçut que son fusil était endommagé à la crosse et au magasin ; de plus, il avait une blessure au front et à l'oeil provenant des éclats de bois de la crosse.

Examinant son fusil de plus près, il s'aperçut que dans le canon se trouvaient une balle allemande et une balle française. Sans aucun doute la balle française était entrée dans le canon de son fusil, juste au moment où il allait tirer, faisant exploser sa propre cartouche. De sorte qu'il s'est trouvé blessé par son propre fusil.



QUE SERONT LES FUTURS CUIRASSES

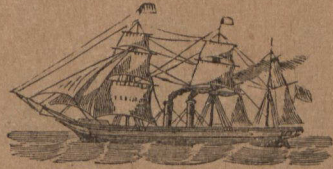
Avec le progrès continué réalisé dans les canons, il est presque impossible de donner aux navires une cuirasse suffisamment solide pour les protéger efficacement.

On est pourtant arrivé à fabriquer des blindages d'une dureté et d'une épaisseur énormes, mais cela ne suffit pas, il faut absolument trouver autre chose et l'on en arrivera peut-être à employer une disposition curieuse de cuirassement expérimentée par la marine américaine au polygone d'Indian-Head. Elle consiste à placer en avant de la grosse cuirasse, qui a environ 12 pouces d'épaisseur et à une certaine distance, une autre cuirasse d'un pouce d'épaisseur seulement : on la désigne sous le nom de "chemise" (skin plate.) L'obus, coiffé de la calotte qui lui donne un redoutable pouvoir de perforation, perce furieusement la chemise, cela va sans dire ; mais il y laisse sa coiffe et se trouve "décapité" par ce passage au travers de la "skin plate. Il poursuit sa course, franchit le petit espace qui sépare la chemise de la cuirasse, mais, quand il arrive à toucher cette dernière, il ne peut plus la perforer ni la briser.

Comme moteurs, ce cuirassé aurait des moteurs à combustion interne, moteurs à explosion, (au lieu d'être à va-

peur), et ne faisant pas de fumée. Rien n'est plus dangereux, en effet, pour le navire de combat, que de se faire apercevoir par son adversaire en déroulant sous ses yeux des torrents de fumée.

Dans le même ordre d'idées de sécurité, on supprimerait autant que possible, sur le pont, toute superstructure qui ne serait pas absolument nécessaire et qui pourrait servir de cible à l'ennemi.

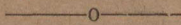


Des expériences récemment faites aux Etats-Unis ont démontré que cela était indispensable.

Ainsi, au cours de ces expériences, le cuirassé "New-Hampshire" a fait un tir soigné contre un autre cuirassé déclassé, "Le San-Marco". On avait laissé, bien entendu, ses superstructures au San-Marco, qui faisait encore très bonne figure : il n'y manquait que l'équipage. Heureusement ! Car, en une seule salve, par une seule rafale d'acier, il était littéralement nettoyé : le blockhaus du commandant,

d'où, en cas de guerre, il eût dirigé le combat, était brisé, les passerelles emportées les chambres de veille et de cartes mises en miettes, les cheminées réduites à l'état d'écumoirs, etc. Une épouvantable mitraille de débris, provenant de la substance même du navire, avait tout cassé et tout ravagé.

On se demande si l'on n'en reviendra pas un jour ou l'autre, à un type de navire déjà étudié et abandonné par les Etats-Unis, "Le Katahdin." Il n'avait pour arme que son éperon. Très bombé, en dos de tortue, presque submergé, il devait se ruer sur son adversaire et être son propre et unique obus effondrant tout obstacle. Comme transaction moderne, on pourrait le munir dans l'axe longitudinal, de deux tourelles quadruples, soit huit canons, et lui donner sa route de l'intérieur, avec le périscope, comme on fait pour les sous-marins. Il ne ferait pas bon rencontrer un "Katahdin" de ce genre. Peut-être est-ce lui, finalement, qui sera le cuirassé de l'avenir.



L'HUILE ET LES VAGUES

On n'a pas lu sans intérêt, dans les récits publiés sur la catastrophe du "Volturno", les détails de l'efficace intervention du bateau pétrolier "Narragansett" pour aider au sauvetage des passagers du vapeur en feu.

Un témoin oculaire en écrivit :

"Sitôt qu'il arriva sur les lieux du sinistre, l'"oil ship" s'approcha du "Volturno" et projeta du pétrole sur les vagues en furie. Le résultat fut magique. Les montagnes mouvantes d'eau s'apaisèrent

comme par enchantement et, en quelques minutes, tous les transatlantiques qui entouraient le navire sinistré purent mettre des chaloupes à la mer".

L'effet de l'huile ou du pétrole sur les vagues est en vérité surprenant. Il y a longtemps qu'on le connaît. Il y a bien des siècles qu'on en parle : Pline l'avait mentionné.

Mais, auprès de bien des personnes, y compris des marins, on demeurerait sceptique sur sa réelle efficacité pratique. Et l'on y attachait tout juste l'importance que l'on prête à une expérience de laboratoire décrite dans un cours de physique amusante.

Pour d'autres, c'était là simplement une légende.

Il ne sera plus permis de douter, maintenant que le drame du "Volturno" a donné à ce fait une aussi éclatante publicité. Et, puisque l'on est dorénavant bien convaincu qu'il ne s'agit plus d'une fable, nos lecteurs nous sauront peut-être gré d'exhumer, à titre d'explication supplémentaire, un document déjà ancien (1888), issu par l'Amirauté britannique, et traitant le sujet à fond :

Les lords commissaires de l'Amirauté, s'étant convaincus par des expériences décisives que l'usage de l'huile peut être d'un grand secours en mer, ont pensé qu'il convenait d'appeler sur ce fait l'attention des officiers de la flotte.

Une très petite quantité d'huile appliquée à propos peut, en effet, suffire à prévenir un désastre, spécialement quand il s'agit de navires d'un faible tonnage, en modifiant sensiblement l'action des lames brisantes.

L'effet est surtout marqué sur les vagues libres, c'est-à-dire sur eau profonde. Quand les vagues brisent sur une barre et

qu'une masse relativement considérable d'eau est en mouvement sur un fond bas, l'effet de l'huile est plus incertain et rien ne peut empêcher les plus grosses lames de déferler; mais, même dans ce cas, l'huile produit un résultat appréciable.

Les huiles les plus épaisses et les plus lourdes sont les plus effectives. La paraffine est de peu d'usage. Le pétrole peut rendre des services à défaut d'une autre substance. Mais les huiles animales et végétales, telles qu'en donnent les déchets de machine à vapeur, sont les meilleures.

Une petite quantité d'huile suffit. Elle doit être appliquée de manière à se répandre "au vent". Elle est utile, soit que le vaisseau soit à l'ancre, soit qu'il soit en panne ou qu'il coure des bordées.

Si l'eau de mer est très froide, l'huile étant coagulée par l'abaissement de la température, rendra moins de services que si elle se répand aisément à la surface.

Le meilleur mode d'application du procédé consiste à suspendre aux flancs du navire, de manière à les faire plonger à la surface de l'eau, des sacs contenant de quatre à huit litres d'huile et préalablement piqués de place en place avec une aiguille à voiles.

La position de ces sacs devra varier suivant les circonstances. Par exemple, ils doivent être suspendus aux deux bossoirs, si le navire court devant le vent et, dans tous les cas, de manière à couvrir d'huile, autant que possible, les eaux que le navire va couper.

Pour aborder une épave, il est recommandé de jeter l'huile au vent, immédiatement avant de l'approcher.

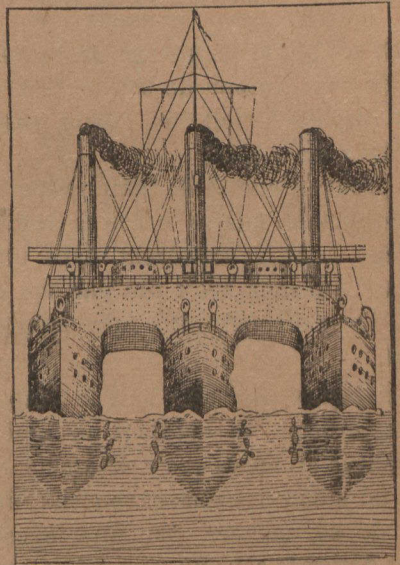
Le meilleur moyen de retenir quelqu'un est de lui laisser croire qu'il est libre.—La comtesse Diane.

UN NAVIRE EN TROIS PARTIES

Dans l'espoir de vaincre plus aisément la résistance de l'eau, un inventeur a conçu le plan d'un navire en trois parties.

A première vue, il semble, en effet, que cet étrange navire doive fendre l'eau avec beaucoup de facilité, mais, quand on l'étudie d'un peu plus près, on voit que son usage ne serait nullement pratique.

D'abord, il serait fort difficile de relier



Un navire à trois coques.

entre elles les trois coques d'une manière très solide sans beaucoup alourdir le navire. Ensuite, par gros temps, quand les vagues soulèveraient alternativement les trois coques, les boulons ne tarderaient pas à jouer et à sauter. Enfin, il serait impossible de gouverner ces trois coques, même reliées solidement, aussi facilement qu'une seule.

D'ailleurs, l'inventeur n'a pas remar-

qué que la friction sur les six côtés des coques serait plus grande que sur les deux côtés d'un navire ordinaire, ce qui ne faciliterait guère la marche.

Outre ses trois coques, le navire dont nous parlons offre une autre particularité, les hélices ne sont pas placées à l'arrière, mais sur les côtés intérieurs.

Voilà un navire que nous ne verrons sans doute pas flotter de sitôt.

— o —

LA SOUPE AU CHAT

Par ces temps de guerre, on se méfie un peu de tout autour de soi; on est volontiers disposé à voir des choses suspectes parfois bien à tort.

A preuve l'amusante histoire que voici:

Récemment quatre officiers anglais de passage à Paris entrèrent dans un restaurant qui leur avait plu par son aspect et où ils se disposèrent à faire honneur au repas.

Fatigués par une longue étape, les braves officiers se sentaient un appétit de gargantua et, après avoir savamment composé un menu des plus savoureux, décidèrent de commencer par une excellente soupe désignée sous un nom très alléchant.

Appelant le garçon, ils lui firent part de leur désir et celui-ci, empressé, sautant sur le tube acoustique correspondant aux cuisines, hurla d'une voix de stentor: "Cat Soup!"

Effarés, les officiers se regardèrent, puis, sans dire un mot, avec un ensemble parfait se levèrent, reprirent leurs coiffures et sortirent avec une grimace de dégoût.

Convaincus que, dans ce restaurant, on avait voulu leur faire manger de la "soupe au chat", ils se dirent que les plus bel-

les apparences sont parfois bien trompeuses.

Hélas! Peu initiés à la prononciation rapide des garçons de restaurant français ils avaient compris "Cat soup", c'est-à-dire soupe au chat, alors qu'il ne s'agissait que de "quat' soupes" bien conformes à celles annoncées sur la carte du coquet restaurant...

— o —

COMMENT ILS MEURENT

M. Ernest Lefrant, industriel à Granville, âgé de cinquante ans, obtint, le 5 octobre, de partir pour le front et reçut en même temps le commandement d'une compagnie du 2e de ligne. Pendant un mois, il donna l'exemple de la plus belle énergie. Frappé d'un éclat d'obus au ventre, le 3 novembre, il devait être opéré, mais il refusa de se laisser endormir, disant au médecin:

— Vous verrez ce qu'on peut supporter sans se plaindre.

Il succomba à sa blessure. Selon son désir, auquel sa mère s'est généreusement associée, La plus grande partie de sa fortune sera employée au soulagement de ses concitoyens victimes de la guerre.

Saluons ce héros.

— o —

À la suite d'une pluie diluvienne, un wagon contenant de la chaux vive a été complètement détruit. En outre, un commencement d'incendie s'est déclaré parmi les autres wagons, causant d'appréciables dommages.

Peau Satinée, Points Noirs, Comédons, Rides disparaissent avec
 l'emploi de
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

Dépositaire en gros: J. E. Barnabé, Pharmacien-Chimiste, Montréal.

Les Goinfres Allemands

La glotonnerie des boches n'est un secret pour personne et la guerre actuelle aura démontré en de nombreuses occasions le "pouvoir absorbant" de ces tristes individus.

Partout où ils passent, c'est le pillage et l'engloutissement rapide de tout ce qui peut se boire ou se manger; en quoi les boches d'aujourd'hui ne font que suivre l'exemple donné par leurs dignes pères en 1870.

A preuve ce fait rapporté par M. Cunisset-Carnot dont la parole ne saurait être mise en doute :

C'était pendant l'hiver 1870-71, Mantuffet, sous la terreur que lui inspirait Garibaldi, avait envahi notre Côte-d'Or et poussé une pointe jusque dans ses jolies montagnes. Un beau jour, un fort détachement, artillerie, cavalerie, infanterie, arriva dans mon cher Aussois et s'installa dans ce charmant petit bourg de Pouilly...

Mais voici que le soir du troisième jour, il manquait un fantassin! Alerte, "râhoum!" etc., sentinelles partout, menaces horribles aux habitants s'ils sortaient, s'ils bougeaient seulement le petit doigt ou la paupière, etc. Vous connaissez le scénario! Puis perquisitions méthodiques partout. Le maire, — qui était mon père, vieux médecin du pays, — attaché par une courroie, assistait à l'opération, avec la promesse d'être fusillé, ainsi qu'une dizaine de notables, si la perquisition ne faisait pas retrouver le disparu.

Au bout d'une heure, on découvrit celui-ci précisément chez notre fermier; il était étendu raide mort derrière un tas de bois, dans une sorte de réserve en sous-sol, où la fermière avait cherché à cacher



quelques provisions. Alors, ce ne fut pas long! Les "hauts civilisés" collèrent au mur mon père, le fermier, sa femme, je ne sais qui encore, et ils allaient les fusiller lorsque le médecin-major du détachement, qui savait un peu de français et avait fait connaissance avec son confrère, survint, s'informa et obtint de l'officier que l'exécution n'eût pas lieu avant que l'on eût examiné la victime et fait son autopsie pour savoir comment elle avait été "assassinée"!

Ausstôt mon père fut détaché; il aida à installer le cadavre sur la grande table de la ferme, puis à faire l'opération. Elle fut vite terminée: l'homme ne présentait aucune blessure, mais son ventre distendu faisait bourrelet au-dessus de ses côtes. Empoisonnement alors? Les Allemands n'en doutaient pas. Incision à la cavité abdominale. Elle explosa. Elle avait été distendue et gonflée jusqu'à la mort par une seule matière que l'on ramassa et que l'on pesa. C'était du lard cru; il y en avait onze livres! Et mon père, en me racontant la scène, ajoutait gravement: "Si ce cochon-là n'avait pas avalé tout ça sans le mâcher, il l'aurait peut-être digéré!"

GRATIS - Embellissez votre Poitrine en 25 jours - GRATIS

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES
ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.**

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les **chairs** se raffermissent et se **tonifient**, la **Poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.



LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de **développer la poitrine**, en même temps que, sous son action se comblent les **creux des épaules**.

Seul produit véritablement sérieux,

GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF,

bienfaisant pour la santé générale.

LE REFORMATEUR EST TRES BON POUR LES PERSONNES MAIGRES ET NERVEUSES.

Convenant aussi bien à la jeune **file** qu'à la **femme** dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies**, ou qui n'était pas **développée**.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en **restaurant** ou en augmentant la **vitalité**, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la **nervosité**.

**ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES DE 20 LIVRES EN 25 JOURS
ECHANTILLONS GRATIS**

Envoyez **2c** en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages avec **échantillons** vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 44b Mentana, Montréal

Dépt. 8, Boîte postale 2353.

L'ENERGIE DU GENERAL PAU.

Puisque les événements mettent au premier rang de l'actualité les chefs de l'armée française, consacrons quelques lignes au général Pau, dont on connaît le rôle éminent dans les circonstances actuelles.

Les qualités de volonté, d'énergie et de profonde sensibilité qui caractérisent ce vaillant soldat s'annoncèrent dès son extrême jeunesse. Il n'avait guère encore que huit ans, lorsque, au cours d'un séjour chez des parents, sa mère, pour un peccadille, le fit monter dans sa chambre au deuxième étage, et lui intima la défense d'en sortir jusqu'au dîner. Puis elle donna un tour de clef à la serrure...

Un moment plus tard, une servante apercevait le gargonnet debout sur la fenêtre.

— Allez dire à maman, lui cria-t-il, que si, dans cinq minutes, elle n'a pas enlevé le tour de clef, je saute !

La domestique, s'en fut, tout effarée, avertir la maman, qui s'empressa d'accourir et d'infliger une punition plus sévère pour ouvrir la porte sans paraître obtempérer aux conditions de son fils. Celui-ci acceptait les arrêts sur parole ; mais son point d'honneur se révoltait jusqu'à la rage de la suspicion du tour de clef.

Quelques mois après, accompagné au Prytanée Militaire par cette mère, jeune veuve qui ne pouvait contraindre son chagrin à l'heure de la première séparation, le petit garçon lui disait d'une voix assourdie, mais ferme :

— Maman ne m'embrasse pas tant de fois, parce que je pleurerais... et, tu comprends, je ne "veux" pas pleurer.

Il ne "voulait" pas pleurer, malgré le besoin de son cœur, pour éviter à sa mère l'émotion de sa propre peine. Et, dès sa

première lettre, il s'efforçait par sa gaieté, son gentil courage, de la reconforter, en lui prouvant qu'il savait prendre son parti de sa nouvelle situation.

Cet enfant devait être l'homme fort et doux capable d'opposer le plus pur héros, me aux adversités de la bataille et d'étendre une sollicitude admirablement paternelle sur la grande famille de ses soldats.

BEAU FAIT D'ARMES DES CHASSEURS ALPINS

Grenoble (dép. part.).— Un bataillon des chasseurs alpins—dont le dépôt est à G...—vient d'être cité à l'ordre du jour. Il sera nommé, déclare le commandant du corps d'armée, le bataillon d'élite. C'est qu'en effet les actes d'héroïsme accomplis par nos vaillants alpins sont nombreux. Nous n'en signalerons qu'un.

La prise d'Estaires

Au petit jour, un lieutenant et quatre-vingt chasseurs, histoire de se dégourdir les jambes, décident d'aller voir de l'autre côté de la Lys quel travail de charroi les Allemands ont fait toute la nuit. Ils traversent donc la passerelle qui sépare le village de la Gorgue de la petite ville d'Estaires et commencent à fouiller les maisons et à faire dégringoler dans les rues les Boches, abrutis de sommeil et d'ivresse. Le commandant allemand sort d'une cour, vise le lieutenant de chasseurs et le rate. L'autre, lui, ne le manque pas et l'expédie dans l'autre monde avec une balle au front.



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

Durant le court séjour des Allemands à Estaires toutes les maisons, les coffres-forts, les tiroirs-caisses ont été fracturés en vrais professionnels par cette armée d'apaches.

Dans un coin du cimetière gisent les cadavres, ligotés, d'une quinzaine d'habitants inoffensifs, parmi lesquels l'adjoint au maire. Un infirme et une femme enceinte avaient été fusillés avec ces malheureux.

La colère de nos chasseurs ne connaît alors plus de bornes. Estaires est enlevé à la baïonnette. Les quatre-vingts petits chasseurs, au bout d'une heure, ont fait mordre la poussière à quatre cents barbares.

Estaires était pris, alors que deux mille Français s'approchaient, à ce moment même, avec la mission d'enlever la petite ville. Ils trouvèrent le travail fait.

— o —

HEROIQUE DEVOUEMENT D'UNE FRANÇAISE

Entré dans Embermenil, un officier demanda à une femme de la commune s'il ne restait pas de soldats français dans le voisinage. Sur une réponse évasive plus que négative, le lieutenant allemand fit avancer ses hommes, qui furent reçus par une salve des nôtres—des alpins—lesquels entraient au même moment de l'autre côté du village.

Le lendemain, le sort des armes fut favorable aux Allemands, qui s'installèrent dans Embermenil. Aussitôt l'officier,— le même que celui qui commandait la veille, —convoqua les 200 personnes composant la population à l'église, et sur le ton d'a-

ménité qu'on devine, il posa cette simple question :

—Hier, une femme m'a induit en erreur ; si, avant cinq minutes, elle ne s'est pas fait connaître, tous les gens de la commune seront passés par les armes!!

Une femme sortit de la troupe : c'était Mme Masson :

—C'est moi, dit-elle, qui vous ai renseigné.

Cinq minutes après, la peuvre femme était fusillée en même temps qu'un sieur Louis Dime, dont le physique ne revenait pas sans doute à l'officier sanguinaire. Et, par mesure de représailles, leurs deux maisons furent incendiées.

Depuis, on dit à Embermenil que la victime n'était pas la coupable, mais qu'elle préféra s'immoler pour épargner ses compagnes!

— o —

LE TRAVAIL DE L'ARTILLERIE

LOURDE FRANÇAISE

Le communiqué officiel annonçait, il y a quelques temps, que les progrès français étaient nettement appréciables dans la région de Ste-Menchould

Voici d'après l'un de nos confrères français comment les vaillants soldats de ce pays se sont emparés du village de Perthes.

L'infanterie allemande n'a pas bougé du bois où elle s'attend à une attaque de nos fantassins. A dix heures, une première marmite française tombe en avant de la lisière où est massé l'ennemi. Trop court. Un second coup. Il est juste. On peut tirer. Quatre par quatre nos projectiles arrosent les taillis. Un sifflement con-

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.



Maigreure Vaincue

DEVELOPPEMENT.

BEAUTE, FERMETE

— de la —

POITRINE

OBTENUS PAR L'EMPLOI DU

Transformateur Japonais

Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante, que toute femme maigre peut devenir grasseoulette.

\$1 TRAITEMENT COMPLET \$1

Traitement d'essai, 60c. (Envoi discret)

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tous frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD

Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

Henri Rivod, Boire 2105, Montreal, Que

tinu, des éclatements successifs ; les branches craquent ; les arbres semblent secoués par un formidable tremblement de terre.

Un "taube" survole Perthes, cherchant à repérer nos Rimailho. Une grêle de balles salue son passage. Brusquement, nous voyons l'avion osciller, virer avec peine et redescendre en vol plané dans les lignes allemandes. Un projectile heureux l'a sans doute obligé à interrompre sa reconnaissance.

En six minutes nos Rimailho ont envoyé soixante marmites sur le bois. Notre batterie s'arrête. Une de nos sections s'avance vers la lisière ; elle avance prudemment, de crainte d'une embûche. Pourtant rien ne bouge. Le gros de la colonne se déploie alors. Le clairon sonne ! en avant ! Nous prenons le pas de charge. Pas une balle ne siffle. Nous abordons le bois, et nous y entrons l'arme au bras... Ni le clairon, ni la charge n'étaient nécessaires. Il ne reste plus un ennemi debout. Des sections entières sont là culbutées, fauchées. Beaucoup affreusement mutilés. D'autres où la mort les a surpris, un genou en terre, le mauser à l'épaule. Il y a des corps affreusement mutilés. D'autres, au contraire, ne présentent les traces d'aucune blessure. Ils ont succombé à une rupture foudroyante d'anévrisme. L'effectif d'un bataillon gît là. Le spectacle est sinistre. Quelques blessés se traînent dans le sous-bois.

Nos ambulanciers viennent les relever.

Le soir, le rapport de l'opération parviendra à notre quartier général. On pourrait y lire : "Nos troupes n'ont pu capturer qu'une vingtaine de prisonniers. Et pour cause !

Notre offensive avait brisé l'effort ennemi. L'occupation de Perthes renforçait notre ligne protectrice de Hurlus.

LE GRAND MENTEUR

Le Kaiser a toujours trouvé un moyen d'influencer l'opinion publique. Pour corriger l'inexactitude des bruits répandus sur son compte, il a recours à la photographie.

Quand un journal satirique de Berlin invente une anecdote déplaisante pour la famille royale on voit aussitôt paraître, aux vitrines des magasins, une photographie tirée à mille exemplaires et rectifiant, par l'illustration, l'assertion maligne ou blessante.

On avait affirmé jadis, qu'au grand dîner donné par l'empereur, le Kronprinz n'avait pas été invité parce qu'il était ouvertement en désaccord avec son père. Le lendemain, les libraires berlinois mettaient en vente une photographie sensationnelle : elle représentait Guillaume II se promenant amicalement avec son fils.

Des mauvaises langues insinuaient que lors du projet de mariage de la princesse Victoria-Louise avec le prince Ernest de Cumberland ce n'était qu'une pure combinaison diplomatique. Les fiancés se soumettaient, assurait-on, avec froideur à cette injonction.

Immédiatement, les photographies de la Cour montrèrent les deux fiancés se prodiguant les marques de la plus vive affection.

Et voilà comment, à la Cour du Kaiser on se livre, dans l'intimité, au petit jeu de tableaux vivants.

Il ne faut donc pas s'étonner aujourd'hui de la désinvolture avec laquelle le Polichinelle de Berlin fait représenter au théâtre ses prétendues victoires sur les Alliés.

Gratis aux Hernieux

UN ESSAI DE PLAPAO

Grand Prix et Diplôme décernés à l'Exposition Internationale à Paris, et Médaille d'Or à Rome.

Les PLAPAO-PADS DE STUART, c'est un traitement merveilleux contre les plus graves hernies: application chez vous en secret: sans interruption du travail et à bon marché.

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS, c'est-à-dire que vous pouvez vous débarrasser du bandage douloureux, car les PLAPAO-PADS sont faits pour guérir la hernie et non pas seulement pour la retenir, mais ils sont adhésifs et en adhérant fortement au corps, sans glisser, ils sont par conséquent un facteur important dans la rétention d'une rupture qui ne peut pas être retenue par un bandage. Pas de courroies, pas de boucles, pas de ressorts attachés. Doux comme du velours, faciles à appliquer.

Plapao Laboratories, Block 1687, St-Louis, Mo., U.S.A. enverront un Essai Gratuit de Plapao à tous ceux qui le leur demanderont.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 St-Denis, Montréal

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal

LE ROI-SOLDAT

Là où les villes se font plus rares et les dunes plus sauvages, un homme se promène seul sur la plage belge. Il va, insensible au froid, les mains derrière le dos. Sur sa haute casquette d'officier belge reluisent les insignes de général. Une petite capote noire de coupe bourgeoise sans aucun galon, s'adapte à sa haute stature.

Souvent à cette heure en pusculaire, le promeneur solitaire longe le rivage désert. Son oeil distrait erre sur la mer et sur la plage. Une gravité imposante imprègne son visage.

Le roi Albert ne ressemble plus que vaguement à ses portraits. Les intempéries ont bronzé sa peau et le chagrin a accusé les lignes de son visage, lui donnant une physionomie vigoureuse et marquée. L'effroyable tragédie du peuple belge se reflète, semble-t-il, sur ce visage.

La marée s'est retirée. Sur la plage découverte passent les patrouilles qui vont renforcer les sentinelles le long de la côte. Le roi s'arrête pour les observer.

Il aime ses soldats et leur fait tout le bien qu'il ne peut plus faire à son peuple.

— Bonjour, camarades.

Les hommes répondent : "Bonjour, sire". Et quelques-uns, moins au courant de l'étiquette : "Bonjour, roi".

Les troupes l'adorent. C'est pour lui que cette petite armée pourchassée et s'acharnant contre un ennemi formidable vibre d'un prodigieux orgueil de victoire et se sent la supériorité indestructible qui vient de sa conscience du bon droit.

— o —

En politique, ne confondez pas l'indifférence avec la modération.

LES TRANCHÉES ALLEMANDES

Un médecin suisse qui revient de l'Aisne, où il exerçait sa profession comme auxiliaire dans l'armée allemande, rapporte à Genève un tableau effroyable de ce qu'il a vu dans les tranchées de Craonne :

Les Allemands avaient établi une succession de fossés parallèles de 50 à 100 verges de longueur et d'une profondeur moyenne de 5 pieds couverts par intervalles de planches, de portes, de contrevents, de plaques de tôle, etc., etc. Là s'étaient terrées des sections et des compagnies entières. Encore s'agissait-il des tranchées sur le front de bandière, près du gros que pouvaient battre les canons ennemis, mais non l'infanterie. Mais il en était autrement des fossés à l'avancée, sur la ligne de feu.

Dans ceux-ci le séjour était effroyable. Les hommes ne pouvaient guère s'y tenir que courbés. Points de vivres chauds, pas de feu, pas d'eau propre et potable. La nuit, qui aurait dû apporter le repos, ne provoquerait au contraire qu'un surcroît de trouble quand le noir Sénégalais, se mariant aux ténèbres, rampant par-dessus les têtes, les troncs humains, les bras jonchés, bondissait du glacie comme un chat et égorgeait les sentinelles. Rien que la pensée de ces noirs donne le frisson aux Allemands.

Ainsi, la nuit même ajoutait à l'horreur. On ne dormait presque pas, on grelottait, le froid et l'humidité enkylosaient les membres. Naturellement l'hygiène était complètement absente. Il sortait de ces trous de buées de puanteur produites par les excréments et les corps en pourriture. Pourtant dans ce charnier immonde,

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

gisaient des blessés dont le nombre augmentait sans cesse. La plupart n'avaient reçu qu'un pansement sommaire. Ils y restaient des heures, des jours, sans autres soins, brûlés par la fièvre et la soif, entourés de cadavres, jusqu'à ce qu'on trouvât l'instant propice pour les évacuer. Et quand, enfin, le secours arrivait, il était souvent trop tard.

— o —

L'ANCETRE

Frédéric-Guillaume 1er, père de Frédéric II, avait une humeur de despote qui lui inspira, pour repeupler une partie dévastée du Brandebourg, un étrange procédé.

Il recruta dans les campagnes, par le tirage au sort, des garçons et des filles en âge d'être mariés. Il en vint environ six cents à Berlin pour être envoyés dans la province déserte.

Le tyran invita les jeunes filles à choisir leur mari parmi leurs compagnons et ordonna aux pasteurs berlinois d'unir sans retard ces couples.

Les hommes pleuraient en marchant à

l'autel et avaient la mine de gens qu'on traîne à l'échafaud.

Deux jeunes filles de Berlin se présentèrent devant le roi, se disant prêtes à partir si sa majesté voulait bien les unir à deux commerçants de la capitale, qu'elles nommèrent.

Le souverain contraignit ces commerçants à contracter mariage avec elles.

Tous les jeunes hommes de Berlin eurent peur; beaucoup d'étrangers quittèrent la capitale. On ne respira que lorsque le convoi fut parti.

L'avarice était un des traits dominants du caractère de Frédéric-Guillaume 1er. Elle lui dictait des actes peu compatibles avec la dignité de souverain.

Lorsqu'il résidait à Berlin, il avait coutume, afin de ne pas tenir table, de s'inviter à dîner tantôt chez un ambassadeur étranger, tantôt chez un de ses ministres, tantôt chez un général.

Un voyageur danois, du nom de Seidelin, qui vint à Berlin en 1722, raconte qu'il vit un jour, dans la rue, le roi de Prusse promener le bout de sa canne sur un tas d'ordures et en retirer un paquet d'épingles.

Et ce roi de Prusse était un ancêtre de Guillaume II.

— o —

Tél. St-Louis 2310

Heures de bureau: { 8 à 11 A. M.
2 à 5 P. M.
7 à 8 P. M.

Dr. Paul E. PICOTTE

CHIRURGIEN DENTISTE

L. D. S.

6, RUE SAINT-VIATEUR OUEST

COIN ST-LAURENT

Près de la gare du Mile-End

Douze Anglais, membres actifs de la Ligue des Gourmands, ont résolu d'organiser une série de pèlerinages dans toutes les villes, dans tous les villages de France où se perpétue l'art du bien manger. Le premier départ des pèlerins gourmands aura lieu dans quelques semaines; c'est par la ville de Troyes, pays des andouillettes, que l'on commencera.

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine
et entière satisfaction
c'est celle de



L'ALLIGATOR

REGISTERED TRADE MARK.

Notre outillage perfectionné, notre personnel expérimenté et le choix de notre matière première, nous permettent de livrer au plus bas prix ce qui se fait de mieux en articles en cuir.

**MALLES, VALISES, SACOCHES,
SACS DE VOYAGE, SACS
A MAIN, PORTE-MONNAIE,
PORTE-CARTES, ETC.
ARTICLES EN CUIR A LA
DERNIERE MODE. A TOUS
LES PRIX ET POUR TOUS
LES GOUTS**

Il en est de même de nos Harnais, Selles, Couvertes pour chevaux, etc. La Marque "Alligator" est la meilleure garantie de qualité et de durée. Avant d'acheter assurez-vous si la Marque "Alligator" est bien sur la marchandise.

Jamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 rue Notre-Dame Ouest, Montréal, Can.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perse.



ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

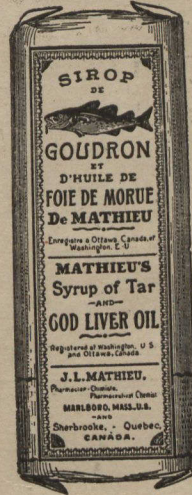
Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

Comment Eviter LA CONSOMPTION

Les plus Savants Médecins
prétendent que la Consommption,

à moins d'être prise au début ne peut pas se guérir. Il importe donc de l'éviter en soignant dès leur apparition, votre mal de gorge, votre toux rebelle, votre bronchite si légère qu'elle vous paraisse. Prenez sans tarder du



SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux

C'est le remède parfait, parcequ'il soutient les forces du malade, tout en effectuant la guérison. Dès la première dose, vous éprouverez du soulagement, l'irritation des muqueuses cèdera à l'action prompte du remède. Vous cesserez de tousser et vous viendrez ainsi la pénétration dans les poumons du redoutable microbe de la Consommption. Le SIROP MATHIEU guérit et fortifie.

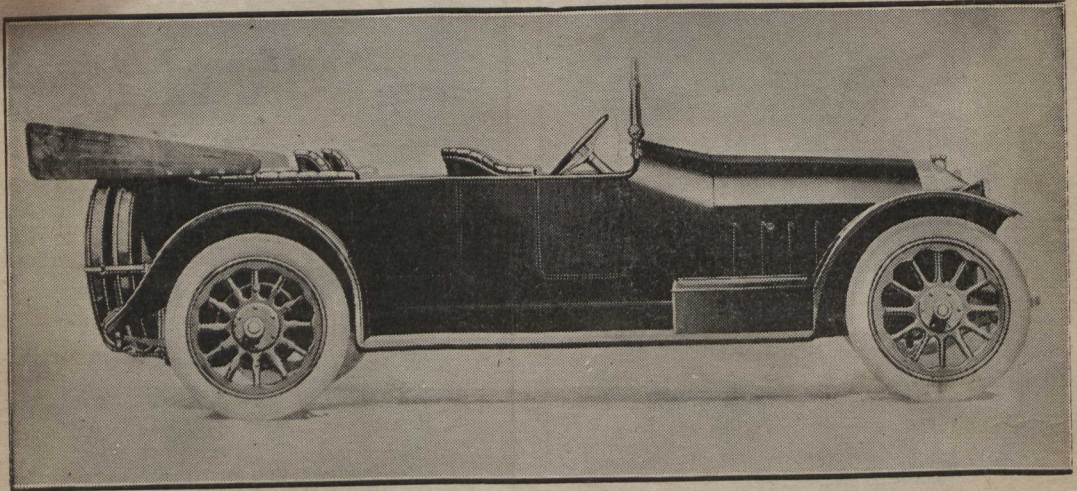
En vente partout

Si votre Bronchite s'accompagne de fièvre, prenez suivant les directions, une ou deux **POUDRES NERVINES MATHIEU** pour combattre cet état fébrile ou nerveux qui accompagne les maladies de Poitrine. Elles faciliteront l'action du "SIROP MATHIEU."

En Vente Partout: 25c la Boîte de 18 Poudres

CIE. J. L. MATHIEU, Propriétaire,
SHERBROOKE, Qué.

L. CHAPUT, FILS & CIE. LIMITÉE,
Distributeurs: MONTREAL



POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHÉ AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'allumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des " 101 Raisons " qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

PATHFINDER

MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680

PHONE ROCKLAND 746